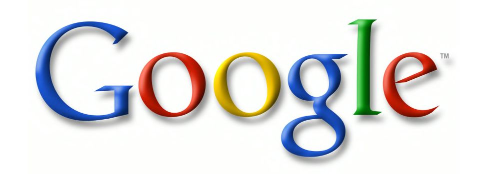




RECHERCHES

SUR LES

SOURCES ANTIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

A PARIS,
CHEZ RORET, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 12.

RECHERCHES

SUR LES

SOURCES ANTIQUES

DE LA

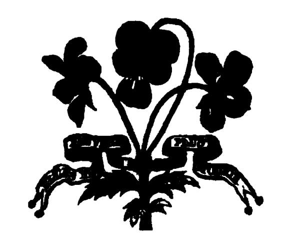
LITTÉRATURE FRANÇAISE,

PAR JULES BERGER DE XIVREY,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

57.

> Et justement enchanté
> De la belle antiquité,
> Chercher dans son sein fertile
> La solide volupté,
> Le vrai, l'honnête et l'utile.
> (J.-B. ROUSSEAU, liv. II, ode II.)



A PARIS,

CHEZ CRAPELET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1829.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

À

M. FLEURY LÉCLUSE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE, PROFESSEUR DE LITTÉRATURE GRECQUE ET DE LANGUE HÉBRAÏQUE, SECRÉTAIRE DE LA FACULTÉ DE TOULOUSE, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ETC.

Paris, le 30 novembre 1828.

MONSIEUR,

Plus d'une raison me fait un devoir et un plaisir de vous adresser cet ouvrage, et de vous soumettre les réflexions que sa composition et sa révision m'ont suggérées.

L'Académie de Toulouse, en m'admettant parmi ses membres, m'engagea à entretenir une correspondance avec un de mes nouveaux collègues, pour tenir, par son moyen, l'Académie au courant de mes faibles travaux. Aurais-je pu m'adresser à d'autres que vous, Monsieur? Outre l'ancienne liaison qui existe entre vous et ma famille, outre les leçons que, lors de ma sortie du collége, je reçus de votre amitié sur cette belle langue grecque, dont l'étude fait, depuis ce temps, ma plus chère occupation, je trouvais encore dans cette circonstance des motifs particuliers de vous demander cette faveur. L'Académie, en mettant au concours cette question : *A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le*

plus redevable? vous chargea de l'examen des Mémoires qui lui seraient adressés. Vous parlâtes du mien [1], dans votre rapport, en des termes trop flatteurs pour que je puisse les répéter : enfin, Monsieur, après la mention honorable que je dus à ce rapport, ce fut encore sur votre motion que j'eus l'honneur d'être admis dans cette illustre Compagnie.

Après vous avoir remercié de tant de bienveillance, me sera-t-il permis de vous soumettre quelques réflexions sur le reproche que vous m'avez fait d'avoir, dans ce Mémoire, beaucoup trop multiplié les citations, que vous auriez trouvées mieux placées en notes; et sur la préférence donnée, dans cette question, à un ouvrage d'éloquence sur un ouvrage d'*érudition*, comme vous avez la bonté d'appeler le mien?

J'ai profité, Monsieur, de votre premier reproche, en élaguant, comme vous le verrez, un certain nombre de citations; mais j'avoue que toutes celles que j'ai conservées m'ont paru nécessaires, et que j'ai même cru devoir les laisser dans le texte. Voici mes raisons.

Un éloge, un discours quelconque destiné à émouvoir une réunion d'auditeurs, est plutôt susceptible des développemens oratoires de l'éloquence que de preuves matérielles, basées sur des faits exactement fixés; puisque rien n'a plus de pouvoir sur les hommes assemblés que l'éloquence. Et heureusement, dans l'intérêt de nos plus nobles jouissances, elle s'exerce encore sur beaucoup d'autres sujets.

Mais dès qu'il s'agit d'établir un fait réellement litigieux, ne vaut-il pas mieux suivre l'exemple d'un bon avocat, parlant à huis clos devant des juges qu'une longue expérience aurait accoutumés à distinguer la vérité des ornemens qui en tiennent

[1] Ce Mémoire n'est autre chose que le présent ouvrage, auquel le titre de *Recherches sur les Sources antiques de la Littérature française* nous a paru convenir mieux que tout autre.

quelquefois la place? Les faits qu'articulera cet orateur sévère, je les représente par des citations exactes. Je les crois nécessaires aujourd'hui plus que jamais; car jamais on n'a fait plus d'abus de l'appel à l'opinion publique en littérature. Il n'est pas rare de voir deux personnes, d'avis diamétralement opposés, dire chacune, sans appuyer leurs assertions d'aucune preuve, que leur manière de voir est généralement adoptée; que, depuis long-temps, il n'y a qu'une voix sur cette matière; que même il n'est plus permis de discuter là-dessus, etc. Cela vient, Monsieur, de ce que, si notre siècle est très positif pour tout ce qui concerne le matériel de la vie, il est assez vague et assez insouciant du côté de ces vérifications studieuses qui ont été autrefois la source de quelques bons ouvrages. Aussi les auteurs, voyant cette heureuse disposition où l'on est à les en croire sur parole, en profitent. Pour moi, ayant eu à paraître devant des juges bien différens en cela de la multitude, j'ai cru devoir m'y prendre autrement. Dans bien des cas, j'ai pensé que le texte même de deux passages comparés donnerait une idée plus juste de cette comparaison, que tous les jugemens de ma façon, dont on est toujours en droit de se méfier, tant qu'on n'a pas vu la matière sur laquelle ils s'exercent. Or, il est impossible d'attendre que des lecteurs aillent la chercher dans une quantité de volumes, dont peut-être la plus grande partie ne sont pas à leur disposition.

N'aurais-je pu remédier à cet inconvénient, en les mettant en notes? je suis porté à croire que ce serait faire du principal l'accessoire. De longues notes, qui se placent ordinairement à la fin du volume, sont négligées par la plupart des lecteurs, ou sont rapidement parcourues après la lecture du livre; et ici je ne crois pas que l'on puisse apprécier les applications dont je ferais suivre une citation, sans l'avoir lue justement à la place où elle se trouve, comme partie intégrante de l'ouvrage;

j'ai donc cité, et non par traduction. Ce n'est qu'à ceux qui, comme vous, Monsieur, peuvent apprécier les beautés des textes grecs et latins, aussi-bien que des français, qu'il appartient de prononcer dans une telle question. J'ai vu tant de jugemens téméraires portés sur des ouvrages dont on ne connaissait que les traductions, que je récuserai toujours les juges qui ne pourraient baser autrement leur opinion. S'il s'agissait de faits historiques, une traduction exacte pourrait, au besoin, remplacer le texte; mais pour ces nuances délicates du style, du goût, du pouvoir magique des expressions, de la grâce des détails, etc., la meilleure traduction n'en donnera jamais qu'une idée très imparfaite.

J'ai cru quelquefois aussi ne pouvoir mieux faire que de donner textuellement, sur certaines parties de la question, des jugemens de critiques distingués, quand ces jugemens me paraissaient ne laisser rien à désirer. J'ai vu, par exemple, que toutes les réflexions que j'aurais faites sur l'étude des mœurs antiques, à l'occasion des Caractères de Théophraste, se trouvaient exprimées d'une manière bien plus complète par un de nos plus fameux écrivains, La Bruyère, dans son discours sur Théophraste; et j'ai trouvé ce passage de La Bruyère si important dans notre question, que je n'ai cru pouvoir mieux faire que de le citer, malgré sa longueur. De même je n'ai pas trouvé de meilleur moyen de réfuter les reproches injustes que Voltaire, jeune encore, adressait à Sophocle, que de produire une partie de la lettre pleine de sens et de justice que le même Voltaire adressait, trente et un ans après, à madame la duchesse du Maine. Dès qu'il s'agit de résoudre une question de fait, je ne crois pas qu'il soit permis de chercher à être original : il faut trouver les raisons les plus concluantes, et d'abord s'assurer, autant que possible, si elles n'ont pas été traitées à fond par d'autres; c'est là l'histoire de la science. Or, « celui qui

« dans une science néglige l'histoire de cette science, dit « M. Cousin, se prive de l'expérience des siècles, se place « dans la position du premier inventeur, et met gratuitement « contre soi les mêmes chances d'erreur, avec cette différence « que les premières erreurs, ayant été nécessaires, ont été utiles, « et par conséquent sont plus qu'excusables, tandis que la « répétition des mêmes erreurs n'ayant pas été nécessaire, est « inutile et stérile pour les autres et honteuse pour soi-même [1] ». En étudiant ainsi l'histoire des sciences, non seulement on se garantit des erreurs de ses devanciers, mais on profite de toutes les idées justes et lumineuses qu'ils ont successivement émises, et qu'on ne pourrait se flatter d'avoir seul. Celui donc qui aurait à traiter une question dont toutes les parties auraient été, à sa connaissance, traitées à fond par différens auteurs, n'aurait d'autre travail à faire qu'à coordonner ces parties et à les unir par des réflexions de transition; et je crois, dans cette supposition, que cette manière de résoudre la question serait la meilleure, pour ne pas dire la seule bonne.

Je suis loin de prétendre avoir atteint ce but; je veux seulement expliquer pourquoi j'y visais. J'ai cru, de plus, y voir quelque utilité. Ce n'est pas comme si quelqu'un proposait une question déjà entièrement résolue; on n'aurait alors qu'à lui envoyer la réponse déjà faite. Celui qui apprendrait que l'on a proposé de *tracer à grands traits l'abrégé de l'histoire universelle, en faisant de la religion chrétienne la pensée dominante à laquelle tout se rattache,* n'aurait qu'à acheter un exemplaire du discours sur l'histoire universelle de Bossuet, pour l'adresser à celui qui aurait posé la question, supposant que probablement il ignorait l'existence de ce chef-d'œuvre. Il n'y aurait aucun

[1] *Cours de l'Histoire de la Philosophie*, XIe leçon. Juillet 1828, page 4.

mérite à cet envoi; mais c'est quelque chose de plus d'aller puiser aux sources un grand nombre de preuves positives, pour en former un corps de doctrine sur un point qui n'est pas encore entièrement éclairci.

Reste à savoir si la question que j'ai traitée mérite d'être soumise au public, et si elle peut avoir quelque utilité. Je crois plus nécessaire que jamais de rappeler les esprits vers les ouvrages d'un goût pur et simple, comme ceux des anciens, et de nos grands auteurs du siècle de Louis XIV, leurs sincères admirateurs. Tant de gens parlent aujourd'hui de ces chefs-d'œuvre d'une manière si bizarre et si tranchante, qu'il est bon d'opposer des faits à tant de jugemens téméraires. Pour vous en donner une idée, Monsieur, je veux vous citer deux passages d'auteurs modernes.

Le premier est tiré d'un livre, je crois, peu connu, qui m'est par hasard tombé sous la main; c'est le début d'un jeune poète qui fait suivre ses poésies de cette note, où respire la franchise, mais qui contient une étrange contradiction.

« On trouvera peut-être que le défaut d'érudition se fait trop « sentir dans ce recueil: on n'en serait pas surpris, si l'on avait « vu ma bibliothéque. Je dois avouer que mon éducation, du « moins sous le rapport littéraire et scientifique, est encore à « faire, et qu'on aurait peine à trouver dans Paris un homme « de mon âge plus ignorant que moi. De toutes les langues je « ne connais, et très imparfaitement encore, que le latin; de « tous les auteurs latins, je n'ai lu qu'Horace et Virgile; je ne « connais pas même par traduction Homère, Pindare, So- « phocle, ni aucun auteur grec : il en est de même du Dante, « de l'Arioste; de Milton, de Pope, de Newton, etc., etc. « Faut-il l'avouer? je n'ai lu ni Rabelais, ni Montaigne, ni « Bayle, ni Descartes, ni Malebranche, ni Montesquieu, ni « d'Aguesseau, ni.... Je ne finirais pas. La jurisprudence, les

[illegible]

[illegible] sur cette langue [illegible] [illegible] [illegible] par la [illegible], au jugement d'un [illegible] [illegible] pas d'autre.

[illegible] exemple est d'un auteur plus [illegible] [illegible] n'ont pas le caractère de [illegible] [illegible] avec un certain air d'érudition et de [illegible] [illegible] aujourd'hui, propre à les faire adopter [illegible] [illegible] qui croit sur parole, et à mettre [illegible]

[1] *Début poétique d'Adolphe-Eugène Jacques [illegible]*, [illegible] imprimerie de Jules Didot aîné, [illegible] juillet [illegible]

circulation un grand nombre d'idées erronées. Cette considération, jointe à la réputation de l'auteur (dont, au reste, je ne connais que les ouvrages), m'engage à entrer dans les détails d'une petite réfutation que je crois nécessaire, pour montrer comment les *faits* présentés de la manière la plus simple s'opposent toujours avec avantage même aux erreurs brillantes des hommes de talent.

Celui-ci nous apprend, dans la préface de ses poésies, que « ce qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité, et il « est immense.

« Ce besoin de vérité, la plupart des écrivains supérieurs de « l'époque tendent à le satisfaire. Le goût, qui n'est autre chose « que l'*autorité* en littérature, leur a enseigné que leurs ou- « vrages, vrais pour le fond, devaient être également vrais dans « la forme; sous ce rapport, ils ont fait faire un pas à la poésie. « Les écrivains des autres peuples et des autres temps, même les « écrivains du grand siècle, ont trop souvent oublié, dans l'exé- « cution, le principe de vérité dont ils vivifiaient leur composi- « tion. On rencontre fréquemment dans leurs plus beaux pas- « sages des détails empruntés à des mœurs, à des religions ou à « des époques trop étrangères au sujet. Ainsi l'*horloge* qui, au « grand amusement de Voltaire, désigne au Brutus de Shake- « speare l'heure où il doit frapper César, cette horloge, qui « existait, comme on voit, bien avant qu'il n'y eût des hor- « logers, se retrouve, au milieu d'une brillante description des « dieux mythologiques, placée par Boileau *à la main du Temps*. « Le *canon*, dont Caldéron arme les soldats d'Héraclius, et « Milton les archanges de ténèbres, est tiré dans l'ode sur « Namur par dix mille *vaillans Alcides*, qui en font *pétiller les* « *remparts*. Et certes, si les *Alcides* du législateur du Parnasse « tirent du canon, le satan de Milton peut à toute force « considérer cet anachronisme comme de bonne guerre. Si

« dans un siècle littéraire, encore barbare, le père Lemoyne, « auteur d'un poëme de *Saint-Louis*, fait *sonner les vêpres* « siciliennes par *les cors des noires Euménides*, un âge plus « éclairé nous montre J. B. Rousseau envoyant (dans son ode « au comte du Luc, dont le mouvement lyrique est fort remar- « quable) un PROPHÈTE *fidèle jusque chez* LES DIEUX *interroger* « *le sort;* et en trouvant fort ridicule les *Néréides* dont Ca- « moëns obsède les compagnons de Gama, on désirerait, dans « le célèbre passage du Rhin de Boileau, voir autre chose que « des *Naïades craintives* fuir devant Louis, par la grâce de « Dieu, roi de France et de Navarre, accompagné de ses maré- « chaux des camps et armées. »[1]

Examinons chacun de ces exemples : le premier est tel, que l'auteur aurait dû en prendre un autre ; car il ajoute qu'il pourrait les multiplier à l'infini. Le dictionnaire aurait pu lui apprendre qu'une horloge est une machine à mesurer les heures, si bien qu'on dit une horloge solaire, une horloge d'eau, une horloge de sable. Or, les anciens connaissaient les deux premières espèces d'horloges[2]; et la troisième est fondée sur le même procédé que la seconde. Mais comme elles sont beaucoup moins usitées chez nous que celles à rouages et à sonnerie, c'est à cette espèce particulière que s'applique dans l'usage

[1] Nouvelles Odes par M. Victor Hugo. Paris, 1824, page xx et suivantes.

[2] Voyez Démosth., *pro Coronâ*; — Vitruv., lib. 9, cap. 8 et 9; — Plin., lib. 2, cap. 76; lib. 7, cap. 60; — Apul., *Metam.*, lib. 3. — Ce dernier auteur explique d'une manière très détaillée la forme de la clepsydre ou horloge d'eau. « *Et ad dicendi spatium vasculo quodam in vicem coli graciliter fistulato, ac per hoc guttatim defluo, infusa aqua, populum sic adorat.* » Sur quoi le commentateur (Philippe Beroaldo) fait cette observation : « *Consimilia clepsydris sunt vascula illa apud nos usitatissima, quæ spatia horaria metiuntur, pulvisculo per foramen angustum minutatim delabente.* »

habituel le mot générique d'horloge ; ce qui n'empêche pas le vers de Boileau d'être très juste, et de s'accorder avec tous les monumens de l'art, qui représentent le Temps avec une faux et un sablier. Il n'y a donc aucun rapport entre ce beau vers et l'anachronisme risible d'une horloge sonnante du temps de Brutus, dont Voltaire se moque avec raison.

Quant au reproche d'avoir fait fuir des Naïades devant Louis XIV, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, accompagné de ses maréchaux des camps et armées, cette opposition ridicule se trouve bien dans le critique, mais non dans le poëte, où je ne vois partout que *Louis* ou *le héros*, sans toutes ces qualifications prosaïques qu'il plaît au critique de nous citer, je ne sais trop à quel propos. Quelle métaphore sera à l'abri du ridicule, si l'on ne conserve aux phrases qu'une partie de leur expression figurée, en remplaçant l'autre partie, non par l'expression simple, mais par la périphrase la plus prosaïque que l'on peut trouver. Ce genre de critique du style était déjà connu du temps de Louis XIV ; on l'appelait *le burlesque*. Scarron, dont l'Énéide travestie est le modèle du genre, traduit de cette manière ces vers de Virgile :

Tum Cererem corruptam undis cerealiaque arma
Expediunt fessi rerum. [1]

Lors fût des vaisseaux descendue
Toute la Cérès corrompue :
En langage un peu plus humain
C'est ce de quoi l'on fait du pain. [2]

Le reproche fait aux Naïades de n'être pas assez neuves paraît plus grave. Citons d'abord en réponse à ce reproche un passage de Boileau.

[1] AEn. I, v. 181.
[2] Virg. travesti, liv. I.

Là [1], pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
. . . .
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses. [2]

Voilà quel est l'usage des fictions mythologiques. L'habitude de s'en servir est si forte que notre auteur, qui en fait un reproche à Boileau, s'en sert aussi, mais à sa manière. Tout en désirant que la littérature du grand siècle de Louis-le-Grand eût invoqué le christianisme, au lieu d'adorer les dieux païens, il a fait plusieurs odes sur des sujets renouvelés des Grecs et des Romains [3]. Par exemple, voici deux strophes de l'ode intitulée *l'Arène*.

On a consulté la Pythie
Et ceux qui parlent en rêvant.
A l'heure où s'éveille Clytie,
D'un vautour fauve de Scythie
On a jeté la plume au vent.

Celui dont le disque mobile
Renversera les trois faisceaux
Aura cette urne indélébile,
Que sculpta d'une main habile
Phlégon, du pays de Naxos.

Sans parler de ce qu'il y a au moins de peu poétique dans ces tours : *Ceux qui parlent en rêvant, on a jeté la plume au vent, le disque mobile et l'urne indélébile;* si l'auteur relisait le 38e chapitre du *Voyage du jeune Anacharsis*, il pourrait

[1] Dans la fable.
[2] Art poét., ch. III.
[3] Odes XII, XIII.

bien s'apercevoir que par les détails des somniloques, du vautour, des trois faisceaux et de l'urne, il n'a pas satisfait à l'*immense besoin de vérité qui tourmente son siècle.*

Si, dans le choix de ses sujets, il a quelquefois cédé à la vieille routine, il nous donne, hâtons-nous de le dire, bien plus d'exemples de ce genre plus neuf qu'il désirerait dans Boileau. Citons-en, comme échantillon, quatre strophes de l'ode intitulée *le Sylphe*.

Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève,
L'hôte du clair foyer durant les nuits d'hiver,
L'esprit que la lumière à la rosée enlève,
Diaphane habitant de l'invisible éther.

Bachelette, entends-moi, de peur que la nuit sombre,
Comme en un grand filet, ne me prenne en son ombre;
Parmi les spectres blancs et les fantômes noirs,
Les démons, dont l'enfer même ignore le nombre,
Les hiboux du sépulcre et l'autour des manoirs.

Voici l'heure où les morts dansent d'un pied débile.
La lune au pâle front les regarde immobile;
Et le hideux vampire, ô comble de frayeur!
Soulevant d'un bras fort une pierre inutile,
Traîne en la tombe ouverte un tremblant fossoyeur.

Oh!... si, pour amuser son ennui taciturne,
Un mort, parmi ses os, m'enfermait dans son urne [1],
Si quelque nécroman, riant de mon effroi,
Dans la tour d'où minuit lève sa voix nocturne
Liait mon vol paisible au sinistre beffroi.

[1] A supposer que toutes ces rêveries soient l'expression des croyances du moyen âge, le mot *urne* manquerait ici au grand besoin de vérité en question, puisque l'usage d'enfermer dans des urnes les os des morts était entièrement inconnu à cette époque.

Lisons maintenant ces vers où l'on voudrait voir autre chose que des Naïades. [1]

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante:
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux arracher ses esprits.
Il se trouble; il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire. [2]

Je m'en tiens aux Naïades.

Je vois ces jeunes déesses parlant au fleuve, tandis qu'avec toute la bonne volonté du monde, je ne puis voir le sylphe [3]. Or si les images sont le fondement de la poésie, il faut chercher à ce genre nouveau quelque autre nom que celui de poésie.

Est-ce bien un poète qui dit froidement et par parenthèse de l'ode au comte du Luc, que *le mouvement lyrique en est très remarquable,* et qui reproche à J.-B. Rousseau d'avoir parlé *des dieux* dans cette strophe?

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle

[1] La citation est peu nécessaire, car tout le monde a ces vers dans la mémoire.

[2] Épître IV.

[3] La gravure qui sert de frontispice au recueil est destinée à représenter le sylphe. Comme il aurait été impossible de représenter un être pareil, *moins qu'un rêve,* fils de l'air, du printemps et du matin, hôte du clair foyer, et habitant de l'*invisible* éther, l'artiste en a fait un enfant ailé, comme l'Amour. Qu'est-ce qu'une poésie qui ne peut fournir de sujets aux arts?

Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs, comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

La première réponse serait celle que Boileau faisait un jour à Brossette : « Permettez-moi de vous dire que vous avez en « cela l'oreille un peu prosaïque, et qu'un homme vraiment « poète ne me fera jamais cette difficulté.[1] » Mais l'on peut faire une réponse plus directe. Les anciens, chez qui régnait le polythéisme, se sont souvent servis de cette expression, *Dieu*. Personne, que je sache, ne reproche à Homère d'avoir dit :

Ἔχει θεὸς ἔκδικον ὄμμα.[2]

« Dieu a un œil vengeur »,

et d'avoir ainsi confondu cette idée d'un seul Dieu avec toutes les fictions du polythéisme? Si le poète païen a pu quelquefois parler de *Dieu*, le poète chrétien peut aussi quelquefois parler des *dieux*. D'ailleurs le mystère de la Trinité, l'existence des anges et des puissances célestes, peuvent même y autoriser un poète, qui n'a jamais besoin d'une exactitude scrupuleuse, et à qui la vraisemblance suffit ordinairement.

Enfin, pour achever de montrer le peu de solidité de toutes ces accusations, il nous reste encore à examiner les *Alcides* et le *canon*. Et d'abord citons la strophe :

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts;

[1] Lettre 56, 7 janvier 1709.

[2] Batrachomyom., vers 96, page 28, de mon édition. Paris, Ladvocat, 1823.

Et, dans son sein infidèle,
Partout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Il n'y est pas question, comme on voit, de *canon*. Si le poète a nommé les soldats d'une manière figurée, il nomme aussi les canons d'une manière figurée; et il n'y a point de contradiction entre les deux figures : Alcide peut très bien se trouver avec les éclairs, le feu et le soufre. Les deux figures s'accordent donc. Les deux idées qui en sont revêtues, c'est-à-dire les *soldats espagnols* et le *canon*, s'accordent également. Il n'y a donc là rien à reprendre, si ce n'est, chez le critique, le même travers que j'ai déjà signalé.

La Harpe, qui a fait la critique de cette strophe, a blâmé entre autres le premier vers, mais pour une autre raison, parce que c'est une trop grande exagération de prodiguer le nom d'*Alcide* à dix mille hommes.

Voilà comme on juge Boileau. Ne serait-ce pas le cas, Monsieur, de rappeler l'épigraphe tirée de Quintilien, qu'avait choisie un de mes concurrens dans cette question : *Modesto et circumspecto judicio de tantis viris pronunciandum est.* « On espère par là, ajoute dans sa préface l'auteur que nous réfutons, faire voir que si Caldéron a pu pécher par excès d'ignorance, Boileau a pu faillir aussi par excès de science. »

Nous venons d'examiner ces prétendues fautes de Boileau. Mais, supposé qu'elles existassent, elles ne tiendraient pas à sa science. Si un homme savant fait un anachronisme, je ne dirai pas que sa science est la cause de cette faute, mais que, tout savant qu'il est, il ne l'a pas été assez dans cette circonstance.

J'offre cette réfutation à l'examen des personnes qui n'auraient pas encore réfléchi sur ces matières. Pour vous, Monsieur, je sais que vous n'en aviez pas besoin pour comprendre l'utilité d'un tel travail, s'il était bien exécuté. J'ai entendu partout louer l'Académie de Toulouse pour avoir proposé la question; et vos critiques sur la manière dont je l'avais résolue ne vous ont pas empêché de m'exciter à livrer mon travail au public. Ce conseil, fortifié des réflexions que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre, m'engage à m'y risquer. Puissé-je trouver dans le public et dans les principaux critiques qui dirigent son opinion la bienveillance que je suis assuré de trouver toujours en vous.

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de mon respectueux dévoûment.

J. BERGER DE XIVREY.

RECHERCHES

SUR LES

SOURCES ANTIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

En parcourant toute la littérature depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'histoire présente à notre admiration quatre époques où l'esprit humain, prenant un essor sublime, produisit une foule d'ouvrages qui ont à jamais illustré, et leurs auteurs, et le temps où ils vécurent, et l'homme puissant à l'influence duquel on attribua en partie ces brillans succès.

Nous n'avons rien à dire ici sur les deux grands siècles que l'antiquité nous représente marchant, guidés par Périclès et Auguste, à la plus glorieuse immortalité.

Cette aurore brillante de la civilisation moderne, ce temps de Léon X, où les lettres, renaissant en Italie, répandent, comme un astre bienfaisant, la plus salutaire influence dans tous les lieux où pénètrent leurs rayons, cette époque ne nous occu-

pera que par les effets qu'elle produisit sur les esprits de nos ancêtres.

Jusqu'à François Ier la littérature française, mine riche et féconde pour la connaissance des mœurs, ne présente presque rien de remarquable sous le point de vue purement littéraire, et prouve ainsi l'insuffisance de l'imagination et de toutes les dispositions naturelles, dépourvues de science et de culture. Il n'avait été donné qu'aux Grecs, par le concours des plus heureuses circonstances, de trouver le beau et vrai en se livrant à la seule impulsion de leur génie. Les chefs-d'œuvre qu'ils inventèrent, en devenant l'objet des observations attentives des siècles suivans, donnèrent naissance aux règles qui furent suivies par les Latins. Le beau une fois trouvé, le seul moyen de bien faire fut de s'en rapprocher : un artiste peut varier à l'infini ces figures grotesques dont il entoure une corniche; la beauté de l'antique a un caractère d'uniformité:

C'est donc lorsque, sous le règne de François Ier, le goût pour la littérature antique pénétra d'Italie en France, c'est alors seulement que les esprits, éclairés d'une lumière pure, entrèrent dans les voies de la raison, du bon goût, d'une chaleur sans enflure, d'une élégance de style sans affectation. La marche qu'ils suivirent est remarquable; elle était trop sûre pour ne pas les mener au plus noble but : et en effet, en moins d'un

siècle, ils arrivèrent à la brillante époque de Louis XIV.

Jetons un coup d'oeil sur cette réunion d'hommes de génie, dont quelques uns fixeront bientôt notre attention d'une manière plus particulière. Nous les voyons recueillir avec avidité les moindres débris du grand naufrage de la littérature antique, les explorer avec attention dans les moindres détails, porter partout la vive clarté de leurs laborieuses investigations. Étude des deux langues grecque et latine approfondie; textes rétablis; ouvrages rendus à leurs véritables auteurs, ou enlevés à ceux dont ils portaient faussement le nom; corrections heureuses; développemens lumineux; locutions des auteurs comparées; histoire, géographie, moeurs, religion des anciens, expliquées de manière à presque tout éclaircir : telles étaient les occupations de tous les plus beaux génies de ce temps. Leurs immenses travaux préparaient à ceux qui viendraient après eux des jouissances plus faciles, mais peut-être moins vives. En effet, quand ils quittaient le profane vulgaire des auteurs modernes, pour entrer dans ce sanctuaire du bon goût, ne se croyaient-ils pas transportés dans les Champs-Élysées? Quelle distance il y avait alors entre l'ouvrage français le meilleur et les chefs-d'oeuvre des anciens! De là l'expression de ce véritable enthousiasme qui respire dans leurs écrits; de là aussi ce dédain pour une langue encore informe et gros-

sière, tandis qu'ils avaient à leur disposition ces deux excellens instrumens qui répondaient si bien à tout ce qu'ils leur demandaient.

Car sous François I[er], son fils et ses petits-fils, le temps n'était pas encore venu d'écrire en français. Les essais des auteurs de cette époque, pour la plupart infructueux, n'étaient utiles que par les écueils qu'ils indiquaient à leurs successeurs. Il fallait se nourrir long-temps des alimens substantiels et exquis de l'antiquité, avant d'être assez fort pour faire, d'un nouvel idiome encore imparfait, un instrument digne d'exprimer les pensées du génie. Il fallait que les auteurs qui devaient illustrer cette langue trouvassent d'abord les routes de l'antiquité rendues sûres et faciles par les travaux de leurs devanciers. C'est à quoi travaillaient encore, dans les temps dont nous parlons, ces grands hommes à qui les lettres doivent une éternelle reconnaissance. La plus noble émulation s'établissait entre ces savans personnages. Chacun, en éclaircissant quelque point encore obscur, apportait son tribut dans cette société supérieure, qui, suivant toujours son sublime élan, nous faisait marcher à grands pas vers toutes les douceurs des lettres, des beaux-arts, et de la civilisation qui en est le résultat. . . . .

Enfin ces infatigables athlètes du vrai beau, après avoir écarté les difficultés sans nombre que des siècles d'ignorance avaient accumulées autour

de ces trésors, après avoir porté partout l'ordre et la clarté, parvinrent à présenter à l'homme avide de connaître ces chefs-d'œuvre un accès facile. Sans doute ils laissèrent encore à faire d'importantes explorations, comme le prouvent de nos jours les travaux de plusieurs savans, qui ne le cèdent point à ces premiers maîtres; mais le principal fut fait : l'homme de génie peut désormais, sans être arrêté à chaque pas, parcourir ces vastes domaines, qu'il reçoit dans un état si prospère. Il s'approprie tout ce qu'il y rencontre en abondance de beau, de grand, de vrai, de naturel, de sublime; il élabore ces richesses, comme l'abeille son miel pur; il se sent digne de faire connaître ces beautés à la multitude, en les lui présentant dans son langage. Des ouvrages corrects et purs succèdent à tant d'informes essais : Malherbe est arrivé; Corneille, Pascal, ne tarderont pas à le suivre : le siècle de Louis XIV va paraître.

C'est donc avec raison que l'on regarde les deux littératures par excellence, comme la source de toute la littérature française. A laquelle des deux celle-ci est-elle le plus redevable? Question vraiment académique, une des plus belles qui puissent être offertes aux méditations et aux recherches du monde littéraire; question digne d'être proposée par l'élite des citoyens d'une ville qui a mérité le beau nom de savante; question dont l'étendue effraie, dont l'intérêt séduit. Cette dernière consi-

dération me servira à excuser l'audace de mon entreprise.

Je parlerai d'abord de ce que la littérature française doit à la littérature latine, dont elle dérive plus immédiatement;

2°. De ce qu'elle doit à la littérature grecque;

3°. Je conclurai.

PREMIÈRE PARTIE.

La langue française étant d'origine latine, c'est dans le latin qu'il faut d'abord chercher ce que la littérature française doit à l'antiquité classique.

Nous ignorons quelle langue on parlait dans les Gaules avant et sous la domination romaine. Le latin, qui s'y introduisit sous cette domination, finit par remplacer tout-à-fait cet idiome gaulois, comme il remplaça en grande partie dans l'Afrique la langue punique, autrefois seule en usage dans ce pays.[1]

« Bientôt la Gaule Transalpine et la Gaule Cisalpine fournirent au sénat, au gouvernement, aux armées, à la littérature, des personnages illustres dont les talens contribuèrent à soutenir la gloire et la renommée de la patrie adoptive. Malgré les ravages des hommes et du temps, nous possédons un grand nombre d'écrivains nés dans ces contrées, qui, avant d'être soumises aux Romains, n'avaient que des idiomes dont il ne nous est parvenu aucun monument ».[2]

[1] M. Raynouard, *Orig. et Form. de la langue rom.*, page 4; *div. Aug. in Confess.*, lib. I, cap. 14; *id. Sermo* 168 (cité par M. Raynouard).

[2] *Orig. et Form. de la langue rom.*, p. 6.

Cornélius Gallus, proconsul romain, plus célèbre comme poète et comme ami de Virgile, était de l'ancienne ville de Fréjus (*Forum-Julii*), et dut son surnom à notre Gaule.

L'historien Trogue Pompée, dont l'histoire universelle est un de ces monumens dont la mémoire ne nous est parvenue que pour nous en faire déplorer la perte, était du pays des Vocontii, dont la capitale était Vasio, aujourd'hui Vaison.

Ces deux auteurs sont du siècle de César et d'Auguste. Plus tard, au quatrième siècle, sous l'empire de Valentinien, nous voyons fleurir à Bordeaux, comme professeur, orateur, poète, Ausone, qui fut précepteur de Gratien, le fils de Valentinien, et fut élevé à la dignité de consul en 379; il passa néanmoins une grande partie de sa vie à Bordeaux, et célébra dans ses vers cette ville et plusieurs autres parties des Gaules. [1]

Je pourrais citer plusieurs autres écrivains latins nés dans les Gaules, et dont les noms ne sont pas sans célébrité; mais il est inutile d'insister davantage sur le fait notoire de l'introduction rapide et générale du latin dans les Gaules. Partout, pour lui faire place, la langue, ou plutôt les langues du

[1] Il avait étudié à Toulouse, comme le prouve son poëme *Claræ Urbes*, où il appelle cette ville *Altricem nostri*, ce qui s'explique par ce passage de Jos. Scaliger (*Ausoniar. Lect.*, c. 33). *Jam disciplinæ maturus Cæcilio Argicio magno avunculo traditur Tolosæ et Narbonis rhetori.*

pays disparurent ; il resta cependant des traces curieuses de ces idiomes primitifs dans trois endroits, les montagnes de l'Auvergne, la Basse-Bretagne et le pays Basque.

L'Auvergne a fini par laisser échapper ces curieux vestiges d'une haute antiquité ; ils subsistent encore en partie dans le cœur de la Basse-Bretagne, où les travaux de plusieurs savans du pays en ont empêché la destruction et l'oubli, en consignant dans les livres ce qui en reste encore de leur temps [1]. Quant à l'idiome du pays Basque, véritable langue en pleine vigueur, remarquable par sa richesse et son originalité, elle a, depuis Rabelais [2] jusqu'à nos jours, fixé les regards de plusieurs philologues ; et récemment encore elle a reçu le plus grand lustre des doctes travaux de deux célèbres académiciens. [3]

A ces trois exceptions-là près, la langue latine, introduite dans toutes les Gaules, devient celle de toutes les classes de la société, est conservée pendant plusieurs siècles dans sa pureté par les hommes instruits, se défigure peu à peu parmi le peuple ; et enfin reçoit dans toutes les bouches, aux premiers siècles de barbarie du moyen âge, un si grand

[1] Le Brigant, *Élém. de la langue des Celtes gomériques ou Bretons*. Strasb., 1779.

[2] *Examen critique du Manuel de la langue basque*, par Lor Orhersigarris. Bayonne, 1826, page 8.

[3] MM. Guillaume de Humboldt, de Berlin, et Fleury Lécluse, de Paris.

nombre d'altérations que la corruption en devient irremédiable. [1]

Ici paraît un temps intermédiaire d'horrible confusion, chaos de la barbarie, dont la langue est le miroir fidèle, de même que les langues grecque et latine, que M. Guillaume de Humboldt appelle des prodiges de langues [2], sont le fidèle miroir de la civilisation des peuples qui les parlaient : observation qui peut faire entrevoir l'importance des études philologiques.

Enfin, dans des temps un peu plus calmes, commence à sortir avec peine de tant de désordre la langue romane, soumise à des règles que les travaux de plusieurs savans, en dernier lieu de M. Raynouard [3], ont constatées et clairement exposées.

Cette langue est évidemment le passage de la langue latine à la langue française : on y trouve, d'une part, déjà la construction moderne; et de l'autre, la forme des mots encore plus latine que française. En voici un exemple :

De so fai ben femna parer
Ma dompna, per qu'ieu lo retrai,

[1] *Orig. et Form. de la langue rom.*, page 16.

[2] *Lettre à M. Abel Rémusat sur les formes grammatic. en général, et sur les formes de la langue chinoise en part.*

[3] *Élém. de la gramm. de la langue romane avant l'an* 1000, *précédés de recherches sur l'Orig. et la. Form. de cette langue*, par M. Raynouard. Paris, 1816. — *Gramm. romane*, ou *Gramm. de la langue des Troubadours. Id.*

Que so c'om vol non vol voler
E so c'om li deveda fai. [1]

On peut rapprocher ce passage roman du français et du latin, d'abord par la manière dont M. Raynouard le traduit littéralement en français :

De cela fait bien femme paraître
Ma dame, c'est pourquoi je le retrace,
Vu que ce qu'on veut ne veut vouloir,
Et ce qu'on lui défend fait.

Puis, par la manière dont je le traduis littéralement en latin :

Ex hoc facit bene feminam apparere
Mea domina, per quod ego illud retracto,
Quod ipsum quod omnes volunt non volt velle,
Et ipsum quod omnes illi devetant facit.

En voici maintenant la traduction française ; car les deux traductions ci-dessus, quoique en mots latins et en mots français, sont tellement littérales qu'elles ne sont ni françaises ni latines :

Ma dame montre bien par là qu'elle est femme; et voilà pourquoi je rapporte ce trait. En effet, elle ne veut rien de ce qu'on veut, et ce qu'on lui défend elle le fait.

L'on voit, dans la comparaison de ce passage roman avec les deux traductions littérales, 1°. la ressemblance de construction de *de so* avec *de cela;*

[1] Bernard de Ventadour, cité par M. Raynouard, page 130 de sa *Gramm.*

per qu' avec *c'est pourquoi; ieu lo retrai* avec *je le retrace; om vol* avec *on veut; e so c'om li deveda* avec *et ce qu'on lui défend*.

2°. Outre les mots latins *de, per, non*, la ressemblance des mots *ben* et *bene*, *femna* et *femina*, *parer* et *apparere*, *dompna* et *domina*, *retrai* et *retracto*, *so* et *ipso*, *om* et *omnes*, *vol* et *volunt*, *vol* et *volt*, *li* et *illi*, *deveda* et *devetant*, *fai* et *facit*.

Ces remarques sur l'origine de la langue, loin d'être étrangères au sujet, doivent trouver place dans la partie où nous recherchons ce que la littérature française doit à la littérature latine; la langue étant l'instrument de la littérature, et la langue française devant son existence à la langue latine, on ne peut passer sous silence un fait aussi capital.

Les premiers essais de notre littérature ne portent que l'empreinte du latin, et cela non par érudition, mais parce que la langue en dérive. Comme elle en est beaucoup plus près, elle conserve encore dans une foule de mots, de tours et de hardiesses de style, une physionomie latine qu'elle perd plus tard en se perfectionnant sous d'autres rapports; en sorte que c'est surtout dans cette partie de son âge que la littérature française nous offre sans mélange l'influence du latin. Plus tard, cette influence, dirigée par de savantes mains, enfin aidée de toutes les richesses de la littérature grecque,

nous offrira les plus brillans résultats. Réservons pour la fin ce beau tableau, et examinons, en ce moment, des ouvrages d'une époque obscure, mais dont les productions peu connues présentent le piquant de l'originalité, et cette influence du latin qui diminue à mesure que nous nous rapprochons des temps modernes.

On ne peut pas plus assigner d'une manière fixe le commencement de la langue française proprement dite, que celui de la langue romane ou de toute autre langue. D'après les personnes qui ont fait une étude particulière de l'ancienne littérature française, ses plus anciens monumens sont les sermons français de saint Bernard, qui prêcha la croisade, et le livre du seigneur de Ville-Hardouin, sénéchal de Champagne, qui écrivit (ou plutôt dicta; car il ne savait pas écrire) l'histoire de la prise de Constantinople par les croisés, en 1204, à laquelle il assista en personne. Comme cette histoire, plusieurs fois imprimée, est assez connue, je préfère prendre les échantillons de la littérature française de cette époque dans deux des précieux manuscrits inédits de la Bibliothèque du Roi.

D'abord, comme échantillon de poésie, un passage d'une histoire de France en vers composée par Philippe Mouskes, évêque de Tournay, qui vivait au milieu du treizième siècle. Ce passage raconte la découverte que fit Charlemagne des eaux thermales

d'Aix, et comment il y fonda une chapelle, d'où la ville a pris le nom d'Aix-la-Chapelle.

Ensuite, comme échantillon de prose, un passage tiré d'un autre manuscrit inédit de la Bibliothéque du Roi contenant le roman de Lancelot du Lac, dont il existe plusieurs manuscrits, différens les uns des autres.

Pour la facilité de la comparaison, je place ces deux passages entre la traduction latine et la traduction française que j'en ai faites.

DÉCOUVERTE DES EAUX THERMALES D'AIX-LA-CHAPELLE.

(Extrait de l'*Histoire de France de Philippe Mouskes.*)

Libenter commorabatur Aquisgrani
Rex cum esset in pace.
Et non erat multum urbs grandis,
Sed erat referta et pulchre sita;

Volentiers séjornoit à Ais
Li rois quant il étoit à pais.
Et n'iert mie la vile grans,
Mais plentive s'ert et bien séans.

Le roi quand il était en paix
Séjournait volontiers à Aix.
La ville n'était pas très grande,
Mais elle était riche et bien située;

Et regio erat plenissima
Cervorum, cervarum et damorum,
Per silvas et nemora,
Quibus illa regio undique erat circumdata.
Nec erat ullus rei silvestri præfectus,
Neque ecclesia, neque monasterium.
Rex libenter ibi manebat,
Quia plena erat regio
Avium et omnium ferarum :
Habebatque (rex) canes bona origine.

Et li païs estoit tous plains
De ciers, de bisses et de daims,
Par les foriés et par les bos,
Dont li païs ert tous en clos.
Et ni avoit nul forestier,
Adont n'église, ne mostier.
Li rois volentiers i manoit,
Por çou que plenté i avoit
D'oiziaus et d'autre sauvegine,
Et s'avoit ciens de bone orine.

Et le pays était tout plein
De cerfs, de biches et de daims,
Dans les forêts et dans les bois,
Dont le pays était tout entouré.
Il n'y avait aucun officier préposé à la garde des forêts;
Il n'y avait pas non plus d'église ni de monastère.
Le roi y séjournait volontiers,
Parce qu'il y avait abondance
D'oiseaux et autre gibier.
Il avait des chiens de bonne race.

Etenim nulli in universo mundo
Tam libenter venatum eunt
Seu piscatum quam Franci.
Rex quoque Carolus
Venabatur libenter et ejus comitatus.
Erat in regione Aquisgrani
Quadam die rex, nec non venabatur;
Etenim nihil erat, nisi silvæ, aliud
Longe lateque.
Rex cervum offendit :

Et nules gens en tout le mont
Si volentiers kacier ne vont,
Ne en rivière com François.
Et li rois Charles ausement
Kaçoit volentiers et sa gent.
En la contrée d'Ais estoit
Un jour li rois et si kaçoit,
Car ni avoit se foriés non
Et de longaice et d'en viron.
Li rois ot un cerf aquelli :

Car il n'y a personne dans tout le monde
Qui aille si volontiers à la chasse
Ou à la pêche que les Français.
Le roi Charles aussi
Chassait volontiers avec sa suite.
Un jour le roi se trouvait
Dans la contrée d'Aix et y chassait.
Car il n'y avait là rien autre chose que des forêts
En long et en large.
Le roi rencontra un cerf :

Ejus socios fefellerat (cervi insectatio),
Et rex ibat solus venando
Cum canibus indagantibus.
In equo sedebat rex
Valde magno, stratis pretiosis ornato et ex Norvegia oriundo.
In rivum cujusdam fontis
Equus intravit uno pede.
Aqua fuit calida : sustulit
Pedem et cœpit quatere
Extra aquam, et posuit in pulverem.

Si compagnon ièrent failli,
Et li rois vint tout seul kaçant
Avec ses ciens qui vont daçant.
Sour un ceval séoit li rois
Moult grant et rice, de Norois.
Parmi le riu d'une fontaine
Li cevaus entra ens d'un pié,
L'aigue fu caude : s'a haucié
Le pié et le prist à escoure
Fors de l'aigue, et mist en la porre.

Ses compagnons l'avaient manqué,
Le roi alla tout seul le chassant
Avec ses chiens qui suivaient la piste.
Le roi était sur un cheval
Très grand, richement harnaché, et de Norwége.
Ce cheval entra d'un pied
Dans le ruisseau d'une fontaine.
L'eau était chaude : il haussa
Le pied, et se prit à le secouer
Hors de l'eau, et le mit dans la poussière ;

Aqua enim erat calidissima.
Rex sensit statim :
Porro illico descendit
Cum vidit equum claudicantem ;
Manu pedem huic tentavit,
Quod facile passus est equus.
Calida visa est ungula graviter,
Statimque injecit manum
In aquam, et calidam nactus est.
Ita equum expertus

Quar l'aigue étoit caude forment.
Li rois s'aperçiut esranment :
Si descendi aluec el val
Quant il vit clocier son ceval ;
De sa main al piet li senti,
Et li cevaus bien li soufri.
Caut trouva l'ongle durement,
Et il mit sa main esranment
En l'aigue, et caude la trouva ;
Ensi le ceval esprouva

Car l'eau était extrêmement chaude.
Le roi s'aperçut aussitôt (de cela) :
Il descendit promptement à terre
Quand il vit boiter son cheval ;
Il lui tâta le pied avec la main,
Et le cheval le laissa faire.
Il trouva le sabot très chaud ;
Il mit aussitôt sa main
Dans l'eau, et la trouva chaude.
Il s'assura ainsi que son cheval

Merito pedem sustulisse.
Rex (equum) conscendit per stapeam,
Et adverso rivo, iter direxit
Duo jugera. Ibi invenit
Fontem illum unde fuit hic rivus,
At si plenus fuisset igne,
Non fuisset tam calidus.
Et erat quidem ad circinum rotundus.
Trames erat ad dexteram;
Carolus aspexit versus sinistram,

Qu'il ot à droit le pié haucié.
Li rois monta par son estrié,
Contremont le riu s'en ala
Deux arpens, et là si trouva
La fontainne dont li riu fu.
Mais s'ele fust plainne de fu,
Ne fust été si kaude pas.
Et s'iert reonde par compas.
Sentié lot à sa main diestre;
Carles regarda vers seniestre,

Avait eu raison de lever le pied.
Le roi monta par son étrier,
Et s'en alla en remontant le ruisseau
Pendant deux arpens : là il trouva
La source d'où coulait ce ruisseau.
Mais quand elle eût été pleine de feu,
Elle n'eût pas été si chaude.
Elle était ronde (comme si elle eût été tracée) au compas.
Il y avait un sentier à main droite;
Charles regarda vers la gauche,

Et invenit alterum fontem
Clarum, frigidum et salubrem.
Nuda manu hunc tentavit,
Et valde miratus est.
Rex cum paululum circumspexisset,
Vidit magnum palatium quadrato saxo structum,
Vastatum, vetustum et ruina lapsum,
Plenum erat dumorum et veprium.
Opulentum et pulchrum fuerat,
Sed vetustas illud depresserat.

Et trouva une autre fontaine
Ki clère estoit et froide et saine;
De sa main nue le tasta,
Et forment s'en esmierveilla.
Li roi s'est un pòi regardés.
Et vit un grand palais dalés,
Et gaste et viés et déçéu;
Plains de buissons et rainsiés fu.
Rices et biaus avoit esté,
Mais vieillaice lot craventé.

Et trouva une autre fontaine
Qui était claire, froide et saine.
De sa main nue il la tâta,
Et s'en étonna beaucoup.
Le roi regarda un peu (dans les environs)
Et vit un grand palais en pierres,
Vieux et dans un état de dégradation et de ruines;
Il était plein de buissons et de ronces.
Il avait été riche et beau,
Mais la vieillesse l'avait fait tomber en ruines.

Granus olim, frater (istius) Neronis
Qui divum Petrum occidit et Paulum,
Et frater Agrippæ, condidit.
Ille rex fuerat in illa regione
Hæreditario jure. Erant in palatio
Satis multa conclavia et atria.
Carolus precatus est dominum Deum
Ut sibi consilium daret, quid in hoc loco

Granus, qui fut frère Noiron [1]
Ki St. Pierre occit et Paulon,
Et frère [2] Agrippe, le fonda.
Rois ot estet el païs là
D'anciserie. Iert li palais
Assez iot kambres et lais.
Carles proia à Dameldieu
Qu'il le consillast en cel lieu

Granus, qui fut frère de Néron,
Celui qui fit mourir saint Pierre et saint Paul,
Et frère d'Agrippa, avait fondé ce palais.
Il avait été roi de ce pays-là
Par droit d'hérédité. Dans le palais
Il y avait beaucoup de chambres et de salles.
Charles pria le seigneur Dieu
De lui conseiller ce qu'il devait faire

[1] C'est une chose bizarre à observer, que le vague et la confusion des souvenirs historiques dans les temps d'ignorance. Voyez, sur cette tradition, Mézeray, *Abrégé chronolog.*, tome I, année 796.

[2] Cette manière d'exprimer le génitif sans mettre la préposition *de* avant le nom s'est conservée dans quelques mots composés, tels que l'*hôtel-Dieu* pour l'*hôtel de Dieu*, la *fête-Dieu* pour la *fête de Dieu*.

Faciendum esset; et fecit ita (Deus).
Visum enim objectum dixit
Noctu ipsi dormienti
Ædiculam ibi faciendam esse
Dominæ divæ Mariæ.
Nec non rex hoc, ullo modo, oblitus.
Saxa e longinquo jussit extrahi,
Et ædiculam strui
Tam pulchram quam quæ maxime in mundo.
Et quidem rotundam strui jussit

K'il en feroit, et il si fist.
Quar une avisions li dist,
La nuit, si com il se dormeit,
C'une kapièle là feroit
De madame sainte Marie;
Et li rois ne l'oublia mie.
La pière fist de lonc atraire,
Et si fist la kapièle faire,
Aussi bièle com nule el monde.
Et si le fist faire reonde

En ce lieu, et Dieu fit (ce qu'il désirait).
Car la nuit, comme il dormait,
Il eut une vision qui lui dit
Qu'il devait faire là une chapelle
A madame sainte Marie.
Et le roi ne l'oublia pas.
Il fit tirer la pierre de loin,
Et fit construire la chapelle
Aussi belle qu'aucune dans le monde.
Il la fit faire ronde

Ex ungula sui equi,
Qui senserat aquam calidam humi.
Tum in pace, tum in bello
Dominus erat multarum regionum.
Etenim strui jussit eo modo
Ut nullum esset in mundo tam pulchrum templum;
Et martyrum confessorumque (reliquiis),
Quæ attulit ex longinquo proximoque,
Et calicibus et crucibus,
Et vestimentis auro opertis,

Apriès l'ongle de son ceval,
Ki senti l'aigue caude el val.
U fust à pais, u fust à guerre,
Maitres iot de plusieurs terres.
Si le fit faire à tel devise
Qu'il n'ot el mont si biel église.
Et de martyrs et de confiés
Qu'il aporta de lonc et priès,
Et de kalisses et de crois,
Et de viestemens à orfrois,

D'après la forme du sabot de son cheval,
Qui avait senti l'eau chaude par terre.
Qu'on fût en paix, qu'on fût en guerre,
Il était toujours maître de beaucoup de pays.
Aussi fit-il faire cette construction de telle sorte
Qu'il n'y avait pas dans le monde d'aussi belle église.
Et le riche roi l'orna si bien,
(De reliques) de martyrs et de confesseurs,
Qu'il apporta de loin et de près,
Et de calices et de croix,

Et campanis et egregiis codicibus,
Qui compluribus constarunt selibris et libris,
Illud tam pulchre adornavit opulentus rex
Ut nulla re unquam carere siverit.
Summoque a pontifice Hadriano
Qui misit ad illum, ut recte fieret,
Barones, principes, episcopos,
Primates, abbates, archiepiscopos,
Viros probos, omnes bene audientes,

Et de clokes et de bons livres,
Ki coustèrent et mars et livres,
L'aourna li rices rois bien
Conques ni laissa faillir rien.
Et de l'apostolie [1] Adriien,
Ki li manda, pour faire bien,
Barons, et princes et éveskes,
Primas, abés et arcevesqes,
Et preudoumes et de bon fame,

Et de vêtemens à orfroi,
Et de cloches et de bons livres,
Qui coûtèrent et marcs et livres,
Que jamais il n'y laissa rien manquer.
Et le pape Adrien,
Qui, pour bien faire la chose, lui envoya
Des barons, des princes, des évêques,
Des primats, des abbés, des archevêques,
Des prudhommes, tous bien famés,

[1] Prononcez l'*apostoile*.

In honorem Dominæ nostræ
Dedicatum tunc et inauguratum
Et consecratum et constitutum.

Fu en l'ounour de nostre Dame
Dédiie lors et sacrée,
Et béneie et ordenée. [1]

La fit alors dédier et consacrer,
Bénir et ordonner
En l'honneur de Notre-Dame.

L'ÉCU ENCHANTÉ.

(Extrait de *Lancelot du Lac.*)

Narrat autem fabula Galaham postquam a sociis digressum erat, equitasse sine scuto, tribus diebus aut quatuor, nec ullum ei intervenisse casum qui quidem in fabula memorandus sit. Quinto die post horam vespertinarum precum, accidit.

Or dit li contes que quant Galahas fut partiz de ses compaingnons, il chevaucha sens escu troiz jorz ou quatre, senz aventure trover qi face amentevoir en conte. Au quint jor après ore de vespres li avint que sa voie le mena à une blanche abaïe.

Or le conte rapporte que, lorsque Galahas se fut séparé de ses compagnons, il continua sa route à cheval, sans écu, pendant trois ou quatre jours, sans trouver d'aventure qui soit digne d'être racontée. Le cinquième jour, après l'heure des vêpres,

[1] Manuscrit français de la Biblioth. du Roi, nº 9634, petit in-fol., dont l'écriture est du treizième siècle, fol. 16, recto.

ut via eum duceret ad albam quamdam abbatiam. Quo cum venisset, ostium quidem pulsavit, et fratres e cœnobio exierunt, et illum receperunt libentissime, ut qui equitem esse errantem apprime noverint, aliique equum (manu) prehenderunt (ut curarent), alii ipsum duxerunt in conclave æquo solo tenens ut exuerent armis. Quibus cum fuisset levatus, et circumspiciens duos videt (qui erant) amicissima Mensæ rotundæ (ut vocant) societate sibi juncti. Quorum unus Batemagus rex, alter Yvanus ille adulter. Quem, cum detectum agnotumque habuerunt, in sinu complexuque receperunt,

---

Quant il fu là venuz si hurta à la porte. Et li frère de lens si issirent hors, si le reçuirent à grant joie, com cil qi bien conuirent qil estoit chevalier erranz, et prisrent li un son cheval, et li autre le menèrent en une sale par terre por lui désarmer. Et quant il est legiesté de ses armes, et il esgarde, si voit dous de ses aimés compagnons de la Table reonde, dont li uns estoit li rois Batemagus, et li autres Yvains li avoutres. Et si tost com il l'orent avisé coneu, si le çoient les braz tenduz pour lui fère feste à joie. Que mout estoient lie de qe il l'avoient trové. Si se firent à lui conostre; et quant il les conuit si lor

---

le chemin qu'il suivait le fit arriver à une blanche abbaye. Quand il y fut, il frappa à la porte. Les frères de ce couvent sortirent, et le reçurent avec beaucoup de joie, comme ils reconnurent qu'il était chevalier errant. Les uns prirent son cheval, les autres le menèrent dans une salle basse pour le désarmer. Quand il est allégé du poids de ses armes, il regarde (autour de lui), et aperçoit (deux hommes; c'étaient) deux de ses chers compagnons de la Table ronde : l'un était le roi Batemagus, et l'autre Yvains l'adultère. Sitôt qu'ils reconnurent Galahas, ils le reçurent à bras ouverts, pour lui faire

bene amiceque accepturi. Etenim erant lætissimi illum invenisse, quique essent aperuerunt. Et simul ac illos agnovit, lætissime et honorifice recepit, ut quos fratres et socios esset habiturus.

Vespere cum cœnavissent, et se dedissent ludo in pomario non inamœno, ibi sederunt sub arbore. Tum ab iis petiit Galahas quisnam casus huc illos duxisset. Equidem, domine, inquiunt, huc venimus ut rem quamdam videremus valde mirificam, prout nobis narraverunt. Esse enim dixerunt in ea abbatia scutum quoddam, quod nullus collo suspendere

---

fist moult grant joie et molt les henora, come ceus qu'il devoit tenir à frères et à compagnons.

Le seor quant il orent magié, a il se furent alé esbattre en un vergier qi estoit beaux. Si la sistrent desoz un aubre : et lors demanda Galahas qeuz avainture les avoit léens amenez. Par foi, font il, sire, nos i venismes por veoir une avainture qi est trop merveilleuse, ce nos a en fet entendant. Qe le nos dit q'il a en ceste abaïe un escu que nuls nel puet pendre à

---

fête, et lui montrer la joie qu'ils ressentaient de l'avoir trouvé. Ils se firent connaître à lui; et dès qu'il les reconnut aussi, il leur montra beaucoup de joie, et les traita avec honneur, comme étant ses frères et compagnons.

Le soir, quand ils eurent mangé, ils allèrent se divertir dans un beau verger. Ils s'assirent sous un arbre. Alors Galahas leur demanda quelle aventure les avait amenés en ce lieu. Ma foi, dirent-ils, sire, nous y sommes venus pour être les témoins d'une aventure très merveilleuse, à ce que nous avons appris. On nous a dit qu'il y a dans cette abbaye un écu que

possit quin die primo aut secundo mortuus sit, aut victus, aut male mulctatus. Huc igitur accedimus ut rem oculis comperiremus, et certiores fieremus an vera sint illa quæ de eo celebrantur. Et quidem cras mane auferre volo, ait rex Batemagus. Tum vero compertum habebimus sit ne res illa talis qualem narrant. Mehercule, inquit Galahas, mira mihi narratis; si tale sit hoc scutum quale dicitis, et quod nullus auferre queat, ego iste sum qui auferat; etenim scutum non habeo.

---

son col, porqnoi il l'en voie porter à cui il ne mesche tant au primer jor ou au segont qu'il ne soit ou mors ou vaincu ou méhangiez. Si le somes venu veoir por savoir le ce est voir que l'on en dit. Car je l'en voel le matin [1] porter, fet li roi Bademaguz. Lors si saura se l'avainture est cele come l'en la devise. Emundex! fet Galahas, vos me contez merveilles. Se cil escu est teuz com vos dites, et se nuls ne l'en po porter, ge sui cil qi l'enportera; car ausi n'ége point d'escu. Sire, font ils, don

---

nul ne peut pendre à son cou; car celui qui le porte ne manque pas, au premier ou au second jour, d'être mort, vaincu ou maltraité. Nous sommes venus pour voir si ce qu'on en dit est vrai; et je veux l'emporter demain matin, dit le roi Batemagus. Alors on saura si l'aventure est telle qu'on la raconte. Par Dieu, dit Galahas, vous me contez merveille! Si cet écu est tel que vous dites, et si nul ne peut l'emporter, je suis celui qui l'emportera; car aussi-bien suis-je sans écu.

[1] *Je l'en voel le matin porter,* pour *Je voel le matin l'emporter*. C'est la figure que les Grecs appelaient *tmèse*. Comme dans ces passages : ἔν τινι στάς (Théophr., chap. 13), pour ἐνστάς τινι : οὐδ' ὑφ' ἑνὸς (Isocr., *Nic.* 9), pour ὑπ' οὐδένος : ἀνά τε ἔδραμε (*Eunap.* de Porphyr.), pour ἀνέδραμέ τε. (Voyez *Adnot. J. Fr. Boissonadi in Eunap.*). Cette tournure est encore usitée dans les langues d'origine teutonique.

Domine, respondent, hoc igitur nos tibi relinquemus; belle enim scimus te non susceptæ rei defecturum. Volo, inquit, vos certiores fieri verum ne sit, an non, quod de hoc est narratum : et convenerunt ambo.

---

le vos lérons nos. Car nos savons bien qe vos ne faudroiz pas à l'avainture. Ge voil, fet il, que vos y essagiez savoir se ce est voir ou non qe l'en vos a dit. Et il s'accordent andui. [1]

Sire, lui répondent-ils, dans ce cas nous vous le laissons; car nous savons bien que vous ne manquerez pas à l'aventure. Je veux, dit-il, que vous puissiez savoir si ce qu'on vous en a dit est vrai ou non. Et tous deux s'accordent avec lui.

Telle est la ressemblance avec le latin que nous offrent ces anciens monumens de notre littérature. Nous retrouvons encore la grande influence de la langue latine dans les premiers ouvrages français qui nous ont été transmis par l'imprimerie, découverte en 1440. Parmi les livres français imprimés dans le quinzième siècle, les catalogues de bibliographie nous offrent plusieurs traductions d'ouvrages latins, tels que

« Valerius Maximus, translaté par maistre Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse.

[1] Manuscrit français, n° 6954, grand in-folio, dont l'écriture est de la fin du treizième siècle, folio 10, verso.

« Les Métamorphoses d'Ovide, moralisées par Thomas Walleys, et translatées par Colard Mansion. » *Bruges*, Colard Mansion, 1484, in-fol.

Le même ouvrage reparut à Paris, chez Ant. Vérard, en 1493, sous ce titre : « La Bible des poètes de métamorphose. »

En 1530, sous cet autre titre : « Le grand Olympe des histoires poétiques du prince de poésie Ovide Naso en sa métamorphose. »

« La Cité de Dieu de saint Augustin, traduite en françois à la réquisition de Charles V, roi de France, par Raoul de Praesles. » *Abbeville*, Jean Dupré et Pierre Gérard, 1486, 2 vol. in-fol.

La première édition de l'Imitation de Jésus-Christ en français, importante pour fixer la date de l'établissement de l'imprimerie à Toulouse. En voici le titre : « Cy comance le livre très salutaire, la Ymitation de Jhesu-Christ et mesprisement de ce monde, premièrement composé en latin par saint Bernard ou par autre dévote personne, attribué à maistre Jehan Gerson.... et après translaté en françois en la cité de Tholouze. — Imprimé à Tholose par maistre Henric Mayar Alaman, l'an de grâce Mil CCCCLXXXVIII et le XXVIII[e] jour de mai. »

Et en 1493 on trouve la pieuse traduction suivante : « Cy commence listoire de la passion dou« loureuse de nostre très doulx sauveur et rédemp« teur Ihus remémoirée ès sacrés et saints mystères

« de la messe, ordonnée et composée par le beau « père révérend frère Olivier Maillard. Imprimée « à Paris par Jean Lambert, 1493. »

Les ouvrages religieux figurent en grand nombre parmi les livres français de cette époque; et ils portent, plus encore que beaucoup d'autres, l'empreinte de la langue latine, dans laquelle l'Église continuait toujours à s'exprimer.

« L'usage de se servir du latin dans les lois, les traités et même beaucoup de contrats particuliers, subsista jusqu'au règne de François Ier, qui par deux ordonnances (dont la dernière est de 1539) voulut que la langue française fût uniquement et exclusivement à toute autre employée dans les actes publics et privés. Dès l'an 1512, Louis XII avait rendu une pareille ordonnance. »[1]

« Mais les premières lois étaient restées sans aucune exécution; le préjugé était si fort pour le latin, quoique barbare, dont on se servait au barreau, que ni les magistrats ni les jurisconsultes ne voulaient déroger jusqu'au langage populaire. Les gens d'église firent encore une plus longue résistance; et ce ne fut qu'au bout d'un siècle (après l'ordonnance de 1629) que les officialités consentirent enfin à instrumenter en français. »[2]

[1] Duclos, *Mémoire sur l'orig. et les révol. de la Langue franç.*, inséré dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, tome XVII.

[2] François de Neufchâteau, *Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose dans la langue française.*

L'usage de la langue latine continua donc à marcher de front avec celui de la langue française ; l'emploi qu'en fait la religion catholique en rendait la connaissance nécessaire à presque tout le monde dans ces temps de dévotion. Sous Louis XIV encore la plupart des religieuses de Port-Royal, et beaucoup d'autres dames jansénistes, savaient le latin. En effet, quelle consolation pour elles, dit le sage Rollin, « d'entendre ce qu'elles chantent, de se joindre aux sentimens du prophète-roi aussi-bien qu'à ses paroles, et de ne pas faire à son égard la simple fonction d'un écho qui répète des mots sans y rien comprendre ! »[1]

Et plus loin, après avoir cité les qualités que Fénelon veut dans une fille pour lui faire apprendre le latin : « J'en connais, ajoute-t-il, quelques unes de ce caractère.... On leur a fait apprendre le latin ; et elles y ont fait un tel progrès, qu'elles sont parvenues à entendre parfaitement, et sans peine, les lettres de saint Jérôme, de saint Paulin, de saint Cyprien, et à en faire des traductions avec une justesse et une élégance qui feraient honneur aux plus habiles maîtres. »[2]

Ajoutez l'habitude d'apprendre à lire aux enfans des deux sexes dans des livres latins[3], habitude

[1] *Études des Enfans*, chap. 2, art. 2, §. 1.

[2] *Ibid.*

[3] Fénelon, *de l'Éducation des Filles*, chap. 5. — Rollin, *Études des Enfans*, chap. 1, §. 2.

conservée au moins pendant tout le règne de Louis XIV; cette langue, restée presque jusqu'à nos jours celle de la médecine, continuellement citée dans toutes sortes d'ouvrages, et vous comprendrez que son influence devait avoir quelque chose de général. En effet, une foule d'allusions familières dans la conversation, comme dans les livres les plus simples, en suppose quelque connaissance. Rien de plus généralement et de plus fréquemment employé que ces locutions latines : *ad rem, ad hominem, mordicus, primo mihi, cuique suum, alibi, in promptu, in statu quo,* un *quidam, sine qua non, ab ovo, currente calamo, lapsus calami, unguibus et rostro, gratis pro Deo, par pari refertur, ultra crepidam ne sutor,* etc.

Marguerite de Valois, sœur de François Ier, femme d'Antoine d'Albret, roi de Navarre, et grand'mère de Henri IV, princesse aussi célèbre par sa beauté que par son esprit et sa science, et dont les États furent l'asile de Jacques Lefebvre d'Estaples, Clément Marot, et autres hommes distingués par leur esprit et leur savoir, possédait à fond cette langue, comme le prouvent ses nombreux ouvrages, entre autres sa traduction en vers français de la fable des Faunes et des Nymphes de Diane converties en saules, écrite en latin par Sannazar. « Elle conversoit ordinairement à la cour, dit Brantôme, avec les gens les plus savants du royaume de son frère; aussi tous l'honoroient tellement qu'ils

l'appeloient leur Mæcenas, et la plupart de leurs livres qui se composoient alors s'adressoient au Roy son frère, qui estoit bien sçavant, ou à elle. »[1]

Quant à la belle et infortunée Marie Stuart, « elle s'estoit faite, dit Brantôme, fort sçavante en latin. Estant en l'âge de treize à quatorze ans, elle déclama devant le roy Henry, la reyne et toute la cour, publiquement en la salle du Louvre, une oraison en latin qu'elle avoit faite, soutenant et défendant, contre l'opinion commune, qu'il estoit bien séant aux femmes de sçavoir les lettres et arts libéraux[2]. » Ce passage de Brantôme nous prouve de plus qu'il devait y avoir un bien grand nombre de personnes à la cour qui entendissent le latin, pour que cette reine eût l'idée de cette lecture; et en effet, ce gentilhomme, que ses ouvrages nous montrent comme le type de la frivolité d'un courtisan, jugeait ce discours : « Songez, ajoute-t-il, quelle rare chose et admirable de voir cette sçavante et belle reyne ainsi orer en latin, qu'elle entendoit et parloit fort bien, car je l'ay veu là. »[3]

Il y avait dans ce même temps à Poitiers deux dames célèbres par leur esprit et leur vaste érudition, Madeleine Des Roches, et Catherine Des Roches sa fille, dont Sainte-Marthe dit : *Rupœam matrem doctissimam sane feminam de omnibus*

[1] *Vies des Dames illustres de France* de son temps, disc. VI.
[2] *Id.*, discours III.
[3] *Ibid.*

disciplinis mira quadam facilitate et copia disserentem filia non indoctior excipiebat. [1]

Nous pourrions suivre le même goût pour ce genre d'études chez une foule de dames illustres, depuis Marguerite de Valois jusqu'à madame de Lafayette et madame de Sévigné. L'histoire, en plusieurs occasions, parle de citations latines faites à propos par des princesses françaises. On peut dire qu'en général les femmes bien élevées n'y étaient pas étrangères, ce qui, chez une nation où le pouvoir du beau sexe est si grand, ne dut pas être d'une médiocre influence sur la littérature.

Nous trouvons encore une preuve de la popularité du latin dans les devises qu'adoptaient les grands personnages, et qui, pour la plupart, étaient latines, comme celle de Louis XII : *Un porc-épic, avec ces mots,* COMINUS ET EMINUS; celle de François Ier : *Une salamandre au milieu des flammes, avec ces mots,* NUTRISCO ET EXTINGUO; celle de Claude de France, fille de Louis XII et première femme de François Ier : *Une lune dans son plein, avec ces mots,* CANDIDA CANDIDIS; celle d'Éléonore d'Autriche, sa seconde femme : *Un phénix au milieu des flammes, avec ces mots,* UNICA SEMPER AVIS; celle de Marguerite de Valois, reine de Navarre : *Un tournesol, avec ces mots,* NON INFERIORA SECUTUS; celle des ducs de Bourgogne :

[1] *Gallorum doctrina illustrium qui nostra patrumque memoria floruerunt elogia.* Lib. III.

Un fusil, avec ces mots, ANTE FERIT QUAM FLAMMA MICET; celle du connétable de Bourbon : *Une épée, avec ces mots,* OMNIS SALUS IN FERRO EST; celle de Henri II (en l'honneur de Diane de Poitiers) : *Un croissant, avec ces mots,* DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM; la seconde devise de Catherine de Médicis, qui, après que son mari eut été tué dans un tournoi, changea la devise grecque qu'elle portait du vivant de ce prince en celle-ci : *Une lance rompue, avec ces mots,* HINC DOLOR, HINC LACRYMÆ; celle du cardinal de Lorraine, frère de François duc de Guise : *Un lierre attaché à une colonne, avec ces mots,* TE STANTE VIREBO; celle de Charles IX : *Deux colonnes, avec ces mots,* PIETATE ET JUSTITIA; celle de Henri III, roi de France et de Pologne : *Trois couronnes, avec ces mots,* MANET ULTIMA COELO, que les ligueurs parodièrent ainsi : MANET ULTIMA CLAUSTRO; celle de Henri IV : *Un Hercule dompteur de monstres, avec ces mots,* INVIDIA VIRTUTI NULLA EST VIA; celle de Louis XIII : *Une massue entre les deux écussons de France et de Navarre, avec ces mots,* ERIT HÆC QUOQUE COGNITA MONSTRIS; celle de Louis XIV : *Un soleil, avec ces mots,* NEC PLURIBUS IMPAR.

« Jean de Montaigu, grand-maître de France, porta pour devise des feuilles de mauve, que l'on voit peintes ou gravées partout à Marcoussis dans le château et dans l'église des Célestins, pour dire MALVA, parce qu'en ce temps, sous le règne de

Charles VI, tout allait mal en France; et tout alla si mal pour Montaigu, qu'il fut pendu, et son corps attaché au gibet de Montfaucon ». [1]

L'habitude du latin fut générale au seizième et même au dix-septième siècle. Tous les ouvrages de science, de philologie, de théologie, continuèrent, jusque sous Louis XIV, à être écrits dans cette langue. Et quant aux ouvrages de littérature proprement dite, sans parler de plusieurs grands auteurs qui n'écrivirent qu'en latin, et qui furent *purissima latinitate clari*, nous voyons tous ceux qui commencent à donner de l'éclat à la langue française s'exercer aussi dans la langue latine, ou en faire des traductions : le plus souvent, leurs œuvres complètes se composent d'œuvres latines et françaises.

Boileau fait peu de cas des poètes qui se trouvent entre Marot, qui « montra pour rimer des chemins tout nouveaux », et Malherbe, qui

> Le premier en France
> Fit sentir dans les vers une juste cadence;
> D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
> Et réduisit la muse aux règles du devoir. [2]

Et M. Daunou dit, en parlant de l'état général de la littérature française à l'époque de la jeunesse

[1] *La Science et l'Art des Devises*, par le père Ménestrier. Paris, 1686.

[2] *Art poét.*, ch. I.

de Boileau : « La langue n'était plus barbare; elle cessait même d'être simple et naïve, après l'avoir été avec tant d'énergie dans Montaigne. Renouvelée par Malherbe, épurée par Vaugelas, décorée par Balzac, elle acquérait de la correction, de la clarté, de l'élégance. »[1]

Ces deux citations nous indiquent les premiers bons auteurs français chez lesquels nous devons rechercher l'influence de la littérature latine : ce sont Marot, Montaigne, Malherbe, Vaugelas, et Balzac.

Marot est sans doute un des auteurs en qui il faut le moins rechercher cette influence. Il n'avait pas une instruction très approfondie : *Vereor ut absurdum videatur inter litteratos illum collocare, cui defuerunt litteræ. Quæ si adfuissent, vix ullus erat futurus poeta melior*[2]. Ce qu'on remarque chez lui, c'est « un tour d'esprit qui lui est propre. La nature lui avait donné ce qu'on n'acquiert point; elle l'avait doué de grâces : son style a vraiment du charme, et ce charme tient à une naïveté de tournure et d'expression qui se joint à la délicatesse des idées et des sentimens[3]. » Il ne faut pas croire cependant qu'il n'eût pas plus de connaissance des langues anciennes que n'en ont eu bien des poètes

[1] Disc. prélim. à la tête des œuvres de Boileau.

[2] *Scævolæ Sammarth. Gallorum doctr. illustr. qui nostra patrumque memor. floruer. elogia*, lib. I.

[3] La Harpe, *Cours de Litt.*, part. II, liv. I.

de nos jours. Il a fait un assez grand nombre de traductions latines, qui ne sont pas ses meilleurs ouvrages, mais où les auteurs sont très bien entendus, où tout est rendu; ce qui lui a mérité cet éloge d'Étienne Pasquier :

Clément Marot, en rendant son autheur,
De si très près l'a suyvi à la trace,
Qu'on jugeroit, tant il a bonne grace,
Qu'il a esté lui mesme l'inventeur.

Je lui reprocherais cependant une diffusion qui est bien loin de l'élégante précision latine; et, il faut le dire, c'est à la faveur de cette diffusion qu'il arrive à tout rendre, mais d'une manière défectueuse, puisqu'une traduction ne doit dire ni moins ni plus que son original, ou, du moins, que c'est de cette perfection idéale qu'un traducteur doit chercher le plus possible à se rapprocher. La petitesse de son vers, qui ramène plus souvent l'entrave de la rime, est peut-être aussi l'une des causes de ce défaut; il lui faut ordinairement deux vers français pour un latin.

Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus,
Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix. [1]

Ah! Tityrus, si j'eusse esté bien sage,
Il me souvient que souvent, par présage,

[1] Virgile, ecl. I.

Chesnes, frappez de la foudre des cieux,
Me prédisoyent ce mal pernicieux;
Semblablement la sinistre corneille
Me disoit bien la fortune pareille.

Rarement, mais quelquefois pourtant, il est plus bref.

M. *Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?*
T. *Libertas, quæ sera tamen respexit inertem.* [1]

M. Et quel motif si exprès t'a esté
D'aller voir Rome? — T. Amour de liberté,
Laquelle tard toutefois me vint voir.

Il ne traduisit de Virgile que cette églogue. Ovide, qui est moins soutenu et se laisse entraîner à sa brillante facilité, lui offrait plus d'attraits; il traduisit les deux premiers livres des Métamorphoses. Voici des vers bien traduits :

Dumque ea magnanimus Phaeton miratur opusque
Perspicit, ecce vigil nitido patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores, et plena rosarum
Atria : diffugiunt stellæ, quarum agmina cogit
Lucifer et cœli statione novissimus exit. [2]

Et cependant que l'œil et haut courage
De Phaéton contemploit cest ouvrage;
Aurore vint ouvrir les portes closes
De l'Orient toutes pleines de roses.

[1] Virgile, ecl. I.
[2] *Métam.*, liv. II.

Si vont fuyant les étoilles par routes,
Que Lucifer devant soy chasse toutes
A grands troupeaux : et après tout le reste
Sort le dernier de la maison céleste.

Il dédia cet ouvrage à François Ier ; et l'on voit dans sa dédicace combien il estimait l'antiquité latine : « Mis en avant, dit-il, comme pour mon « roy tout ce que je peus, et tant importunay les « Muses qu'elles enfin offrirent à ma plume inven- « tions nouvelles et antiques, luy donnant le chois « ou destourner en nostre langue auscune chose « de la latine, ou d'escrire œuvre nouvelle par ci « devant non jamais veue. Lors considérai qu'à « prince de haut esprit, hautes choses lui affierent : « et tant ne me fiay en mes propres inventions, « que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy « les laissans reposer, jettay l'œil sur les livres « latins, dont la gravité des sentences et le plaisir « de la lecture (si peu que j'y compris) m'ont « espris mes esprits, mené ma main et amusé ma « Muse. Que dy-je amusée? mais incitée à renou- « veller, pour vous en faire offre, l'une des plus « latines antiquités et des plus antiques latinités. »

On peut remarquer ces jeux de mots, qu'il aimait beaucoup, comme la plupart des auteurs de son temps : *espris mes esprits, mené ma main* et *amusé ma Muse*. C'est encore en faisant un jeu de mots sur son nom et sur celui de Virgile, qu'il se plaît à reproduire cette idée de la supériorité

des Latins. « Mais, pour rendre l'œuvre présen-« table à si grande majesté, faudroit premièrement « que vostre plus que humaine puissance trans-« muast la Muse de Marot en celle de Maro ».

Ce qu'il a le mieux traduit sont des épigrammes de Martial :

Nubere vis Prisco : non miror, Paula, sapisti;
Ducere te non vult Priscus, et ille sapit. [1]

Catin veut épouser Martin :
C'est fait en très fine femelle;
Martin ne veut point de Catin,
Je le trouve aussi fin comme elle.

Il en a traduit un assez grand nombre, ainsi que des épigrammes latines d'auteurs modernes. Sa traduction des Psaumes est célèbre; c'est à elle qu'il faut appliquer l'éloge que fait Étienne Pasquier de ses traductions.

Plus instruit, plus sérieux, ayant dirigé ses études et son génie vers le perfectionnement de la langue, à laquelle il donna de la précision et de la gravité; laissant le vers de huit ou de dix syllabes pour le majestueux alexandrin, Malherbe, qui n'aurait pas réussi aussi bien que Marot dans le genre enjoué, fut plus propre que lui à traduire les Latins; aussi traduisit-il le Traité des Bienfaits de Sénèque, une partie de ses Lettres à Lucilius,

[1] Lib. IX, epigr. 6.

et le trente-troisième livre de Tite Live, qui venait d'être découvert dans une bibliothéque d'Allemagne, et publié sous les auspices du cardinal Borghèse. Il traduisit aussi quelques psaumes; et c'est une chose curieuse, principalement dans l'objet qui nous occupe, de comparer la traduction du même psaume par lui et par Marot; car il est certain qu'ils se sont servis de la version latine; la version grecque ayant toujours été fort rare en France, par comparaison, et réservée, pour ainsi dire, aux savans.

Domine, Deus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!

Quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos.

Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.

Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, et stellas quæ tu fundasti.

Quis est homo, quod memor es ejus? aut filius hominis, quoniam visitas eum? [1]

TRADUCTION DE MAROT.

O notre Dieu et Seigneur amiable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre et spacieux
Qui ta puissance eslève sous les cieux!

En tout se voit ta grand' vertu parfaite,
Jusqu'à la bouche aux enfants qu'on allaite,

[1] Ps. 8.

Et rend par là confus et abbatu
Ton ennemy qui nie ta vertu.

Mais quand je voy et contemple en courage
Tes cieux, qui sont de tes doigts haut ouvrage,
Estoiles, lune et signes différents,
Que tu as faits et assis en leurs rangs :

Adonc je dy à part moy (ainsi come
Tout esbahy) : et qu'est-ce que de l'homme,
D'avoir daigné de luy te souvenir,
Et de vouloir en ton seing le tenir?

TRADUCTION DE MALHERBE.

O Sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De prophanes discours ta puissance rabaissent :
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent,
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me semples si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

On voit, par cette comparaison, les progrès que l'étude de l'antiquité, alors dans sa plus grande vigueur, avait amenés en soixante-six ans; car ce morceau de Malherbe est de 1604, et la traduction des *Psaumes* de Marot parut pour la première fois en 1538.

Montaigne, qui vécut entre les deux, mais qui fut plus contemporain de Malherbe, est un des exemples les plus frappans que l'on puisse citer en faveur des effets de la littérature latine. Chacun sait que son père lui fit apprendre le latin dès sa première enfance, en ne l'entourant que de personnes qui le parlaient; et que, parvenu à l'âge de six ans, il ne savait pas encore d'autre langue[1]. Aussi a-t-il enrichi son style d'une foule de tournures qui ont quelque chose du vif et du pittoresque de la langue latine; et il doit à son érudition l'admirable variété de son style.

« Ces différences sans nombre peuvent être ramenées à un principe, l'imitation des grands écrivains de l'ancienne Rome; et je ne crains pas d'assurer que l'on retrouverait, dans le génie commun de leur langue et dans l'usage divers qu'ils en ont fait, tous les secrets de l'idiome de Montaigne. On sait avec quelle constance il avait étudié ces grands génies, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son

[1] *Essais*, liv. I, chap. 25.

ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque.... L'heureux instinct qui le guidait lui faisait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser, en quelque sorte, les beautés d'une autre langue qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle ; ou plutôt l'habitude d'étudier les chefs-d'oeuvre de la langue latine le conduisait à les imiter.... Pour expliquer ce problème d'un auteur qui réunit dans sa manière d'écrire celle de plusieurs siècles, il suffit de se souvenir qu'il avait devant les yeux les divers âges de la littérature latine, et les étudiait indifféremment : il a dû nous deviner plus d'une fois en imitant Pline le jeune. »[1]

Ce beau génie, cultivé par une solide instruction, fait de Montaigne l'auteur favori de bien des gens. Mais il faut avouer que ce qui plaît le plus généralement en lui, c'est cette naïveté de style et ce laisser-aller qui, comme il nous l'apprend lui-même, tient à la manière dont il écrivait. « Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à « ranger mes pièces que la fortune. A mesure que « mes resveries se présentent, je les entasse : tantost « elles se pressent en foule, tantost elles se traînent « à la file. Je veux qu'on voye mon pas ordinaire,

[1] M. Villemain, *Éloge de Montaigne*, partie II.

« ainsi détraqué qu'il est. Je me laisse aller comme « je me trouve. Aussi ne sont-ce point ici matières « qu'il ne soit permis d'ignorer et d'en parler ca- « suellement et témérairement. Je souhaiterois « avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais « je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. « Mon dessein est de passer doucement, et non « laborieusement, le reste de ma vie. Il n'est « rien pourquoy je me vueille rompre la teste; « non pas pour la science, de quelque grand prix « qu'elle soit ».[1]

De là son style est celui de la conversation de son temps; il s'est plu à lui donner souvent beaucoup d'énergie et de vivacité; mais il n'a pas fait d'efforts pour l'élever et l'épurer; et alors des efforts étaient indispensables pour perfectionner ainsi la langue; ce n'était pas par une simple causerie que l'on pouvait y parvenir.

Malherbe, au contraire, y contribua beaucoup; mais « ce n'était qu'à force de travail qu'il parvenait à terminer ses ouvrages. Il disait qu'*après avoir fait un poëme de cent vers ou un discours de trois feuilles, il fallait se reposer dix ans*. Balzac a écrit qu'il employa une demi-rame de papier à faire et refaire une seule stance.... Ce grand écrivain, qui se reconnaît son disciple, et l'appelait son père, dit quelque part qu'il traitait l'af-

[1] *Essais*, liv. II, chap. 10.

faire des gérondifs et des participes comme il aurait fait celle de deux peuples voisins l'un de l'autre, et jaloux de leurs frontières.... A ne consulter que les écrits de Malherbe, il ne paraît pas que les poètes grecs lui fussent, à beaucoup près, aussi familiers que les poètes latins; mais il connaissait bien ceux-ci. M. de Saint-Marc, qui a rassemblé dans la table raisonnée de son édition la plus grande partie de imitations de Malherbe, prouve assez qu'il en était bien rempli; et pour s'en convaincre, d'ailleurs, il ne faut que lire avec un peu d'attention le poète français. On prétend aussi qu'il appelait Horace son bréviaire, et qu'il avait une estime toute particulière pour Stace[1]. » Il avait beaucoup étudié, non seulement les anciens, mais ceux de ses prédécesseurs qui avaient fait des efforts, même malheureux, pour perfectionner le langage.

La langue, avant Malherbe, était loin d'être fixée; ce ne fut même pas ce grand poète qui la fixa. Mais il est à remarquer que certains auteurs médiocres la crurent fixée long-temps avant lui, tandis qu'il disait que « la poésie française n'était propre que pour des chansons et des vaudevilles;.... mais il aurait certainement changé d'avis, ajoute l'auteur de sa vie, s'il eût pu voir l'usage qu'en ont fait Corneille, Racine, La Fontaine, Despréaux, Rousseau, M. de Voltaire. »[2]

[1] *Vie de Malherbe*, par A. G. M. Q.

[2] *Ibid.*

On ne doit pas s'étonner que plusieurs écrivains du premier ordre se soient adonnés au travail de la traduction. « Savez-vous, demandait Boileau, pourquoi les anciens ont si peu d'admirateurs? c'est parce que les trois quarts tout au moins de ceux qui les ont traduits étaient des ignorans ou des sots. Madame de La Fayette, la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux, comparait un sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un : ce que la maîtresse lui aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie. Voilà la plus parfaite image d'un mauvais traducteur[1]. » De pareilles considérations devaient faire naître, chez des écrivains corrects et qui entendaient bien les langues anciennes, le désir de faire réellement connaître un auteur ancien à ceux qui ne pouvaient le lire que dans une traduction; de plus, ce travail est plus propre à former le style que tout autre, 1°. parce que le traducteur français d'un ouvrage grec ou latin a toujours devant les yeux une langue beaucoup plus parfaite que la sienne, et de la perfection de laquelle il cherche à se rapprocher; 2°. parce que, travaillant sur les idées d'un autre, il n'a à s'occuper que de l'expression, à laquelle il peut donner tous ses soins.

C'est ce qui engagea Vaugelas, qui consacra

[1] D'Olivet, *Hist. de l'Acad.*

toute sa vie à l'étude et au perfectionnement de notre langue, à traduire un auteur latin : il choisit Quinte-Curce. Cette traduction fut un monument élevé à la gloire de cette langue, sur les formes de laquelle ses décisions passaient pour des oracles; elle lui coûta trente années de travail. « Il n'y avait aucune page où il n'eût mis deux ou trois diverses leçons de chaque période, tant il avait de scrupules et de doutes sur les façons de parler. Il choisissait toujours les plus claires, les plus naïves, et en même temps les plus françaises; souvent il ne pouvait se résoudre sur le choix : alors il soumettait toutes ces leçons à la discussion et au jugement des amis qu'il ne manquait pas de consulter[1]. » Aussi, quoique certaines expressions et certains tours aient vieilli, la pureté y règne, ce qu'on ne peut dire d'aucun livre de quelque longueur avant celui-là.

Ce chef-d'œuvre eut une grande et salutaire influence sur la littérature française. Tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV puisèrent dans sa lecture le goût de cette pureté qui, depuis, a toujours été un des mérites de nos bons auteurs; on ne sut assez le louer de son temps. Balzac déclara que « l'Alexandre de Quinte-Curce était invincible, et celui de Vaugelas inimitable. » En voici un passage que l'on peut comparer à quelqu'une des innombrables traductions du très fécond abbé de Ma-

[1] François de Neufchâteau, *Essai sur les meilleurs Ouvrages en prose dans la langue française*.

rolles, pour voir quelle différence apporte ce soin que Boileau recommande, d'après Horace, de polir et repolir vingt fois un ouvrage [1]. Voici d'abord le texte de Quinte-Curce :

Inter has cogitationes biduo assumpto, illuxit a medico destinatus dies, et ille cum poculo, in quo medicamentum diluerat, intravit. Quo viso Alexander, levato corpore in cubitum, epistolam a Parmenione missam, sinistra manu tenens, accipit poculum et haurit interritus : tum epistolam Philippum legere jubet : nec a vultu legentis movit oculos, ratus aliquas conscientiæ notas in ipso ore posse deprehendere. Ille, epistola perlecta, plus indignationis quam pavoris ostendit ; projectisque amiculo et litteris ante lectum : Rex, inquit, semper quidem spiritus meus ex te pependit, sed nunc vere, arbitror, sacro et venerabili ore trahitur. Crimen parricidii quod mihi objectum est tua salus diluet : servatus a me vitam mihi dederis. Oro quæsoque, amisso metu patere medicamentum concipi venis ; laxa paulisper

[1] *Vos, o*
Pompilius sanguis, carmen reprehendite, quod non
Multa dies et multa litura coercuit ; atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.
(Q. HORAT., *de Art. poet.*, v. 291.)

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
(BOIL., *Art. poét.*, ch. I, v. 171.)

animum; quem intempestiva sollicitudine amici sane fideles, sed moleste seduli turbant. »[1]

TRADUCTION DE VAUGELAS.

« Deux jours se passèrent dans ces inquiétudes; au troisième le médecin entre, la médecine à la main. Le Roi, se soulevant et s'appuyant sur le coude, prit d'une main la lettre de Parménion, et de l'autre la médecine, qu'il avala sans délibérer. Il donna la lettre à Philippe; et fixant les yeux sur lui pendant qu'il lisoit, il cherchoit sur son visage quelque indice qui lui découvrît le sentiment intérieur de son âme. Philippe, après l'avoir lue, parut plus irrité qu'effrayé; et jetant, dans un premier mouvement de colère, la lettre et son manteau devant le lit du Roi : Seigneur, lui dit-il, il est bien certain que mon salut a toujours été attaché au vôtre; mais il ne fut jamais si vrai qu'aujourd'hui, que je ne vis plus que par vous, et que je ne dois plus respirer qu'autant que vous respirerez vous-même. Votre guérison me justifiera du parricide que[2] l'on m'accuse; et comme je vous sauverai la vie, vous me la sauverez aussi. La seule grâce que je vous demande est de bannir toute crainte; laissez opérer le remède, et délivrez votre esprit des inquiétudes où l'ont jeté vos amis, pleins

[1] Lib. III, cap. 14.

[2] Cette tournure, qui serait aujourd'hui une faute, avait lieu en vertu de l'ellipse *d'avoir commis*.

de zèle, à la vérité, mais d'un zèle indiscret et hors de saison. »

Les meilleurs critiques, tout en blâmant l'emphase et le défaut de simplicité de Balzac, l'ont regardé comme un bon écrivain, et même comme un auteur du premier ordre. « La langue française, dit Voltaire, lui a une très grande obligation. Il donna le premier du nombre et de l'harmonie à la prose.[1] » L'Académie Française, du temps de Boileau, ne l'ayant pas « jugé digne d'être examiné par une compagnie comme elle; à mon avis, pourtant, dit ce grand critique, il n'est pas si méprisable que cette compagnie se l'imagine; et elle aurait peut-être de la peine à trouver, à l'heure qu'il est, des gens dans son assemblée qui le vaillent; car, quoique ses beautés soient vicieuses, ce sont néanmoins des beautés; au lieu que la plupart des auteurs de ce temps pèchent moins par avoir des défauts que par n'avoir rien de bon. »[2]

Balzac s'est beaucoup exercé dans la langue latine. Nous avons de lui en cette langue trois livres de poésies et un recueil de lettres en vers et en prose[3], où l'on remarque les mêmes caractères que dans ses ouvrages français, mais où brille une si belle latinité, que, suivant Saumaise, *in Lati-*

[1] *Introduction au Siècle de Louis XIV.*

[2] Lettre IX à Brossette.

[3] *Joannis Ludov. Guezii Balzacii Carmin., lib. tres. Ejusdem epistolæ.* Paris, 1651.

nis non paucos a se reliquit[1]. Le passage suivant nous donnera un échantillon de ses vers et de sa prose en latin, et de ses réflexions sur l'élégance du style, dont il faisait tant de cas:

Nihil tam asperum, tam exile est, quod non mitescat atque exornetur oratione. Ne dubita tu, mi Carole, neque amplius sordes et pauperiem nostram nobis objiciat delicatus vicinus tuus. Non nitoris solum et pulchritudinis patiens est, ut loqui amat, doctrina christiana : pompam etiam et ornatum admittit ; etiam musarum lenocinia et poeticas amœnitates. Audisti nuper, cum hic esses, orationem disertissimam quam de divo Stephano habuit doctissimus et subtilissimus Pebruarius. Audisti nobilem illum locum Historiæ christianæ: Ecce video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei. Positis autem genibus, clamavit voce magna : Domine, ne statuas illis hoc peccatum, et cum hoc dixisset, obdormivit.

Audi nunc eadem, si placet, impressa numeris virgilianis, ex recensione Balzaciana,

Ille autem placido sustollens lumina vultu,
Lustrabatque oculis cœlum, intrepidusque pericli
Laudabat superos, et spe sua damna levabat :
Cui se, quantus erat, manifesta in luce videndum
Ipse pater divum dederat cum compare nato,
Sublimis, medioque illi fulgebat olympo.
Quin etiam extremo cum jam sub fine laborum,

[1] *Epistola Ægidii Menagii Christinæ Suecorum reginæ.*

Saxorum nimbis et tempestate cruenta
Obrutus et vix ora movens, et sanguine multo
Formosos oculos, faciem fœdatus honestam,
Iret iter propius leti, tamen hostibus ipsis
Pro scelere immani moriens, pro talibus ausis,
Ah! veniam, superos, anima fugiente, rogabat:
Placabat superos hosti jam frigida lingua, etc.

Risit delicatus tuus quod aliquis e severioribus nostris philosophis dixerat: In urbibus bene catholicis sonari *Ave Maria* mane et vespere, et tam sanctum nomen debere semper esse in ore fidelium. *Risit ille non omnino injustissime, nec nobis adeo adversantibus, pingui satis Minerva enunciatam sententiam. Sed tuam fidem, mi Carole, rideret ne, nisi ipse ridiculus, et dignus omnibus cachinnis, si religiosum hunc morem, usurpatum in universo fere orbe christiano, expressum legeret his versibus, ad beatissimam virginem Deiparam?*

Ut primum fari incipiunt, te nomine jussi
Compellant, primaque sonant te voce minores.
Omnis ubique tuis indulget laudibus ætas;
Plebsque Patresque simul: totæ de turribus urbes
Te, veniente die, te, decedente salutant. [1]

Nous voici dans le siècle de Louis XIV. Pascal, qui n'en vit que l'aurore, mais dont l'esprit vigoureux, porté à l'observation et à la méditation,

[1] *Joan. Ludov. Balzacii Carolo Dalloo Thibalderio epistola.*

fut fortifié par les études les plus profondes, aidé par Arnauld et Nicole, dont les ouvrages portent aussi l'empreinte d'un génie supérieur, d'un grand sens, et d'une érudition immense, fixa définitivement la langue.

Le grand Corneille, dont la longue carrière, commencée avant celle de Pascal, finit long-temps après [1], conserve toujours dans son style quelque chose de vieux. Il avait eu tant d'efforts à faire pour porter le théâtre d'un état de barbarie à une grandeur sublime, que la langue n'avait pas obtenu de lui tous les soins qu'il était nécessaire de lui donner alors pour parvenir à une entière pureté. On voit, dans ses excellens commentaires sur ses pièces, que l'étude de son art absorbait toute son attention. Il ne faut pas croire cependant que, sans de très bonnes études, il eût jamais pu écrire ces morceaux admirables où la critique la plus sévère ne peut rien lui reprocher, même pour le style, qui, alors, est digne des hautes pensées qu'il exprime. « Il a traduit, dit Fontenelle, deux ouvrages latins du père de La Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de M. de Santeuil. Il estimait extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisait fort bien les vers latins; et il en fit sur la campagne de Flandre, en 1667, qui parurent si beaux, que, non seulement plusieurs

[1] Corneille, né en 1606, mort en 1684. Pascal, né en 1623, mort en 1662.

personnes les mirent en français, mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin. Il avait traduit la première scène de Pompée en vers du style de Sénèque le tragique, pour lequel il n'avait pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il fallait aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelques exemplaires. »[1]

Ce que Fontenelle dit de l'estime de son oncle pour les poètes latins modernes, nous amène à un des faits qui prouvent le plus quelle influence avaient conservée la langue et la littérature latine : c'est l'honneur où furent encore les vers latins pendant tout le siècle de Louis XIV. On peut même dire qu'avant que Boileau eût porté la poésie française à la perfection, les gens de goût se plaisaient beaucoup plus aux vers latins qu'aux vers français. Depuis, malgré les chefs-d'œuvre de poésie auxquels les grands poètes du grand siècle firent servir notre langue, les poètes latins conservèrent beaucoup de partisans, qui les mettaient au-dessus des poètes français. Ils se trouvèrent même aux prises lorsque, après les embellissemens de Paris, il s'agit de savoir dans laquelle des deux langues il fallait

[1] *Vie de Pierre Corneille*, par Bernard de Fontenelle, son neveu.

faire les inscriptions des monumens. L'Académie des Inscriptions et Colbert étaient juges. Les plus illustres poètes latins du temps plaidèrent en vers la cause du latin; celle du français fut abandonnée à Desmarets, qui n'était pas de force à lutter contre un génie comme Santeuil. Mais tous les hommes de goût étaient d'avis que la langue latine était plus propre que la française au genre des inscriptions. Boileau, qui faisait lui-même très bien les vers latins, mais qui a lancé plusieurs traits malins sur les poètes latins modernes [1], n'hésitait pas à préférer leur langue pour les inscriptions [2]. Les poètes latins gagnèrent donc sans peine leur procès; mais ils ne bornaient pas leurs prétentions aux inscriptions; ils ne souffraient pas que l'on comparât en rien le français au latin. Le père Commire, dans une ode adressée alors à Santeuil, en donne des raisons qui auraient été bonnes, si Pascal et Boileau n'avaient pas écrit.

Non, si carmina Gallicis
Apte juncta modis, ingeni et artium
Idem cultor et arbiter
Colbertus *meritis muneribus fovet,*
Romanæ, ut quereris, lyræ
Omnis continuo laus perit et decus,
Santoli. *Neque præmia*

[1] Lettre XX à Brossette. — Fragm. d'un dialogue contre ceux qui font des vers lat. — Satire latine *Quid numeris iterum....*

[2] Lettre XL à Brossette.

Illum deficient, Virgilio duce,
Versus persimiles tuis
Quandoque Ausonia qui recinet tuba.
Nescis ut patrio novam
Sermoni faciem quæque ferat dies?
Nam quas nunc misere anxius
Scriptor quærere amat delicias, brevi,
Usus si volet insolens,
Spretas rejiciet non sine nausea.
Ronsardus *male barbaro*
Molles auriculas murmure vulnerat,
Dictus Franciacæ pater
Linguæ. Quis modo non unius æstimet
Assis, vendita millibus
Ter denis opici carmina Portei? [1]
Et jam, Perronide, *jaces:* [2]
Jam, Malherba, *tuos Sequana parcius*
Miratur numeros; fugit
Laudatus populis Vetturium [3] *lepos;*
Festino et nimium pede
Chartas Balzacii *deseruit Venus:*
Sic mori placitum improbo
Fastidire, semel quod placuit, diu.
At certus Latiis honos,
Et vani haud metuens tædia sæculi
Perstat gratia vatibus. [4]

Les poètes latins étaient en effet très honorés.

[1] C'est Philippe Des Portes, abbé de Tiron, qui vivait sous Henri III.

[2] C'est le cardinal Du Perron, précepteur de Henri III.

[3] C'est Voiture.

[4] *Ad J. B. Santolium victorinum J. Commirius S. J. — Ex J. B. Santol. vict. Oper. omn., editione tertiâ.*

Nous avons vu Corneille traduire des poésies de Santeuil; le duc du Maine, fils de Louis XIV, faisait le même honneur à ce poète latin. « Il n'était pas seulement aimé du peuple et de ses amis; les plus grands seigneurs de la cour se faisaient un extrême plaisir de l'avoir, et de jouir de sa conversation toujours vive et animée; car son feu était toujours beau. Le grand prince de Condé l'aimait beaucoup; M. le Prince, son fils, l'aimait encore davantage, et le menait souvent à sa maison de Chantilly, où il faisait les délices de la conversation. Il a célébré les beautés de cette maison, et leur a plus assuré l'immortalité dans la mémoire des hommes que tout l'art des ouvriers qui les ont faites. » [1]

Le père Rapin était aussi très apprécié pour son beau talent. La poésie latine fut surtout cultivée dans cette société fameuse à qui un siècle d'existence [2] avait suffi pour étendre par toute la terre son immense et mystérieuse influence, et qui possédait surtout l'art de développer les talens chez ceux de ses membres où elle en apercevait les germes. Outre le père Rapin, le père Commire et le père de La Rue, on peut citer le père Oudin,

[1] *Vie de Santeuil*, par Perrault.

[2] Corneille, élève des Jésuites, et contemporain des pères Rapin, Commire, La Rue, fit représenter la comédie de *Mélite*, sa première pièce, en 1625, par conséquent quatre-vingt-onze ans après la fondation de la compagnie de Jésus en 1534.

auteur des poëmes intitulés *Somnia* et *Ignis*; le père Jean Lucas, auteur du poëme *Actio oratoris*; le père Fellon, auteur de la *Faba arabica*; le père Souciet, auteur des poëmes *Cometæ* et *Agricultura*; le père Griffet, auteur des poëmes *Cerebrum* et *de Arte Regnandi*; le père Doisset, auteur des poëmes *de Scalptura* et *de Sculptura*; le père Brumoy, auteur du poëme *de Arte Vitraria*; le père Du Cerceau, auteur des poëmes *Papiliones* et *Gallinæ*, et plusieurs autres. Le savant Huet, évêque d'Avranches, a laissé aussi de très belles poésies latines.[1]

Parmi les plus célèbres productions françaises de ce temps, l'imitation spéciale des Latins se trouve dans quelques comédies de Molière et de Regnard, qui prirent de Plaute *l'Avare*, l'*Amphitryon* et *les Ménechmes*, et reproduisirent dans d'autres pièces plusieurs traits de Plaute et de Térence.

Ségrais a beaucoup imité Virgile, notamment les églogues II, III et VII.

Les satires et les épîtres sont un genre plus particulier aux Latins. Boileau se glorifie, avec raison, d'avoir appelé l'attention publique sur celles d'Horace, que les contemporains de ce poète mettaient beaucoup au-dessus de ses odes et regardaient comme une poésie vraiment nationale.

[1] *Petri Danielis Huetii, episc. Abrinc., Carmina, quinta editio.* Paris, 1709.

Boileau porta ces deux genres à la perfection; nourri d'Horace, de Perse et de Juvénal, il reproduisait, en les embellissant encore, leurs plus beaux passages. Tous les gens de lettres ont dans la mémoire ces belles imitations; je me contenterai d'une seule, pour rappeler avec quel goût il s'approprie les idées de ses auteurs, et reste, « même en imitant, toujours original. »

Horace représente la gravité d'un esclave qui apporte le vin de Cécube.

Ut attica virgo
Cum sacris Cereris, procedit fuscus Hydaspes
Cæcuba vina ferens.[1]

Et Boileau dit d'un jambon de Mayence:

Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.[2]

Et ayant substitué heureusement cette forme à celle de l'idée d'Horace, il la développe ainsi:

Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes.

Outre cette foule de beautés prises aux Latins, que Boileau a fondues dans ses poëmes, il a aussi pris d'eux la plupart de ses plans. Les satires I, III, V, VI et X sont imitées de Juvénal; la VIIe et la VIIIe,

[1] *Sermon., lib. II, satira* VIII.
[2] Satire III.

de Perse; la IXe, les épîtres VI, X et XI, et l'*Art poétique*, d'Horace. On lui reprocha souvent, comme un manque de génie, ces imitations des Latins; il plaisante, sur ces reproches, dans sa IXe satire :

Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin;
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime.

Après qu'il eut fait paraître son épître de l'Amour de Dieu, que l'on trouva inférieure à ses autres ouvrages, les Jésuites de Trévoux firent contre lui une épigramme qui se terminait par ce trait :

Et pour l'amour de vous, on voudrait bien qu'Horace
Eût écrit sur l'amour de Dieu.

La plaisanterie était piquante; Boileau y répondit par cette épigramme :

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car bien qu'en leurs écrits ces auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes pères, non plus qu'en vos livres.

Ce dernier trait était d'autant plus aigu, qu'il

pouvait rappeler un des passages les plus forts des *Lettres provinciales* [1]; aussi les Jésuites, qui n'étaient pas d'avis qu'on appelât de nouveau la risée publique sur leur doctrine, se donnèrent du mouvement pour que cette querelle n'eût pas de suite.

J.-B. Rousseau imite aussi Horace dans ses épîtres; il en est plein dans ses odes. Prenons-en une seule.

Loin d'ici, profane vulgaire!
Apollon m'inspire et m'éclaire;
C'est lui : je le vois, je le sens.
Mon cœur cède à sa violence :
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à ses accens. [2]

On reconnaît de suite les vers d'Horace :

Odi profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis : carmina non prius
Audita, musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto. [3]

Et les deux vers qui suivent immédiatement,

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,

se trouvent traduits un peu plus loin :

Les rois sont les maîtres du monde,
Les dieux sont les maîtres des rois.

[1] Dernière partie de la lettre X.
[2] Liv. II, ode 1.
[3] Lib. III, ode 1.

Un peu plus loin :

Ne va point d'une aile orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs;
Et par des routes inconnues
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Pindarum quisquis studet æmulari,
Iule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto. [1]

Mais nulle part il n'a tiré un aussi grand parti de l'imitation des Latins que dans ce qu'il emprunte à Ovide, pour sa cantate de Circé, où il surpasse de bien loin son modèle.

Nox, ait, arcanis fidissima, quæque diurnis
Aurea cum luna succeditis ignibus astra;
Tuque, triceps Hecate, quæ cœptis conscia nostris
Adjutrixque venis, cantusque, artesque magorum;
Quæque magos, Tellus, pollentibus instruis herbis;
Auræque et venti, montesque, amnesque, lacusque,
Dîque omnes nemorum, dîque omnes noctis, adeste;
Quorum ope, cum volui, ripis mirantibus, amnes
In fontes rediere suos, concussaque sisto,
Stantia concutio cantu freta; nubila pello,
Nubilaque induco; ventos abigoque vocoque;
Vipereas rumpo verbis et carmine fauces;
Vivaque saxa sua, convulsaque robora, terra;
Et silvas moveo, jubeoque tremiscere montes;

[1] Lib. IV, od. II.

Et mugire solum, manesque exire sepulchris,
Te quoque, Luna, traho, quamvis Temesæa labores
Æra tuos minuant : currus quoque carmine nostro
Pallent, et pallet nostris aurora venenis. [1]

Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.
Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monumens;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens;

[1] *Publ. Ovid. Nas. Metam., lib. VII.*

Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à ces clameurs d'horribles sifflemens.[1]

Boileau et J.-B. Rousseau, mais surtout le dernier, ont encore imité Martial dans leurs épigrammes; et l'on est étonné de l'ignorance d'un commentateur[2] qui dit de Boileau: « Il avait négligé d'étudier chez Clément Marot, le père de ce genre, le mètre, le rhythme, le choix des mots, le tour et la richesse des rimes qui conviennent à ce piquant badinage. » Que d'absurdités dans ce peu de mots! Voici d'abord Clément Marot dont on fait le père de l'épigramme; ensuite Boileau, qui parle si souvent du mérite de ce poète[3], négligeant d'étudier ses qualités; enfin le législateur de notre Parnasse, notre écrivain le plus pur et le plus soutenu, négligeant d'apprendre chez Marot le choix des mots, le tour et la richesse des rimes.

Quoique le théâtre français soit surtout redevable au théâtre grec, cependant nos grands tragiques n'ont pas négligé Sénèque. Corneille, qui, comme nous l'avons vu, aimait cet auteur, l'a beaucoup suivi dans sa *Médée*. Il dit même, à la fin de son examen de cette pièce: « Quant au style, il est fort inégal en ce poëme; et ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le

[1] J.-B. Rousseau, cantate VII.

[2] Lebrun.

[3] Satire X, v. 68. — *Art poét.*, ch. I, v. 76 et 119. — *Réflex. VII sur Longin.*

texte en marge pour faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans le *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de Lucain, et ne crois pas être demeuré fort au-dessous de lui, quand il a fallu me passer de son secours. » Son *Horace* est tiré de Tite Live; et même, pour toute préface, Corneille avait fait imprimer le passage du premier livre de la première décade où cette histoire est racontée; de même qu'il mit au commencement de *Cinna* le passage de Sénèque le philosophe, et au commencement de *Pompée* celui de Lucain, qui lui donnèrent l'idée de ces pièces. Le sujet de *Nicomède* est tiré de Justin; celui de *la Toison d'or*, de Valérius Flaccus; celui de *Sophonisbe*, de Tite Live; celui d'*Othon*, de Tacite. Pour *Bérénice*, c'est le même sujet que dans Racine.

Racine débuta par une imitation de Sénèque [1]; sa seconde pièce [2] est tirée du huitième Livre de Quinte-Curce, qu'il suit très fidèlement. Voici comme il commence la préface de sa troisième [3]. « Virgile au troisième livre de *l'Énéide*; c'est Énée qui parle :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem....

[1] *La Thébaïde, ou les Frères ennemis.*
[2] *Alexandre-le-Grand.*
[3] *Andromaque.*

Solemnes tum forte dapes, et tristia dona....
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras....

Dejecit vultum, et demissa voce locuta est:
O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos....

Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

« Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie; voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide. » Quant à *Britannicus* : « J'avais copié mes personnages, dit encore Racine, d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite; et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai

tâché d'imiter; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi, le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi-bien est entre les mains de tout le monde[1]. » Le sujet de *Bérénice* est tiré de Suétone; et, quoique Racine ait suivi Euripide dans *Phèdre*, l'Hippolyte de Sénèque n'a pas dû lui être entièrement inutile.

Crébillon a mis sur notre scène le *Thyeste* de Sénèque, et il a pris dans Salluste le sujet de *Catilina*.

Je ne vois dans le théâtre de Voltaire d'imitation des Latins que dans *Rome sauvée* et *le Triumvirat*, où il a mis en vers plusieurs endroits des *Catilinaires* et des *Philippiques* de Cicéron.

Si des tragédies nous passons à un genre aussi simple et aussi calme que celles-là sont pleines de passion et de grandiose, je veux dire aux dialogues, nous trouverons dans les trois dialogues de Fénelon sur l'éloquence, tout le goût, toute la raison, la clarté et l'atticisme que nous présentent les dialogues de Cicéron : *de Legibus, de Amicitia, de Senectute, de Oratore, de claris Oratoribus;* et l'on peut, je crois, avancer sans témérité que le savant prélat devait à l'étude du philosophe de Tusculum une partie de ces qualités.

L'éloquence française se modela principalement

[1] Seconde préface de *Britannicus*.

sur celle des Latins. Cicéron était le grand modèle sur lequel tous les orateurs avaient les yeux fixés. Plus d'une fois une citation de Cicéron, placée à propos, fit gagner son procès à un avocat. L'abus s'en mêla d'abord; on prodigua sans goût ces imitations dans des sujets dont la futilité contrastait avec la pompe des paroles de l'orateur. Un avocat, plaidant dans la cause d'un pâtissier contre un boulanger, s'était servi de l'exorde de Cicéron *pro P. Quinctio. Quæ res in civitate duæ plurimum possunt, eæ contra nos ambæ faciunt in hoc tempore, summa gratia et eloquentia : quarum alteram, C. Aquilli, vereor; alteram metuo. Eloquentia Q. Hortensii ne me dicendo impediat, non nihil commoveor; gratia Sex. Nævii ne P. Quinctio noceat, id vero non mediocriter pertimesco.*

Racine profita de ce trait dans *les Plaideurs*, où l'Intimé commence ainsi son discours dans la cause du chapon :

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre moi par hasard :
Je veux dire la brigue et l'éloquence; car,
D'un côté le crédit du défunt m'épouvante;
Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit. [1]

[1] Acte III, scène III.

Ainsi, l'arme puissante du ridicule corrigea les orateurs de ces excès. Le célèbre Patru n'en avait pas été entièrement exempt. Pélisson, d'Aguesseau, Cochin, continuèrent à se nourrir de la lecture de Cicéron, l'imitèrent avec goût, et suivirent dans leurs discours les excellens préceptes que ce grand homme a joints à ses sublimes exemples.

Prenons un de ses préceptes pour voir l'application qu'en a faite un de nos orateurs : *Si quid persequare acrius, ut invitus et coactus facere videare; facilitatis, liberalitatis, mansuetudinis, pietatis, grati animi, non appetentis, non avidi, signa proferri perutile est; eaque omnia, quæ proborum, demissorum, non acrium, non pertinacium, non litigiosorum, non acerborum sunt, valde benevolentiam conciliant abalienantque ab iis in quibus hæc non sunt. Itaque eadem sunt in adversarios ex contrario conferenda.*

..... *Exprimere mores oratione justos, integros, religiosos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet : et hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in re peroranda tantam habet vim, si est suaviter et cum sensu tractatum, ut sæpe plus quam causa valeat.* [1]

Voyons de quelle manière Cochin profite de ce précepte, en peignant sous cette couleur la conduite des religieuses de Maubuisson, qui plaidaient

[1] *De Orat.*, lib. II, §. 182, 184.

contre leur abbesse. « Les religieuses de Maubuisson gémiraient encore en secret des désordres qu'elles vont exposer aux yeux de la justice, si la religion, si l'intérêt d'une maison qui leur est chère, si le respect qu'elles doivent à la mémoire de leur dernière abbesse [1] ne les avaient forcées de rompre le silence...... Les fonds du monastère aliénés, les revenus dissipés, les fermes et les bâtimens dégradés, ont fait craindre, avec raison, que l'abbesse ne se trouvât bientôt sur le penchant de sa ruine; enfin la tyrannie exercée même sur les consciences a achevé de porter partout l'horreur et la désolation. Était-il permis à des religieuses instruites des devoirs de leur état d'être insensibles à des maux si pressans? et ne les aurait-on pas regardées comme complices de tant de désordres, si elles n'avaient enfin fait éclater leurs plaintes peut-être trop long-temps retenues. » [2]

Quant au mécanisme du style, les orateurs sacrés, Bourdaloue, Bossuet, Fléchier, Massillon, calquèrent, ainsi que les orateurs profanes, leur phraséologie sur celle de Cicéron; la coupe de ses phrases est le type de notre prose dans le style soutenu. Je prends le commencement d'un discours de Bossuet et d'un discours de Cicéron :

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui

[1] L'illustre princesse palatine.

[2] *OEuvres de M. Cochin*, quinzième cause. — *Voyez* Crévier, *Rhétor. franç.*, part. I, sect. III, chap. 2.

relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons; soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui. »[1]

Si quid est in me ingenii, judices, quod sentio quam sit exiguum; aut si qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter esse versatum; aut si hujusce rei ratio aliqua ab optimarum artium studiis et disciplina profecta est, a qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruisse: earum omnium vel in primis hic A. Licinius fructum a me repetere prope suo jure debet. Nam quoad longissime potest mens mea respicere spatium præteriti temporis et pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde usque repetens, hunc video mihi principem et ad suscipiendam et ad ingrediendam rationem horum studiorum exstitisse.[2]

Même coupe, même disposition, même harmonie; seulement les périodes de Cicéron sont d'une longueur qui, dans notre langue, ne pourrait se concilier avec la clarté, tandis qu'en latin cette

[1] Exorde de l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

[2] Exorde du discours *pro Archia poeta*.

grande longueur des périodes est une des premières beautés du style soutenu.

Dans le siècle dernier, c'est le style de Tacite que l'on s'est exercé à imiter. J.-J. Rousseau et D'Alembert ont traduit des parties de cet auteur. On trouve des traces frappantes de cette imitation dans Thomas et les autres écrivains de cette école, qui ont peut-être trop visé à donner à leur style ce caractère de profondeur que l'on admire dans Tacite.

Aucun des bons auteurs français du temps de Louis XIV, même ceux qui ont une réputation de frivolité, ne fut étranger à la langue latine. La Fontaine faisait ses délices de plusieurs auteurs latins. « Un de ses parens, nommé Pintrel, auquel il communiqua les premiers essais de sa Muse, lui fit comprendre que, pour nourrir et pour développer son talent, il ne devait pas se borner aux poètes français, mais qu'il fallait aussi lire et relire sans cesse Horace, Homère, Virgile, Térence et Quintilien. Il se rendit à ce sage conseil; et un de ses amis, M. de Maucroix, qui cultivait avec succès la poésie, contribua aussi à l'affermir dans son nouveau plan d'étude, et à lui inspirer cette admiration pour l'antiquité, qui dégénéra même en lui en une sorte de préjugé superstitieux.[1] » « Le premier ouvrage que publia La Fontaine fut la tra-

[1] D'Olivet, *Hist. de l'Acad.*

duction de l'*Eunuque* de Térence, en vers, imprimée en 1654. »[1]

La Fontaine, écrivant à sa femme la relation d'un voyage qu'il faisait dans le Limousin, après avoir parlé de la visite qu'il fit à l'église de Cléry, où est enterré Louis XI, ajoute : « Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre ; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner ; et m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit. Un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter. »[2]

« Vous n'assurez point, comme tant d'autres, dit Voltaire à l'abbé d'Olivet[3], que Quinault ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame Denis et moi, à M. de Beaufrant, son neveu, que Quinault savait assez de latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original.... Ce fut un Ovide à la main qu'il composa ces vers har-

[1] *Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine*, par C.-A. Walckenaër, membre de l'Institut, liv. I.

[2] Troisième lettre à madame de La Fontaine (Richelieu, 3 septembre 1663).

[3] Réponse de M. de Voltaire à M. l'abbé d'Olivet, sur la nouvelle édition de la *Prosodie*. 5 janvier 1767.

monieux et sublimes, de la première scène de *Proserpine*:

Les superbes géans armés contre les dieux
Ne nous causent plus d'épouvante;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

Pour parler des auteurs les plus frivoles, citons l'abbé de Chaulieu. Voltaire dit de lui :

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction,
Qui semblaient choquer la justesse,
Et respiraient la passion.[1]

Il est impossible de mieux caractériser ce poète. Mais beaucoup de personnes, qui, pour juger nos meilleurs auteurs, s'imaginent qu'il n'est pas né-

[1] *Temple du Goût.*

cessaire de les lire, mais qu'il suffit de connaître les jugemens qu'en ont portés les bons critiques, ne craignent pas d'avancer que les beautés chez ce poète ne venaient que de son heureux naturel, et que ses défauts venaient de son manque d'instruction. Tandis que c'est au contraire à son caractère paresseux que tiennent ses défauts, et que ses beautés peuvent être revendiquées en partie par son instruction, qui était solide. Il connaissait bien l'antiquité, qu'il a imitée dans maint endroit de ses poésies. Il écrivait bien en latin, comme on le voit dans quelques pièces qu'il a laissées en cette langue [1]. Ces vers de Virgile,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari,

lui inspirèrent ce beau morceau :

Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asile assuré
Contre ces préjugés dont l'esprit enivré
De sa propre raison lui-même se défie;
Et sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle, autant qu'il peut, le principe des choses,
Connaît les nœuds secrets des effets et des causes,
Regarde avec mépris et la Parque et Caron,
Et foule aux pieds les bruits de l'avare Achéron.

[1] Épitaphe de M. de Turenne. — Inscription pour mettre sur un cadran à Anet. — Sur la prise de Strasbourg et de Casal. — Quatrains pour les tableaux de la grande galerie de Versailles.

Voltaire savait apprécier ce poète, qu'il avait connu. Il dit, en parlant de sa mort :

Presque seul il était resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupait sans cesse. [1]

Voltaire, qui avait fait de bonnes études chez les Jésuites, reconnaît souvent l'heureuse influence du latin, que nous pourrions suivre chez tous nos auteurs distingués. Mais, peut-être n'avons-nous déjà donné que trop de développement à ce genre de preuves.

Quant aux écrivains postérieurs à Vaugelas, qui, comme lui, ont dirigé avec succès leur principale attention sur la langue française, ils n'auraient pu réussir, sans une connaissance approfondie de cette langue, mère de la nôtre : tels furent Duclos, Dumarsais, l'abbé Girard, l'abbé d'Olivet....

Ce dernier, que sa longue carrière rendit contemporain des grands modèles du siècle de Louis XIV, et des auteurs moins parfaits et plus variés du siècle suivant, disait à ses confrères de l'Académie,

[1] Épître à M. le duc de Sully, 18 août 1720.

en leur présentant des observations sur notre langue :

« Tout à l'heure, je soutenais que la langue française a son génie particulier, et qu'il serait aussi dangereux qu'inutile de le chercher ailleurs. Mais si l'on allait tirer de là quelque conséquence contre les langues savantes, une si folle erreur aurait bientôt entraîné la ruine des beaux-arts. Veut-on savoir là-dessus le sentiment de l'Académie? qu'on ouvre le recueil intitulé *Poetarum ex Academia Gallica qui latine aut græce scripserunt, carmina.* Je m'en avouerais l'éditeur, si je n'avais pas eu la témérité d'y mettre aussi quelque chose du mien. A cela près, on y verra que l'Académie, toujours émule de la belle antiquité, comptait parmi ceux de ses membres qui ont existé sous le règne de Louis XV, jusqu'à cinq ou six imitateurs de Virgile et d'Horace, sans même y comprendre le cardinal de Polignac, dont l'Anti-Lucrèce s'attirera les regards de nos derniers neveux. »[1]

Enfin, dans un temps où tous les genres de littérature, traités par de savantes mains, semblaient avoir épuisé en France tous les genres de gloire littéraire, c'est dans la traduction des plus célèbres auteurs latins, que des auteurs nouveaux ont cueilli de nouveaux lauriers; et de nos jours le

[1] Préface de la *Prosodie française* et des *Essais de grammaire*, adressée à l'Académie Française.

poète le plus fécond, le plus élégant et le plus harmonieux, a commencé sa réputation par cette admirable traduction des *Géorgiques de Virgile*, qui, au sentiment de plus d'un connaisseur, est demeurée son plus bel ouvrage.

SECONDE PARTIE.

Nous ne pouvons remonter, à beaucoup près, aussi haut dans la recherche de l'influence de la littérature grecque sur la littérature française. La langue d'Homère fut même presque entièrement ignorée de nos ancêtres pendant le moyen âge. Cependant la renommée de ses auteurs sublimes entretenait toujours quelques notions mythologiques, vagues réminiscences de la littérature grecque. Plusieurs vieux auteurs français faisaient remonter l'origine des rois de France jusqu'à la guerre de Troie, qu'ils racontaient à leur manière; manière, certes, bien différente de celle d'Homère, mais qui suppose toujours une connaissance au moins traditionnelle de ces antiques fondemens de la poésie grecque.

Dans le *Parthenopex de Blois*, poëme du treizième siècle, l'auteur, après avoir décrit la catastrophe de Troie, qu'il attribue à la trahison d'Anchise, dit que tous les enfans de Priam périrent :

Fors sol Alain [1] qui eschappa,
Qui puis aillors à honte ala;

[1] C'est sans doute Hélénus.

au berceau
Et fors un autre en berz petit,
Cil échappa ; quar en nel' vit
Une pucèle qui la pris,
Si la dedenz sa manche mis.

« [1] Elle le porta sur les vaisseaux d'Anchise, et l'embarqua avec elle.

Il avait nom Marcomeris.

Quand Anchise eut cessé de piller, il s'embarqua lui-même,

beau-fils
Et son fillatre Eneas ;
n'était-il
Quar certes ses filz n'ert i pas.

« Il ne le pouvait être, puisqu'il était doux et pieux, qu'il n'avait nullement trempé dans la trahison, et qu'il faisait de bonnes œuvres, étant

Et sages et bons chevaliers.

« Énée et Anchise, à force de voyager, arrivèrent en Romanie

Si conquirent la seignorie
Quant Marcomeris ot quinze anz.

« Il était beau, grand et bien fait, de façon que tout le monde disputait

de celui qui l'avait nourri
Qu'il fust filz celui qu'il norri.

[1] Nous empruntons tout ce passage à l'analyse qu'a faite M. de Roquefort de ce poëme.

« D'autant qu'il condamnait la conduite de ceux qui avaient trahi leur patrie. Enfin, il ressemblait si fort à Hector et à Pâris, qu'il persuada aisément qu'il descendait d'eux. Cependant il s'ennuya dans la Romanie, et il

S'enfuit vers les monts de Mongeu.

« Il marcha si long-temps, qu'il arriva en France. Ce pays alors se nommait Gales; on n'y voyait ni villes, ni tours, ni châteaux, et les habitans étaient épars. Le pays n'offrait qu'une vaste solitude; il était, en ce temps-là, couvert de bois.

Ni avoit roi, ne duc, ne contes,
Prevoz, ne vaiers, ne viscontes;
Chascun estoit et duc et rois.

« La nourrice de Marcomeris mourut peu de temps après son arrivée en France; il fit brûler son corps. Bientôt le prince apprit la langue du pays; il conta son histoire aux habitans, et ils en furent très persuadés. Il les engagea à suivre ses conseils, et à bâtir des villes et des châteaux; alors ils le reconnurent pour leur maître et leur juge; ils lui donnèrent une femme de grande naissance :

Lor sire fut jusqu'à la fin.
Après
Enprez sa mort pristent son filz,
Saige hom et en faiz et en diz.

« Il les gouverna bien, ainsi que ses enfans,

successivement; mais on ne peut savoir leurs noms. Enfin, il y eut un de ces princes

> Qui fu du troien lignaige;

que les Français aimèrent beaucoup, et qui se nommait Faramont. »

> Celui-ci
> Cil establi totes lor lois,
> tribunaux
> Lor batailles et lor joïses,
> Lor costumes et lor franchises,
> Ses droiz et sa reconnoissance;
> Ce fut li premiers rois de France. [1]

Tel est le charme que la Grèce a su jeter sur tout ce qui se rapporte à elle, que ses traditions, quoique ainsi dégénérées, conservent encore un aspect assez agréable pour que, même dans ces temps de barbarie, on ait cherché à s'y rattacher en quelque point. Cette tradition avait fait fortune en France. Racine l'invoque pour excuser un changement qu'il avait fait dans la fable d'*Andromaque*. « J'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu, dit-il dans la préface de sa tragédie; mais j'écris dans un pays où cette

[1] *Notices des Mss. de la Bibliothèque impér. et autres Bibliothèques*, tome IX; *Notice d'un Ms. de la Bibliothèque impér.*, coté n° 1239, *olim* 1830, contenant un recueil de poésies par divers auteurs, et composées dans les XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Par J.-B.-B. de Roquefort.

liberté ne pouvait être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franciade*, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie? »

Voilà les seules traces de la littérature grecque que nous offre la France pendant les six premiers siècles de la monarchie; car les personnes qui ont fait une étude particulière de la connaissance du grec en Occident, n'en trouvent aucune notion en France avant le douzième siècle, où l'on voit le célèbre Jean de Salisbury, qui passa la plus grande partie de sa vie à Paris, et professa pendant douze ans à Avignon, mais qui n'en avait qu'une connaissance superficielle; car dans un passage de son *Metalogicus*, il dérive le mot *analytica* d'ἀνὰ et λέξις.

Tel ne fut pas le cas du célèbre Abélard : ce grand philosophe et théologien possédait très bien le grec, et avait lu au moins les écrits d'Aristote sur la logique et le *Timée* de Platon.

Au commencement du treizième siècle (mois de juin 1205), le pape Innocent III écrivit aux évêques de France et à l'université de Paris, pour inviter les Latins à se livrer à l'étude des lettres grecques; et, à la même époque, Philippe-Auguste institua à Paris un collége constantinopo-

litain, pour que les enfans des Grecs pussent y venir étudier la langue latine.

Il paraît que cette lettre d'Innocent III n'eut pas de résultat; car la langue grecque n'était pas enseignée lorsque, en 1458, sous le règne de Charles VII, Grégoire Tifernas arriva à Paris. Le recteur de l'université lui accorda sur-le-champ une chaire de littérature grecque, avec des appointemens analogues; mais il déserta sa place au bout de quelques mois. Ce court espace de temps lui avait suffi pour former quelques élèves, ou plutôt pour éveiller en eux le goût de sa langue, dont ils continuèrent seuls l'étude, et s'y perfectionnèrent assez pour pouvoir eux-mêmes l'enseigner. De ce nombre fut le célèbre Robert Gaguin, et un Allemand, Jean Stein, qui se faisait appeler à Paris, Lapierre, et traduisit son nom en Lapidanus.

Un Grec, George Hermonyme Charitonyme Chrystonyme, communément appelé Hermonymus de Sparte, revenant de Londres, où Sixte IV l'avait envoyé, pour négocier la délivrance de l'archevêque d'York, s'arrêta, en 1476, à Paris, où il expliqua publiquement Homère et Isocrate.

Le troisième savant qui professa le grec à Paris fut Andronic Calliste. Selon quelques auteurs, il mourut à Paris.

Après lui, Philippe Beroaldo l'aîné, de Bologne, qui a commenté un grand nombre d'auteurs grecs

et latins, après avoir professé avec succès à Parme et à Milan, fut appelé à Paris. Ce furent les leçons qu'il donna dans cette capitale qui inspirèrent principalement à la nation française ce goût pour la littérature ancienne, qui, dans le siècle suivant, se déploya si heureusement, et qui prépara la naissance d'une troisième littérature classique en Europe.

En 1489, sous le règne de Charles VIII, on nomma trois Italiens professeurs de littérature classique à Paris. L'un fut Publio Fausto Andrelini de Forli, qui y resta trente ans, et obtint des pensions de Charles VIII, de Louis XII et de François I[er], ainsi que d'Anne de Bretagne, épouse des deux premiers, ce qui l'engagea à prendre le titre de *poëta Regius* et *Regineus*. Le second fut Gerolamo Balbi de Venise. Ce professeur, d'un caractère turbulent, eut des disputes avec Andrelini et Gaguin. Ces deux adversaires lui ayant reproché des vices honteux, il se vit obligé de quitter la France en 1496.

Un quatrième Italien qui professa à Paris, quoique né dans le quinzième siècle, appartient plutôt au seizième. C'est Jérôme Aléandre de Motta, terre du Trévisan. Cet homme, né en 1480, fut un des plus savans de son temps. Louis XII l'appela en France en 1508, et le nomma professeur d'éloquence et de littérature à l'université de Paris, avec des appointemens de cinq cents écus d'or. Il

y expliqua la grammaire de Théodore de Gaza, Platon et d'autres livres grecs. La peste l'ayant chassé de Paris, il continua pendant quelque temps ses leçons à Orléans.

Ces détails sur l'introduction de l'étude du grec en France, que nous empruntons à l'excellent ouvrage de M. Schoell[1], en nous montrant cette étude qui, en un demi-siècle, s'introduit comme d'elle-même parmi nous, dénotent quelque événement extraordinaire qui se passait alors dans le monde. C'était la dispersion de l'élite de la nation grecque, après la prise de Constantinople, coïncidant à peu près avec la découverte de l'imprimerie.[2]

Dès le quatorzième siècle, guidés par Pétrarque, protégés par Robert d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence, plusieurs savans italiens, Boccace, Jean de Ravenne, Paul de Pérouse, se livrèrent avec ardeur à l'étude de l'antiquité. Une foule d'hommes distingués dans le quinzième siècle marchèrent sur leurs traces dans cette carrière, qui devint celle de la gloire et des honneurs. La situation politique de l'Italie favorisait ces progrès de la littérature classique : tous les États dont ce pays se composait « avaient besoin d'hommes dis-

[1] *Histoire de la Littérature grecque profane*, liv. VI, ch. 99; liv. VII, ch. 101. Par M. Schoell; 2e édit. Paris, 1823-1825.

[2] L'imprimerie fut découverte vers l'an 1440. — Le Psautier de Mayence, le premier livre imprimé portant une date, est de 1457. — Constantinople fut prise par les Turcs en 1453.

tingués par leurs connaissances littéraires, tant pour les placer à la tête de l'administration que pour s'en servir pour des ambassades, ou, comme on disait fort bien, en qualité d'*orateurs*. Ce n'était pourtant pas seulement l'ambition d'avoir des places qui faisait cultiver la littérature classique ; un enthousiasme général s'empara des honnêtes classes de la société [1]. » Plus tard, Muret écrivait au cardinal Hippolyte d'Est : *Vere enim hoc tibi affirmare possum, si quis mihi Deus omnes opes, omnia commoda, omnem potentiam proponat, ea lege ac conditione ut semel deponam hæc studia, et has qualescunque litterulas altrices adolescentiæ meæ, fidissimas meorum omnium temporum comites deseram : nunquam id faciam : neque quicquam tanti esse ducam, quod mereri velim, ut a suavissimo earum amplexu et contubernio abducar.* [2]

« Cette étude devint une affaire de mode, mais une mode que ne pouvaient suivre que ceux auxquels leur fortune permettait de consacrer de fortes sommes à l'acquisition des livres. La possession d'une bibliothéque appartenait aux prérogatives des grandes familles, et contribuait à leur lustre. Ces collections se multiplièrent et étaient toutes formées, lorsque l'imprimerie, découverte en Al-

[1] M. Schoell, lieu cité.

[2] *M. Antonii Mureti in libr. var. lect. præfat. ad Hippolytum Estensem card. et princ.*

lemagne, ayant passé les Alpes dans les quarante dernières années du quinzième siècle, fournit à toutes les classes de la société un moyen de se procurer une jouissance jusqu'alors réservée aux riches. » [1]

Si la découverte de l'imprimerie fut précédée en Italie de ce mouvement des esprits, qui, par un concours heureux de circonstances, se réveillaient enfin du sommeil léthargique du moyen âge (ce temps *boni sterilitate ferreum, malique exundantis deformitate plumbeum, atque inopia scriptorum obscurum* [2]), un fait moins connu, c'est qu'à la même époque les Grecs, qui, tout en conservant à l'Europe le flambeau des lettres et de la civilisation, n'avaient pu échapper entièrement à l'influence de cette ténébreuse ignorance, prenaient aussi un nouvel essor au milieu des derniers désastres de leur patrie, comme le prouvent un grand nombre d'auteurs distingués, parmi lesquels les empereurs eux-mêmes se faisaient gloire de figurer. Jean Cantacuzène écrivit l'histoire de son règne, et Manuel Paléologue, son petit-fils [3], a laissé plusieurs ouvrages sur divers sujets, où brille, pour la politesse et pour le style, l'atticisme le plus pur. Les

[1] M. Schoell, lieu cité.

[2] *Baron. Annal. ad ann.* 1000, cité par M. Schoell.

[3] Il était fils de Jean Paléologue Ier, lequel avait épousé la fille de Cantacuzène. Celui-ci était donc l'aïeul maternel de Manuel Paléologue.

deux Chrysoloras, les deux Argyropules, les deux Chalcondyles, Théodore de Gaze, George de Trébisonde, George Gémistus Pléthon, le cardinal Bessarion.... dignes sujets de souverains amis des Muses, éclairaient la Grèce de leurs lumières.

Ce généreux essor fut arrêté par la terrible catastrophe de la prise de Constantinople. Tous les hommes distingués qui se trouvaient alors à la cour de l'empire d'Orient se dispersèrent dans les différens États de l'Occident. Ceux qui vinrent en France furent les premiers auteurs du mouvement que nous y avons remarqué. Ce mouvement, secondé par le grand événement de la découverte de l'imprimerie, et par l'émulation que produisait l'exemple de l'Italie, devait de même faire renaître les lettres en France, si, à l'exemple de Léon X, un roi venait à y favoriser de tout son pouvoir cette glorieuse renaissance.

Cet honneur était réservé à François I[er]. Ce prince, passionné pour les lettres, protégea la littérature ancienne, alors encore la seule classique, de la manière la plus efficace et la plus flatteuse. Plusieurs auteurs modernes se sont plus à attaquer ce roi, et à lui contester ce titre de *père des lettres*, que tout son siècle lui a donné comme par acclamation. Ils lui ont reproché de n'avoir pas établi la liberté de la presse, d'avoir donné à certains modes d'enseignement des priviléges exclusifs qui entravaient la marche de l'esprit humain.

Ces reproches sont peu philosophiques. La vraie philosophie enseigne à tenir compte, en jugeant un homme, du temps où il vivait; et il me semble aussi peu raisonnable de vouloir enlever, sous de pareils prétextes, à François Ier la gloire de père des lettres, que de vouloir enlever à Aristide le surnom de *juste*, parce que Aristide avait un esclave, et qu'il est injuste de priver un homme de sa liberté; que de vouloir enlever à Henri IV le titre de *bon*, parce qu'il n'abolit pas la torture, coutume barbare et cruelle. Il y a, je le répète, peu de philosophie à ne pas distinguer ce qui tient à l'homme de ce qui tient au siècle. Les qualités supérieures qui ont élevé au-dessus des leurs les grands hommes de ces temps-là, les éleveraient encore au-dessus du nôtre, s'ils étaient nos contemporains. Ceux de François Ier ne furent pas les seuls à lui donner le surnom glorieux qui le distingue; il ne fut pas un de ces rois qui ont fait faire à Mézeray cette observation :

Les peuples bien souvent, sans aucune raison,
Flattent les souverains d'une épithète auguste.[1]

Sa gloire s'accrut encore par la comparaison, sous le règne de son fils et de ses petits-fils. Les historiens d'alors ne savent assez le louer. C'est après sa mort que Muret, fixé en Italie, regarde

[1] Mézeray, *Abrégé chronol. de l'Hist. de France*, vers sous le portrait de Childebert II, roi 17e.

le parallèle avec François Ier comme le plus digne éloge qu'il puisse adresser au cardinal Hippolyte d'Est. *Te vero cum omnis honestatis ac dignitatis amantissimum omnium quæ ad comparandam veram ac solidam gloriam pertinent, appetentissimum natura genuisset : consecuta deinde Francisci Valesii Galliarum regis optimi ac maximi, intima illa, qua tot annos usus es, consuetudo magis etiam incitavit ad easdem illas vias, in quas ipsa te natura deduxerat, animosius et constantius persequendas. Ille homines eruditos ad se ex omnibus orbis terrarum partibus, amplissima eorum industriæ præmia statuens, convocabat. Idem illud exemplum Italia te, maxima cum tua laude, renovantem intuetur. Ad regalem illius mensam non ullum acroama aut libentius, aut sæpius quam vox alicujus eruditi hominis, audiebatur. Epulæ quoque tuæ quotidie nulla re magis, quam gravissimis et honestissimis virorum sermonibus, condiuntur. Ille igitur ad ceteras suas laudes eam addidit, qua nulla, meo quidem judicio, major est, nulla præclarior, ut communi omnium populorum consensu* Litterarum pater *nominaretur. Idem illud cognomen tibi apud posteros tributum iri cuivis perfacile est, qui tuam erga homines liberalium artium scientia excultos munificam planeque regiam voluntatem cognoverit, augurari.* [1]

[1] Muret, lieu cité.

Voilà le portrait de ce grand prince, digne d'être célébré par un écrivain aussi parfait. Il protégea surtout les lettres grecques : il amassa à grands frais les plus précieux manuscrits en cette langue ; il fit venir en France le célèbre calligraphe Ange Vergèce (Ἄγγελος Βεργέτιος), qui exécuta pour lui un grand nombre de copies, chefs-d'œuvre d'écriture, que l'on conserve à la Bibliothéque du Roi, et qui ont servi de modèles aux beaux caractères grecs de l'Imprimerie Royale, qui, depuis, n'ont pas été surpassés. Il fut chargé du soin de la collection de manuscrits que François Ier avait réunis à Fontainebléau ; et l'on voit encore aujourd'hui à la Bibliothéque du Roi, à Paris, où ces manuscrits se trouvent, le catalogue que Vergèce en avait fait. Il est intitulé Τῆς ἐν τῷ Ἐννεακρούνῳ Καλλιρόῃ βασιλικῆς βιβλιοθήκης κατάλογος κατ' ἀλφαβητόν.[1]

François Ier confia les caractères d'imprimerie qu'il avait fait exécuter, et le titre d'imprimeur royal, aux plus savans hommes : Adrien Turnèbe, qui, dit Montaigne[2], « sçavoit plus et sçavoit mieux « ce qu'il sçavoit que homme qui fust de son siècle « ni loing au-delà. » Il mettait, en l'honneur du Roi, au devant des livres qu'il imprimait, cette épigraphe tirée d'Homère[3], βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ

[1] Ms. gr. de l'ancien fonds, n° 3365.

[2] *Essais*, liv. II, chap. 16.

[3] *Iliade*, liv. III, vers 179.

τ' αἰχμητῇ. Il était d'Andely. De Toulouse, où il professait, il fut appelé à Paris pour être imprimeur du Roi; puis, au bout de trois ans, nommé lecteur royal à la place de Jacques Tusan. *Reconditæ antiquitatis thesauros omnes mira quadam facundia depromit. Quanquam et ea quæ scripsit ejusmodi sunt ut auctoris decus atque dignitatem præ se ferant. Nam in poematiis sublimis est atque acutus, in oratione soluta tersus atque elegans. In adversariis vero tot veterum tum Græcorum tum Latinorum difficiles loci aut emendantur aut explicantur, ut dubium fecerit plus ne in eo ingenii an diligentiæ admirari debeamus.* [1]

Avant lui, Robert Estienne, fils et frère d'imprimeurs célèbres, avait porté ces impressions royales (*typis regiis*) au plus haut point de splendeur, et donné des éditions grecques de la plus grande beauté. C'est à ce savant personnage que l'un des hommes qui font le plus d'honneur à la France dut et la vie et sa science incroyable. Comme Henri Estienne est, en prose, un des premiers bons écrivains français, il est intéressant de voir de quoi lui servit, dans cette partie, sa grande connaissance de la littérature grecque. Il nous l'apprend dans son excellent traité *de la Conformité du langage françois avec le grec* : « Quant au grec, dit-il, feu mon père, « Robert Estienne, m'y feit instituer quasi dès mon

[1] *Scœvol. Sammarth. Gallorum doctrina illustr. qui nostr. patr. q. memoria flor. elogia*, lib. II.

« enfance, et mesmes avant que d'apprendre rien « de latin (comme je conseilleray tousiours à mes « amis de faire instituer leurs enfants, pour plu- « sieurs bonnes et importantes raisons : combien « que la coustume soit aujourd'huy autrement), et « n'est pas de maintenant (Dieu merci) que je com- « mence à faire essay publiquement, comme j'ay « employé le temps en l'estude tant de cette langue, « comme aussi de la latine [1]. » Et ailleurs, il appelle Horace « l'auteur qui, entre tous les Latins, « s'est le plus et le mieux aidé des façons de par- « ler grecques, et par lequel aussi de bon-heur « (ayant été auparavant instruit ès lettres grec- « ques) je commençai à apprendre ce peu que « je scay de la langue latine. Et me fut première- « ment faicte leçon de ses épistres, lesquelles on « me faisoit apprendre par cueur : et depuis ne les « ay tellement oubliées, qu'elles ne soyent beau- « coup plus familières à ma mémoire qu'un autre « livre. » [2]

Ce grand homme, par les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur la littérature grecque, parmi lesquels son *Thesaurus linguæ græcæ* suffirait pour immortaliser plusieurs savans, est sans doute l'écrivain à qui cette littérature a les plus grandes obligations. Si depuis on a découvert et relevé dans son grand ouvrage beaucoup d'erreurs, si on a

[1] Préface du traité.

[2] Livre I.

ajouté une quantité de mots qu'il avait omis ou qu'il ne pouvait connaître, et si l'on est ainsi parvenu à faire des lexiques plus parfaits que le sien : il n'en reste pas moins bien supérieur à ceux qui l'ont suivi et ont ainsi perfectionné son œuvre, puisqu'il a créé presque seul ce magnifique monument, sur lequel il inscrivit ces deux vers :

Nunc alii intrepide vestigia nostra sequantur :
Me duce plana via est quæ salebrosa fuit.

Ces réflexions, et la connaissance de ce qu'a fait Henri Estienne, doivent entourer son nom de respect et d'admiration ; aussi ai-je remarqué que les deux plus savans professeurs de la capitale[1] ne le prononcent jamais dans leurs cours, sans exprimer hautement ces sentimens pour lui.

Il semble avoir surpassé les forces ordinaires de l'homme, à considérer comment, dans le cours d'une vie sans cesse agitée, se mêlant d'affaires politiques et religieuses, dirigeant son imprimerie, dont il corrigeait lui-même toutes les épreuves grecques, comment il a pu encore mettre à fin ce travail immense du *Thesaurus*, et publier plus de cinquante autres ouvrages latins, sans compter des notes sur plus de trente auteurs grecs ou latins, et des traductions latines de plus de douze auteurs grecs.

[1] MM. Hase et Boissonade.

Mais l'étonnement que causent d'aussi vastes travaux est à son comble, lorsque l'on voit ce même homme traduire en français des livres de tous les principaux auteurs grecs, et composer plus de vingt ouvrages dans notre langue, qu'il passait pour parler et écrire aussi bien qu'homme de son temps[1]. Son *Discours de la vie de Catherine de Médicis* et son *Apologie d'Hérodote* passèrent pour des chefs-d'œuvre; la plupart de ses ouvrages français eurent pour objet l'étude de notre langue et ses rapports avec la langue grecque, comme le *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*; *De la brièveté qu'admet le langage françois non moins que le grec ou le latin*; *Traité touchant les dialectes françoises*; *Observation de quelques secrets du langage françois*; *De la différence de notre langage françois d'avec l'ancien*; dialogue intitulé : *Le correcteur du mauvais langage françois*; deux dialogues : *Du nouveau langage françois italianizé*; *De la précellence du langage françois sur le toscan* (c'est-à-dire l'italien); *De l'orthographie et caeographie françoise*; *Traité des proverbes françois*, etc. Tous ces ouvrages portent la marque de ce jugement sain, de ce goût pur, de cette critique éclairée, qui distinguaient si éminemment cet homme extraordinaire. On y voit quelle fut son influence sur notre litté-

[1] *Nouv. de la Rép. des Lettres*, 1684, citées par Teissier, *Éloges des Hommes savans*.

rature; car si toutes les améliorations qu'il proposa ne furent pas adoptées, presque tous les abus qu'il signala cessèrent.

Il avait été précédé dans ces doctes investigations par Guillaume Budé de Paris [1], un des hommes à qui la France littéraire a les plus grandes obligations, puisque ce fut lui qui engagea François Ier à fonder le Collége Royal, aujourd'hui le Collége de France. Né d'une des plus riches et des plus anciennes familles de Paris, livré avec ardeur à des plaisirs qui semblaient devoir l'éloigner pour toujours de l'étude; ayant ensuite rempli les premières charges, comme celle de secrétaire du Roi, celle de maître des requêtes (place beaucoup plus importante alors qu'aujourd'hui [2]), la puissante magistrature de prévôt des marchands, etc., il devint l'homme le plus savant de son temps.

Nihil erat ulla in arte rerum omnium quod ipse nesciret; omnium bonarum artium scriptores cum Græcos tum Latinos legerat et pervolutarat: nec solum has arteis, quibus ingenuæ ac liberales doctrinæ continentur, literarum cognitionem, et

[1] *Gulielmi Budæi Parisiensis commentarii linguæ græcæ.* — Il compare souvent, dans cet ouvrage, la langue grecque à la nôtre.

[2] *Supplicibus quoque libellis (qui honos in prætorio maximus) non minori probitatis quam eruditionis gloria diu multumque præfuit.* (Sammarth., *Elogia.*)

Et Louis Le Roi, dans sa *Vie de Budé*, dit aussi : *Libellorum supplicium magisterium qui honos est in regia amplissimus.*

poetarum et antiquitatis totius memoriam, atque illa quæ de naturis rerum, de hominum moribus, de rebus publicis disputata sunt, assecutus erat : sed etiam jus civile perdidicerat, medicinam cognoverat, disciplinam sacram universam perceperat cum antiquiorem tum novam : quæ sunt in hominum vita omnia quæsita, audita, lecta habebat. Postremo nihil his temporibus sciri discive potuit, quod ille non cum investigarit tum etiam scierit[1]. Sa gloire fut d'autant plus grande, au sentiment de Sainte-Marthe, *quod in urbe ab his studiis id temporis abhorrente, inter luxum et opes ortus et educatus, nullo præceptore, nullo rivali, ad supremum illud eruditionis fastigium sua ipsius industria constantiaque pæne incredibili provectus est*[2]. Il est intéressant de voir, dans l'historien de sa vie, comment il surmonta toutes les difficultés que lui présentait l'étude du grec.

Cupiebat magnopere Græcas quoque literas discere, a quibus omnis rerum optimarum atque artium ubertas petenda est. Id fuit eo difficilius, quod nulli suppetebant præceptores, a quibus doceretur atque erudiretur : tum quod Græcorum lingua nondum erat in Gallia cognita, quodque posteaquam cognita, non multum culta, paucis certe grata et probata, pluribus etiam suspecta et invisa diu fuit. Sed incredibilis discendi ardor

[1] *G. Budæi Parisiensis vita per Lud. Regium Constantinum.*

[2] *Elogia*, lib. I.

nequaquam restingui potuit his difficultatibus. Venit eodem tempore Lutetiam Georgius Hermonymus, qui se Lacedæmonium nuncupabat, homo mediocris, et aut nulla aut humili doctrina præditus. Hic quia solus in Gallia, ea tempestate, græcè scire videbatur, initio fuit nostris hominibus summæ admirationi. Quem Budæus nactus, magna mercede conductum ad se accersivit, et antequam dimitteret, amplius quingentis nummis aureis donavit. Adeo nulli nec sumptui nec pecuniæ parcere in animum induxerat, dum id quod cupiebat quoquo modo assequeretur. Itaque huic Græco cum aliquot annis operam dedisset, et eo prælegente audivisset Homerum authoresque alios insignes, nihilo doctior est factus. Neque enim præceptor ille plura docere quam sciret poterat : et Græcas literas eatenus noverat, quoad convenit sermoni literato cum vulgari : et nisi quod legere optime, et e more doctorum pronunciare videbatur, expers erat omnis eruditionis : et qui pingendis literis Græcis victum quærere tantummodo nosset. Non ita multo post decedens ex Italia venit in Galliam Janus Lascaris, vir cum genere et nobilitate præstantissimus, tum Græcorum omnium hujus memoriæ facile doctissimus. Qui cognito Budæi studio in Græcas literas, quanquam erga hominem mirifice afficiebatur, ejusque causa omnia cupiebat, non multum tamen potuit juvare : cum fere ageret in comitatu regis, aut legationes longinquas ob–

iret, et Budæus in perennibus studiis domi se contineret. Fecit tamen non invitus quod potuit vir humanissimus atque facillimus, ut præsens Budæo aliquid prælegeret: quod vix in omni consuetudine vicies contigit, et absens libros suos quos emendatos maxime et lectissimos habuit, ejus fidei mandaret. [1]

Attiré par la réputation de Budé, Christophe de Longueil, jeune homme de la plus grande espérance, le supplia de lui servir de maître dans cette étude, où il s'était élevé si haut; mais Budé, absorbé par des travaux de toute espèce, ne put lui promettre que quelques observations et quelques notes. Longueil, piqué de n'avoir pu obtenir ce qu'il espérait de Budé, dont il attribuait le refus au désir d'occuper, sans rivaux, le premier rang dans la littérature ancienne, partit pour l'Italie avec Lazare de Baïf; et, après avoir travaillé sans relâche à Rome, pendant un an, avec les plus fameux maîtres de cette époque, et ayant lu avec eux la plupart des auteurs grecs, il écrivit une lettre en cette langue à Budé, qu'il croyait enfin égaler. Ce dernier lui répondit avec tant de pureté et de perfection, que Longueil, frappé d'admiration, mais désespérant de pouvoir jamais égaler un tel homme, renonça à l'étude du grec pour se livrer exclusivement à celle du latin. Voici un

[1] *Vita Budæi per Lud. Regium*, 1542.

passage de cette lettre. Je suis tenté de dire (en me servant d'une expression dont on a souvent abusé de notre temps) qu'elle fait époque dans notre histoire littéraire. En effet, si, d'après les observations que j'ai présentées au commencement de ce discours, l'étude de l'antiquité, en ramenant les esprits vers le vrai beau, fut pour la France comme pour l'Italie la source de toutes les beautés d'une littérature nouvelle, on en vit briller l'aurore dès le temps où un Français, initié dans tous les mystères de la littérature antique, entraîna à sa suite, dans cette noble carrière, tous les esprits passionnés pour la gloire. . . . . .

Οἴμοι κακοδαίμων, οἵαν λῆξιν ἐγὼ περὶ τὰ τῆς φιλολογίας εἴληχα; σὺ μέντοι πρὸς τῷ διαφέρειν μου τῇ εὐφυΐᾳ, ϗ τοῦτο δὴ πλεονεκτεῖς πάντων ἡμῶν τῶν ἐνδαδὶ[1], ὅτι τῶν καθηγησαμένων εὐπορεῖς, ϗ τῶν περιηγησαμένων δέ σοι τὰ παρὰ τοῖς πάλαι σοφοῖς. Βιβλίων τε τῶν βελτίϛων τυχὼν κατὰ γνώμην, μηδὲν μηδέπω καταδεὴς μηδ' ὑποδεὴς γεγονὼς, ὥς γε λόγος νῦν ἐνταῦθα. Ἐμὲ δὲ τῶν μὲν καθημέραν ϗ τῶν πρὸς τὴν χορηγίαν τήνδε τὴν εἰς φιλολογίαν, ἴσως ἂν εὐπορῆσαί που δοκοῦντα, τἆλλά γε ἡ τύχη ἠλάττωσε ϗ τῶν καιρῶν ἡ κατάϛασις, ἀπορούμενον δήπουθεν, πρῶτον μὲν βιβλίων, εἶτα διδασκάλων, πρὸς δὲ, ϗ συμμαθητιώντων, ὃ δὴ μέγιϛον. Ἐῶ δὲ λέγειν πολλάκις μου ἀπεσχηκότας τὴν ὁρμὴν τοὺς ἰατροὺς, ἐξώλειαν ἐπαπειλοῦντας, εἰ μὴ παραχρῆμα μεταθησοίμην τὴν δίαιταν ϗ

[1] *Sic, pro* ἐνθαδί.

τῶν βιβλίων ἀφησοίμην. Εἶεν τὴν δὲ δὴ νόσον ἐκείνην, ὡς ἂν εἴποι τις, ἐμοὶ συγγενῆ, συχνά μοι πάνυ πράγματα καὶ συνεχῆ παρασχοῦσαν, πῶς οἴει ἀνακόψαι με τῆς ὁρμῆς, καὶ ἀποσπεῦσαι, ὅσον οὔπω οἰόμενον διὰ παντὸς τεθνήξεσθαι; τί δαί; τῶν φίλων καὶ προσηκόντων τοὺς παῦσαί με ἐπιχειροῦντας τῶν ἑλληνικῶν λόγων σπουδῆς, οὐδὲν πλέον ἕξειν με φάσκοντας ἀπὸ τῆς γνώσεως αὐτῶν, ὁπηνίκα ἐν τοῖς Κελτοῖς οὐδέποτε τούτων οὐδεὶς λόγος ἔσεσθαι μέλλοι, οὐδὲν ἐμποδὼν οἴει γενέσθαι;[1]

Budé inspira à tous les grands esprits de son temps et de l'âge suivant la même admiration qu'à Longueil; c'est l'époque de cet élan si remarquable dont nous avons déjà indiqué, et dont nous ne tarderons pas à voir les suites brillantes. Déjà se présentent en foule de savans noms, aujourd'hui pour la plupart oubliés du vulgaire, mais qui jouirent alors de la plus vaste célébrité. Parcourons rapidement les principaux.

François Rabelais, de Chinon, un de ceux dont la réputation s'est le plus maintenue, grâce à la tournure bizarrement originale de son esprit libre et satirique, fut, comme chacun sait, un des plus savans hommes de cette époque savante. Budé lui adressa une lettre grecque, où l'on voit combien il appréciait la connaissance que Rabelais avait de cette langue, et où il le plaint des persécutions auxquelles l'expose l'ignorance des théologiens.

[1] Βουδαίου ἐπιστολαὶ ἑλληνικαί. — Χριστοφόρῳ Λογγολίῳ, p. 28.

...ἤκουσά τινος τῶν χαριεστέρων τῆς αὐτῆς ἑταιρείας, καὶ τῶν φιλοκαλούντων, σφῶν τ' ἀποδεδόσθαι τὰ παιδικὰ τὰ ἡμέτερα, τὰ βιβλία λέγω, ἅπερ οὗτοι αὐτεξουσίως σφῶν ἀφῄρηντο, ὑμᾶς τε ἀποκαταστάθέντε εἰς τὴν ἔμπροσθεν ἄδειαν καὶ ἡσυχίαν. Τοῦτο τοίνυν ἀκηκοότες ἀνδρὸς πιστευομένου, πῶς δοκεῖς εὐφράσθημεν; οὐμενοῦν εἰπεῖν ἔχοιμ' ἄν. Πῶς γὰρ οὐκ ἂν ὑπερμέτρως; οἵγε ὑμᾶς ἔχειν συμφοιτητὰς δοκοῦμεν εἰς διδασκαλείου τῶν μουσῶν καὶ ἐργαστηρίου τῆς Ἀθηνᾶς, καὶ συμφιλοπονοῦντε δὴ τῆς γνώμης καὶ τῆς διανοίας ἐξεργασίαν, ἐφ' ᾗ δὴ πλεῖστον φιλοτιμούμενοι τῶν περὶ τὸν βίον πάντων διατελοῦμεν. Ἴσμεν δὲ τοῦτο διὰ πολλῆς σπουδῆς ἐσχηκέναι τουτουσὶ τοὺς μισέλληνας θεολόγους, ὅπως τὴν ἑλλάδα γλῶτταν ἀφανιοῦσιν, ὡς τῆς ἀνεπιστημοσύνης δῆθεν τῆς αὐτῶν βάσανόν τε καὶ ἔλεγχον, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς ματαιοτάτους ἐκείνων ὁρῶμεν παρὰ τὰς ἐν ἱεροῖς δημηγορίας, οἱονεὶ ἀπὸ συνθήματος, ταύτην τε λοιδορουμένους, καὶ ἐξ ἅπαντος τρόπου εἰς ὑποψίαν παρὰ τοῖς πολλοῖς καταστήσαντας, ὡς ἐξάγιστον μάθημα, καὶ τῆς ἀληθινῆς θεολογίας ἀλιτήριον.[1]

Cette lettre, comme on le voit en lisant le commencement, n'est qu'une réponse à plusieurs lettres latines et grecques, que Rabelais avait adressées à Budé; car Rabelais, dont le nom ne rappelle ordinairement que des bouffonneries (il est vrai, pleines de génie, de science et de connaissance du cœur humain) écrivit aussi des ouvrages

[1] Βουδαίου ἐπιστολαὶ ἑλληνικαί. — *Francisco Rabelæso*, p. 152. (*Initium epistolæ latine scriptum est.*)

sérieux, comme ces Lettres et d'autres, et une traduction latine des Aphorismes d'Hippocrate, ouvrage estimé pour sa pureté. Ses ouvrages les plus facétieux nous offrent d'excellens jugemens littéraires très propres à purifier le goût. Dans le *Prologe* du Gargantua : « Croyez-vous en votre « foy, qu'onoques Homère escripvant *l'Iliade* et « *l'Odyssée,* pensast ès allégories lesquelles de luy « ont calefreté Plutarche, Héraclide Ponticq, Eus- « tatie, Phornute, et ce que d'iceux Politian ha « desrobé? Si le croyez, vous n'approchez ne de « piedz, ne de mains à mon opinion, qui décrète « icelles aussi peu avoir esté songées d'Homère, « que d'Ovide en ses *Métamorphoses* les sacremens « de l'Évangile, lesquels ung frère Lubin, vray « croquelardon, s'est efforcé démonstrer, si d'ad- « venture il rencontroit gens aussi folz que luy (et « comme dict le proverbe) couvercle digne du « chauldron. » C'est une excellente critique de ce que les Néoplatoniciens appelaient *ἡ ἄνω θεωρία* ou *προσοχὴ*, c'est-à-dire, le sens caché, allégorique, qu'ils voulaient trouver dans les ouvrages des poètes.

Balzac juge ces interprétations de même que Rabelais, quand, après avoir parlé des historiens qui voient dans les actions les plus petites et les plus indifférentes, des intentions profondes, il ajoute : « A mon avis, c'est faire le monde plus fin qu'il « n'est; c'est interpréter les princes, comme quel-

« ques grammairiens expliquent Homère. Ils y « trouvent ce qui n'y est pas, et l'accusent d'estre « philosophe et médecin, en des endroits où il n'est « que faiseur de contes et de chansons. »[1]

C'est par un raisonnement analogue, que l'on a dit de Joseph Scaliger « qu'il avait trop d'esprit et de savoir pour faire un bon commentaire; car, à force d'avoir de l'esprit, il trouvait, dans les auteurs qu'il commentait, plus de finesse et de science qu'ils n'en avaient effectivement; et sa profonde littérature était cause qu'il trouvait mille rapports entre les pensées d'un auteur et quelque point rare d'antiquité. De sorte qu'il s'imaginait que cet auteur avait fait quelque allusion à ce point d'antiquité; si l'on n'aime mieux penser que l'envie d'éclaircir un mystère d'érudition, inconnu aux autres critiques, l'engageait à supposer qu'il se trouvait dans un tel et tel passage[2]. » Ce savant homme, digne du nom qu'il portait, et dont tous les contemporains ont célébré avec admiration les immenses connaissances et la prodigieuse facilité, était d'Agen. A côté de lui, nous pouvons encore citer :

Jean Dorat (*Joannes Auratus*), de Limoges, beaucoup plus ancien; également célèbre par son

[1] *Aristippe, ou de la Cour,* disc. III.

[2] *Nouv. de la Rép. des Lettres,* citées par Ant. Teissier, *Éloges des Hommes savans.*

génie poétique, sa vaste érudition, et son talent comme professeur.

Pierre Boulanger (*Petrus Bulengerus*), de Troyes en Champagne, son disciple.

Germain Brisse (*Germanus Brixius*), d'Auxerre, qui eut pour précepteur, dans la langue grecque, Marc Musurus, Crétois.

Jean-Antoine de Baïf (*Janus Antonius Baïfius*)[1], à qui l'on doit tenir compte des efforts qu'il fit dans la poésie française.

Pierre Danez (*Petrus Danesius*), de Paris, qui eut pour maîtres Jean Lascaris et Budé, et fut précepteur de François II.

Pierre Gilles (*Petrus Gyllius*), d'Alby, que François Ier envoya en Grèce, en Asie et en Afrique, pour chercher des manuscrits; qui voyagea dans ces pays pendant quarante ans, s'enrôla dans les troupes des Perses, fut fait esclave, puis racheté par le cardinal d'Armagnac, à la sollicitation duquel il entreprit d'écrire ce qu'il avait vu de remarquable dans ses voyages. Il ne reste sous son nom qu'une petite partie de cet ouvrage, dont la plus grande partie, suivant M. de Thou [2] et Sainte-Marthe [3], a été publiée par Bélon, qu'ils appellent son domestique, et qui l'avait suivi dans plusieurs

[1] Il était né à Venise, pendant que son père, Lazare de Baïf, y était ambassadeur pour François Ier.

[2] *Histor. sui temporis.*

[3] *Elogia*, lib. II.

de ses voyages : celui-ci, en s'attribuant ainsi des ouvrages de son maître, a conservé un nom plus connu que le sien. Dans le cours d'une vie aussi agitée, Pierre Gilles trouva encore le moyen de faire plusieurs traductions d'auteurs grecs, qui sont estimées par Huet.[1]

Nicolas Bourbon (*Nicolaus Borbonius*), de Vandeuvre en Champagne, qui fut très estimé de Marguerite, reine de Navarre, pour sa grande connaissance du grec.

Jacques Louis Strébé (*Jacobus Lodoicus Strebæus*), traducteur d'Aristote.

Mélin de Saint-Gelais (*Mellinus Sangelasius*), de Poitiers, poète français et latin.

Jacques Dubois (*Jacobus Silvius*), d'Amiens, traducteur de Galien.

Joachim Périon (*Joachimus Perionius*), de Cormery en Touraine, qui écrivit, entre autres ouvrages, quatre livres de dialogues *de linguæ Gallicæ origine, ejusque cùm græca cognatione.*

Æmard de Ranconet (*Æmarius Ranconetus*), de Bordeaux, dont les notes précieuses sur les auteurs grecs sont perdues.

François Duaren (*Franciscus Duarenus*), de Saint-Brieux, qui avait pris le goût de la littérature grecque dans la compagnie de Budé.

Pierre de Mondoro (*Petrus Montaureus*), de

[1] *De claris interpret.*

Paris, qui s'adonna à l'investigation des anciens philosophes et mathématiciens.

Gilles Bourdin (*Ægidius Burdinus*), de Paris, qui traduisit Aristophane en français.

Remy Belleau (*Remigius Bellaqua*), de Nogent, qui traduisit Anacréon en français.

Denys Lambin (*Dionysius Lambinus*), de Montreuil-sur-Mer, non moins célèbre dans la langue grecque que dans la latine.

Jean Lemercier (*Joannes Mercerus*), de Toulouse, qui joignit aussi cette étude à celle de l'hébreu.

Michel de L'Hospital, chancelier de France, qui réunit à sa haute dignité la vertu la plus pure et la plus vaste érudition.

Louis Leroy (*Ludovicus Regius*), de Coutances, auteur de la vie de Budé, et qui traduisit en français la plupart des ouvrages philosophiques de Platon, Xénophon et Aristote.

Jacques de Billy (*Jacobus Billius*), de Guise, qui traduisit un grand nombre de Pères de l'Église.

Jean Passerat (*Joannes Passeratius*), de Troyes, professeur royal.

Estienne Pasquier, de Paris, un de ces nombreux magistrats qui se distinguèrent par leur érudition.

Florent Chrétien (*Quintus Septimius Florens Christianus*), d'Orléans, qui fut précepteur de Henri IV.

Jean de Morel de Grigny (*Janus Morellus Grinæus*), de Paris, qui cultiva avec succès la poésie grecque, ainsi que sa femme et ses trois filles, dont l'aînée, appelée Camille, lui fit cette épitaphe :

Εἰ θάνατος χρηστοῖς (ὡς πιστέον) ἄτραπος ὄντως
'Ες βίον ἀθανάτων ἐστὶν ἑτοιμότατος·
Δάκρυα πάντα κεν' ἔσθ' ἡμῶν, φίλοι, ἀμφὶ Μορέλλου.
Ζωὸν ἐν ἀθανάτοις οὐρανὸς αὐτὸν ἔχει.

Marc-Antoine de Muret, de Limoges, qui, outre son admirable latinité, posséda encore *exactam Græcæ linguæ scientiam.* [1]

Pierre Pithou (*Petrus Pithoeus*), de Troyes, surnommé le Varron de la France : le principal auteur de la fameuse satire *Ménippée*; et, si l'on en croit de Thou, Sainte-Marthe, Juste Lipse, Turnèbe, Casaubon et Cujas [2], le plus savant homme qui ait jamais existé.

François Pithou, digne d'être son frère.

Pierre de La Ramée (*Petrus Ramus*), de Curth en Vendomois, homme de génie, d'une grande hardiesse d'idées. Il avait entrepris de renouveler presque toutes les sciences humaines dans l'université de Paris. Indépendamment de ses ouvrages de mathématiques et de philosophie, il voulut aplanir l'étude des langues grecque, latine, et même française, par des grammaires qu'il com-

[1] Sammarth., *Elogia*, lib. III.

[2] Cités par Teissier, *Éloges des Hommes savans.*

posa à cet effet. « Sa *Grammaire françoise* fut si bien reçue, qu'il s'en fit d'abord plusieurs éditions [1]. » Il voulait aussi, de même que Louis Maigret et Jean-Antoine de Baïf, que l'orthographe française s'accordât avec la prononciation, opinion depuis renouvelée par Voltaire, et adoptée en partie. Rien n'est propre à donner une idée de ce qu'étaient les lettres, dans ces temps si différens des nôtres, comme la vie de Pierre Ramus. Fils de parens nobles réduits à la pauvreté, obligé de servir comme laquais au collége de Navarre, la passion de l'étude se développa avec tant de force en lui, qu'il surmonta tous les obstacles, devint un des plus savans hommes de son temps, obtint les places honorables de principal du collége de Presle, professeur de philosophie et de mathématiques, et professeur royal en éloquence au Collége Royal. Riche et puissant, il employa ses biens et son influence à protéger les lettres; mais ayant eu le malheur d'écrire contre Aristote, il se fit un si grand nombre d'ennemis furieux, qu'il ne fut plus en sûreté. Il fut accusé d'hérésie en philosophie, « ses livres furent interdits partout le royaume, et brûlés devant le collége royal de Cambrai; il fut condamné à ne plus enseigner la philosophie, et peu s'en fallut qu'il ne fût envoyé aux galères. » [2]

[1] Varillas, *Hist. de Charles IX.*

[2] *Vita Castellani.*

« La sentence donnée contre lui fut publiée en latin et en français, dans toutes les rues de Paris, et dans tous les lieux de l'Europe où l'on put l'envoyer. On fit, avec un grand apparat, des pièces de théâtre, dans lesquelles il fut joué en mille manières, et au milieu des acclamations des péripatéticiens. »

Comme ses ennemis ne cessaient de lui susciter des affaires, surtout parce qu'on le soupçonnait de favoriser la doctrine des protestans, l'auteur de sa vie dit que, « sous le bon plaisir du Roi, il s'alla cacher à Fontainebleau, où, avec le secours des livres de la Bibliothéque Royale, il continua ses travaux géométriques et astronomiques; mais dès qu'il eut appris qu'on savait le lieu de sa retraite, il ne s'y crut plus en sûreté, et il fallut qu'il se cachât successivement en plusieurs endroits. Pendant ce temps-là, sa bibliothéque fut pillée au collége de Presle. Il fut remis en possession de sa charge de professeur après la paix qui fut traitée, en 1563, entre Charles IX et les protestants. » [1]

« Il mérita l'estime et l'affection de tous les gens doctes de son siècle, et les nations étrangères firent tous leurs efforts pour ravir ce grand homme à la France. Après la mort de Romulus Amasée, la ville de Bologne lui offrit mille ducats pour l'obliger à remplir sa place. Le roi de Pologne tâcha de

[1] *Freigius, vita Rami*, cité en français par Teissier.

l'attirer à Cracovie. Jean, roi de Hongrie, le demanda pour lui donner la conduite de l'académie de Weissembourg. Pendant ses voyages, il reçut de grands honneurs dans tous les lieux où il passa, et particulièrement à Bâle, où il prononça une excellente oraison à la louange de cette belle ville, pour faire voir la reconnaissance qu'il avait des honnêtetés qu'il y avait reçues, et à Zurich, où il fut traité par le célèbre Bullinger, lequel lui donna un repas qui lui fut extrêmement agréable, surtout à cause des personnes illustres qui lui tinrent compagnie à table, savoir : Josias Simler, Rodolphe Gualter, et Louis Lavater. A Heidelberg, Emmanuel Tremellius lui donna beaucoup de marques de l'estime qu'il avait pour lui ; et l'électeur palatin lui fit présent de son portrait dans une boîte d'or. »

Enfin, ayant porté dans les matières de religion la même hardiesse que dans les matières de science, et s'étant déclaré assez ouvertement pour la réforme, Charpentier, son implacable ennemi, profita du massacre de la Saint-Barthélemy pour assouvir sa fureur, « par des voies, dit Varillas, qui n'avaient point encore été pratiquées par ceux qui se piquaient de doctrines ; il envoya chez lui des soldats, qui, après avoir tiré de lui tout ce qu'il avait de meilleur, sous espérance de lui sauver la vie, le poignardèrent, et le jetèrent, par la fenêtre de sa chambre, dans la cour du collége. Les éco-

liers, animés par leurs régens, lui arrachèrent les entrailles et le traînèrent par les rues. »[1]

Les détails sur la vie de Pierre Ramus, rassemblés et discutés *ex professo*, par Antoine Teissier, dans les additions aux éloges des hommes savans, tirés de l'histoire de Jacques-Auguste de Thou, nous offrent, sur les mœurs de cette époque, une foule de notions que l'on chercherait en vain dans les historiens proprement dits. Pour la question qui nous occupe, nous y voyons d'une manière bien tranchée ces grandes vicissitudes auxquelles l'admiration publique et la haine de leurs rivaux exposaient les hommes d'un génie supérieur. Les rois, les républiques, rivalisaient à qui offrirait le plus d'honneurs et de richesses aux savans, pour les attirer dans leurs États. Ceux qui rejetaient toutes ces offres brillantes et préféraient consacrer leurs talens à leur patrie, se couvraient d'une gloire inexprimable. On entreprenait de longs voyages pour assister à leurs doctes leçons, ou converser avec eux. Ces honneurs donnaient lieu aux haines envenimées des plus furieux détracteurs. L'exemple de Ramus est le plus frappant. Si d'aussi tragiques aventures s'étaient multipliées, la république des lettres aurait ressemblé à une horde de cannibales. Mais sans avoir éprouvé un destin aussi funeste, la plupart des savans de ce

[1] *Histoire de Charles IX*, liv. IX.

temps menèrent une vie très agitée. Choisir la carrière de la science et de l'érudition n'était pas alors, comme aujourd'hui, se livrer aux goûts studieux d'une retraite paisible, souvent obscure : c'était sacrifier à la gloire le repos de sa vie. Cette gloire, aujourd'hui éclipsée, était alors immense.

Pendant que ces savantes mains préparaient ainsi à la littérature française tant de richesses, dont elle devait si bien profiter, il faut en convenir, la juste admiration qu'excitaient les écrits des Grecs fit souvent tomber les auteurs de ce temps dans un grand défaut, en leur persuadant qu'on ne pouvait assez imiter ces grands maîtres en l'art d'écrire. Ils imitèrent donc même ce qui n'était pas susceptible d'imitation, oubliant que les différences de langues, d'usages et de temps étaient autant de circonstances modifiantes, auxquelles il fallait se conformer aussi. Tel fut le défaut de Ronsard et de son école, qui est une des époques de notre littérature, et par laquelle il était peut-être nécessaire de passer avant d'arriver à des temps plus purs et plus brillans.

Boileau a ainsi exprimé les défauts de Ronsard :

Ronsard, qui le [1] suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa Muse, en français parlant grec et latin,

[1] Marot.

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut. [1]

Plus loin, blâmant, après les églogues pompeuses, celles qui sont trop simples, et où l'on parle « comme au village », il ajoute :

On dirait que Ronsard sur ses pipeaux rustiques
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phyllis en Toinon. [2]

Enfin, pour montrer le mauvais goût de son hôte :

Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard. [3]

Bien des personnes, même très lettrées, ne savent guère sur Ronsard que ces jugemens de Boileau, et ces vers de Ronsard, que Boileau se plaisait à citer, comme inintelligibles pour quiconque ne savait pas le grec :

Ah! que je suis marry que la langue françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la grégeoise,
Ocymore, dyspotme, oligochronien :
Certes je les dirois du sang valésien. [4]

[1] *Art poët.*, ch. I.
[2] *Art poët.*, ch. II.
[3] Satire III.
[4] Commencement de la pièce de vers intitulée *le Tombeau de*

Sur le témoignage d'un aussi grand critique, on ne se soucie pas de faire connaissance avec Ronsard, qui est généralement très peu connu. C'est pour cela que j'entrerai dans quelques détails sur son compte. Je montrerai que, bien que les jugemens qu'en a portés Boileau soient vrais, puisque la grande majorité de ses nombreux ouvrages est empreinte des défauts qu'il lui reproche, cependant ce vieux poète n'est pas sans mérite, qu'il a même d'assez grandes beautés, et que ces défauts tiennent surtout à ce qu'il a voulu s'exercer dans beaucoup de genres auxquels son génie naturel ne le portait pas. J'espère ainsi renverser l'argument que l'on pourrait faire contre la littérature grecque : c'est qu'un des hommes qui l'ont possédée le plus à fond n'a été qu'un auteur méprisable.

Ronsard, que l'on est tenté de se représenter comme un personnage très peu agréable et très peu gracieux, mais d'une tournure aussi gothique que ses idylles, était au contraire beau et bien fait, adroit à tous les exercices du corps, et un des seigneurs les plus galans de la cour des Valois, dont il connut toute la branche d'Angoulême, étant né sous François Ier, et mort sous Henri III. Dès l'âge de dix ans il entra, en qualité de page,

Marguerite de France, duchesse de Savoie. Ensemble celui de très auguste et de très sainte mémoire François, premier de ce nom, et de messieurs ses enfans et de ses petits-fils.

chez le fils aîné de François Ier; puis, après la mort de ce jeune prince, arrivée aussitôt, chez le duc d'Orléans, second fils, puis chez le troisième fils, qui fut depuis Henri II. A l'âge de seize ans, il accompagna Lazare de Baïf, envoyé en ambassade en Allemagne, où il apprit l'allemand, comme il avait appris l'anglais à la cour d'Écosse. Il fit encore d'autres voyages, menant toujours une vie très dissipée; car il était détourné de l'étude, et par ses plaisirs, et par son père, qui craignait que son goût pour la poésie ne nuisît à sa fortune. Enfin, à l'âge de vingt ans, aussitôt après la mort de son père, « voulant, dit l'auteur de sa vie, ré« compenser le temps perdu, ayant le plus souvent « pour compagnon le sieur Carnavalet, gentil« homme breton, et des mieux nourris, se des« roboit de l'escurie du Roy, près de laquelle il « estoit logé aux Tournelles, pour passer l'eau, et « venir trouver Jean Dorat, honneur du pays Li« mousin, excellent personnage, et celui que l'on « peut dire la source qui a abreuvé tous nos poètes « des eaux piériennes, ou, comme Ronsard a dit « de luy, le premier qui a destoupé la fontaine des « Muses par les outils des Grecs et le réveil des « sciences mortes : Dorat demeuroit lors au quar« tier de l'Université, chez le seigneur Lazare de « Baïf, maistre des requestes ordinaires de l'hostel « du Roy, et enseignoit les lettres grecques à Jean« Antoine de Baïf, son fils, personnage aussi des

« plus doctes, et des premiers compaignons de « Ronsard. Depuis, Ronsard ayant sceu que Dorat « alloit establir une académie au collége de Coque« ret, duquel on lui avoit baillé le gouvernement, « ayant sous sa charge le jeune Baïf, il délibéra de « ne perdre une si belle occasion, et de se loger « avec luy : car ayant esté comme charmé par Do« rat du phyltre des bonnes lettres, il vid bien « que, pour sçavoir quelque chose, et principale« ment en la poésie, il ne falloit seulement puiser « l'eau ès rivières des Latins, mais recourir aux « fontaines des Grecs. Il se fit compagnon de Jean« Antoine de Baïf, et commença à bon escient par « son émulation à estudier : vray est qu'il y avoit « grande différence, car Baïf estoit beaucoup plus « avancé en l'une et l'autre langue, encore que « Ronsard surpassast beaucoup Baïf d'aage, l'un « ayant vingt ans passez, et l'autre n'en ayant que « seize. Néantmoins la diligence du maistre, l'in« fatigable travail de Ronsard, et la conférence « amiable de Baïf, qui, à toutes heures, luy des« nouoit les plus fascheux commencements de la « langue grecque, comme Ronsard, en contre« eschange, luy apprenoit les moyens qu'il sçavoit « pour l'acheminer à la poésie françoise, furent « cause qu'en peu de temps il récompensa le temps « perdu. Et n'est à oublier que Dorat, par un « artifice nouveau, luy apprenoit la langue latine, « sçavoir est par la grecque. Nous ne pouvons

« aussi oublier de quel désir et envie ces deux « futurs ornements de la France s'adonnoient à « l'estude : car Ronsard, qui avoit esté nourri « jeune à la cour, accoutumé à veiller tard, con- « tinuoit à l'estude jusques à deux ou trois heures « après minuit, et se couchant réveilloit Baïf, qui « se levoit et prenoit la chandelle, et ne laissoit « refroidir la place. En cette contention d'honneur, « il demeura sept ans avec Dorat, continuant tous- « jours l'estude des lettres grecques et latines et « de la philosophie et autres bonnes sciences, pour « lesquelles il fut aussi auditeur d'Adrien Turnèbe, « lecteur du Roy, et l'honneur des bonnes lettres. « Il s'adonna dès-lors souvent à faire quelques pe- « tits poëmes, où paroissoit dès-lors je ne sçais « quoi du magnanime charactère de son Virgile, « premiers essais d'un si brave ouvrier. Quand « Dorat eut vu que son instinct se déceloit à ces « petits échantillons, il luy prédit qu'il seroit quel- « que jour l'Homère de France : et, pour le nour- « rir de viande propre, luy leut de plain vol le « *Prométhée* d'Eschyle, pour le mettre en plus « haut goust d'une poésie qui n'avoit encore passé « les mers de deçà, qui, pour tesmoignage du pro- « fit qu'il avoit faict, traduit cette tragédie en « françois, l'effet de laquelle sitost que Ronsard « eut savouré : Et quoy, dit-il à Dorat, mon maistre, « m'aviez-vous caché si long-temps ces richesses? « Ce fut ce qui l'incita encor, outre le conseil de

« son précepteur, à tourner en françois le *Plutus* « d'Aristophane, et le faire représenter en public « au théâtre de Coqueret, qui fut la première co- « médie françoise jouée en France. »[1]

Remarquons d'abord cette première obligation qu'eut directement la littérature française à la littérature grecque, dans un genre où nous devions nous élever si haut, mais où l'on doit véritablement les modèles aux Grecs, puisque c'est d'eux qu'est imité le théâtre de Plaute et de Térence.

Ronsard donc, pour fruit de ses travaux, acquit la connaissance de toute la littérature classique; mais il témoigna une prédilection particulière pour celle des Grecs, qu'il a surtout imitée. Il se fit un système d'enrichir notre langue d'un grand nombre d'expressions qui, la plupart, ne lui ont guère survécu[2], mais qui, dans une langue aussi peu arrêtée qu'était alors la nôtre, présentaient une

[1] *La Vie de Pierre de Ronsard*, gentilhomme vendomois, par Cl. Binet.

[2] Il y a cependant quelques mots, d'un usage général aujourd'hui, qui lui sont dus : par exemple, le mot *diaphane*, et même le mot *avidité*, qu'il hasarda ainsi dans le deuxième Livre de *la Franciade* :

Incontinent que la soif est éteinte,
Et de la faim l'avidité restreinte.

Il crut nécessaire d'ajouter cette note : « Je ne sçache point de « mot françois plus propre, encore qu'il soit mendié du latin. »

apparence séduisante de perfectionnement. Voici comme il s'exprime à ce sujet :

Promeine-toi dans les plaines attiques,
Fay nouveaux mots, rappelle les antiques,
Voy les Romains, et, destiné du ciel,
Desrobe, ainsi que les mouches à miel,
Leurs belles fleurs, par les Charites peintes.
Lors, sans viser aux jalouses attaintes
Des malveillants, formes en les douceurs
Que Melpomène inspire dans les cœurs.
J'ay faict ainsi : toutesfois ce vulgaire,
A qui jamais je n'ay pu satisfaire,
Ny n'ay voulu, me fascha tellement
De son japper, en mon advènement,
Quand je chantay les eaux de Castalie,
Que nostre langue en est moins embellie.[1]

On voit par là qu'il visait trop à ne plaire qu'aux hommes instruits. Dans un autre endroit il exprime encore cette idée :

Ma Muse estoit blasmée à mon commencement
D'apparoistre trop haute au simple populaire.[2]

On l'en blâmait avec raison ; car la plus belle poésie doit être entendue de la multitude. Mais il était si plein de l'antiquité que, indépendamment des pièces entières qu'il a imitées, son style est continuellement nourri de mots, d'images, de

[1] *Caprice au seigneur Simon-Nicolas.*
[2] Commencement du deuxième Livre *des Amours.*

tournures, d'idées empruntées aux anciens; il était encouragé dans cette carrière par les applaudissemens du monde savant, qui trouvait dans chacun de ses vers, pour ainsi dire, quelque souvenir de l'antiquité. Aussi, de son vivant, ses ouvrages ont-ils été, comme ceux d'un ancien, commentés par les plus savans critiques, Muret, Belleau, Richelet, Besly, qui, par des rapprochemens pleins d'érudition, ont rendu leurs commentaires aussi curieux qu'instructifs et variés.

Pourquoi donc cette imitation des anciens, si utile à tous les autres, a-t-elle été fatale à Ronsard? C'est, je crois, parce qu'il s'est trop fié à sa grande facilité, n'a pas assez travaillé ses ouvrages et s'est exercé sur tous les sujets, au lieu de se contenter de celui pour lequel il avait une disposition marquée. En effet, ses ouvrages se composent de deux Livres d'*Amours*, deux Livres de *Sonnets à Hélène*, cinq Livres d'*Odes*, des quatre Livres de *la Franciade*, poëme héroïque qu'il n'acheva pas; des deux Livres du poëme intitulé *le Bocage Royal*; de neuf *Églogues*, vingt-huit *Cartels* et *Mascarades*, deux Livres d'*Hymnes*, deux Livres de *Poëmes*; recueils de *Sonnets divers*, *Gayetés* et *Épigrammes*; recueil d'*Épitaphes*, trente-trois *Élégies*; enfin, de beaucoup de chansons et poésies diverses, éparses dans les dix volumes. De tous ces ouvrages, ceux qui sont le plus exempts des défauts qu'on lui reproche et qui offrent le plus de beautés,

sont les *Amours* et les *Sonnets à Hélène*. Ronsard était naturellement porté à l'amour, et l'expression de ce sentiment est souvent, chez lui, passionnée, pleine de grâce et de vérité. Je ne puis mieux le comparer qu'à Ovide : même disposition à l'amour, même facilité, même abondance, même variété dans les sujets qu'ils ont traités. Ovide a eu surtout l'avantage d'avoir pour instrument une langue incomparablement plus parfaite, et de vivre dans un siècle plus poli. La Muse de Ronsard, comme celle d'Ovide, a quelquefois oublié les lois d'une retenue sévère ; et ces endroits ne sont pas les moins gracieux, mais ils ne sont pas de nature à être cités ici [1]. Nous ne citerons pas non plus une foule de pensées très ingénieuses, d'un genre qui nous paraît aujourd'hui quintessencié et peu naturel, mais qui plaisait encore beaucoup aux meilleurs esprits du temps de Louis XIV [2]; ce qui fait naître cette réflexion, qu'on doit bien prendre garde, en matière de goût, de trop généraliser, car ce qui plaît dans un temps déplaît souvent dans un autre. Mais je citerai de ces traits de sentimens vrais que l'on

[1] Stances entre les pièces 132 et 133 du premier Livre *des Amours*.—*Élégie à Janet*, peintre du Roi, à la fin de ce Livre. — 42e pièce du deuxième Livre *des Amours*. — Amourette et chanson après la 47e pièce de ce Livre. — Ode VII du Livre II.

[2] Voyez les notes de M. Daunou sur le chant II de l'*Art poétique* de Boileau. — La Harpe, *Cours de Littérature*, IIe Partie, liv. I, chap. 1.

sent toujours et partout, comme ce sonnet plein de douceur :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me célébroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante, oyant telle nouvelle,
Désia sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrtheux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie. [1]

Richelet, commentateur de cette partie des poésies de Ronsard, rappelle, à l'occasion des deux derniers vers, ce vers d'Ausone : *Collige, Virgo, rosas, dum flos novus....*; cette remarque d'Aristénète : *οἱ τῶν καλῶν σωμάτων ἐρασταὶ, τῇ τοῦ φαινομένου κάλλους ἀκμῇ παραμετροῦσι τὸν ἔρωτα*; et celle-ci de Servius : *Est enim reciproca inter herbas et homines translatio, et dicimus pubertatem herbarum et florem juventutis.* Ajoutons que cette idée de la vieillesse de sa maîtresse a inspiré un de ses morceaux

[1] *Sonnets à Hélène*, liv. II, sonn. 42.

les plus tendres et les plus gracieux à un véritable poète de notre temps, qui, sous un titre modeste, a réuni des poésies lyriques variées de tons, mais toutes brillantes de génie. C'est la pièce qui commence par ces mots :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus. [1]

Les vers suivans, de Ronsard, expriment encore bien la tendresse :

A mon retour (hé! je m'en désespère)
Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé,
Froid, sans saveur, baiser d'un trespassé,
Tel que Diane en donnoit à son frère,

Tel qu'une fille en donne à sa grand'mère,
La fiancée en donne au fiancé,
Ni savoureux, ni moiteux, ni pressé.
Eh quoi! ma lèvre est-elle si amère?

Ha! tu devrois imiter les pigeons,
Qui, bec à bec, de baisers doux et longs
Se font l'amour.... [2]

Il exprime avec énergie, dans ceux-ci, à quel point il est maîtrisé par l'amour :

Au milieu de la guerre, en un siècle sans foy,
Entre mille procez, est-ce pas grand' folie

[1] *Chansons*, par M. J.-P. de Béranger, tome II. *La bonne Vieille*.

[2] Quatorzième sonnet pour Astrée.

D'escrire de l'amour! De manotes on lie
Les fols qui ne sont pas si furieux que moy.

Grison et maladif r'entrer dessous la loy
D'amour, ô quelle erreur! Dieux, merci je vous crie!
Tu ne m'es plus amour, tu m'es une furie,
Qui me rens fol, enfant, et sans yeux comme toy.

Voir perdre mon pays, proye des adversaires;
Voir en nos estendars les fleurs de liz contraires;
Voir une Thébayde, et faire l'amoureux!

Je m'en vais au Palais; adieu, vieilles sorcières;
Muses, je prends mon sac; je seray plus heureux
En gaignant mes procez qu'en suivant vos rivières. [1]

Les petits vers que voici ne manquent pas de grâce :

Désia la lune est couchée,
La poussinière [2] est cachée;
Des-ja la my-nuict brunette
Vers l'aurore s'est panchée,
Et je dors au lict seulette. [3]

Il règne dans le passage suivant le sentiment le plus touchant :

O ma belle maîtresse! hé! que je voudrois bien
Qu'Amour nous eust conjoint d'un semblable lien!

[1] *Sonnets à Hélène*, liv. II, sonn. 26.

[2] C'est-à-dire les Pléiades. C'est un vieux mot qui, comme la plupart de ceux de ce temps, se retrouve encore dans le langage vulgaire de quelques unes de nos provinces.

[3] Traduction de quelques épigrammes grecques.

Et qu'après nos trespas, dans nos fosses ombreuses,
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses;
Que ceux du Vandomois dissent tous d'un accord
(Visitant le tombeau sous qui je serois mort):
Notre Ronsard, quittant son Loir et sa Gastine,
A Bourgueil fut espris d'une belle Angevine;
Et que les Angevins dissent tous d'une vois:
Notre belle Marie aimoit un Vandomois:
Les deux n'avoient qu'un cœur, et l'amour mutuelle,
Qu'on ne voit plus icy, leur fut perpétuelle.
Siècle vraiment heureux, siècle d'or estimé,
Où toujours l'amoureux se trouvoit contre-aimé.[1]

Ce dernier vers rappelle l'idylle de Moschus, qui commence ainsi:

Στέργετε τοὺς φιλέοντας, ἵν' ἢν φιλέητε φιλῆσθε.[2]

Il éprouvait réellement ces sentimens. Il aima passionnément les trois dames auxquelles il a consacré des livres entiers de poésie; et elles avaient, en effet, les noms qu'il leur donne, Cassandre, Hélène et Marie. Les noms des deux premières lui plurent beaucoup, parce qu'il put se livrer, en leur parlant, à une foule d'allusions à l'antiquité. Il a abusé de ce moyen dans plusieurs morceaux, où, en ne s'adressant qu'à une personne, il passe, dans la même pièce, de sa maîtresse à la fille de Léda ou à la fille de Priam, de celles-ci à sa maî-

[1] *Élégie à Marie*, entre la 36e et la 37e pièce du deuxième Livre *des Amours*.

[2] Μοσχ. Εἰδύλ. ζ.

tresse; ce qui fait une espèce de quiproquo assez bizarre, comme dans ce début d'une chanson à Cassandre :

D'un gosier masche-laurier
J'oy crier
Dans Lycophron ma Cassandre,
Qui prophétise aux Troyens
Les moyens
Qui les réduiront en cendre. [1]

Et dans un sonnet à Hélène :

Ny la douce pitié, ny le pleur lamentable,
Ne t'ont donné ton nom; ton nom grec vient d'oster,
De ravir, de tuer, de piller, d'emporter
Mon esprit et mon cœur, ta proye misérable. [2]

Ces bigarrures ne sauraient nous être agréables; mais lorsque Ronsard suit un auteur ancien dans quelque sujet tendre, il réussit souvent à le bien rendre. Voici une ode d'Anacréon, suivie de l'imitation de Ronsard, dans le même rhythme :

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη·
Τὸν δάκτυλον δὲ δηχθεὶς
Τᾶς χειρὸς ὠλόλυξε.
Δραμὼν τε καὶ πετασθεὶς

[1] Premier Livre *des Amours.*
[2] Liv. II, sonn. 9.

Πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
Ὤλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
Ὤλωλα, κἀποθνήσκω,
Ὄφις μ' ἔτυψε μικρὸς,
Πτερωτὸς, ὃν καλοῦσι
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Ἁ δ' εἶπεν· Εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον, δοκεῖς, πονοῦσιν
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις.

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette, sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Lui piqua la main douillette.

Sitost que piqué se vit :
Ah! je suis perdu (ce dit).
Et s'en courant vers sa mère,
Lui monstra sa playe amère :

Ma mère, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs; voyez quelle enflure
M'a fait [1] une esgratignure.

[1] On sait que pendant très long-temps il a été de règle, lorsque le sujet se trouvait après le verbe, de ne pas faire accorder le régime avec le participe qui précédait. L'on écrivait : quelle enflure m'a *fait* une égratignure; et, quelle enflure une égratignure m'a *faite*.

Alors Vénus se sou-rit,
Et en le baisant le prit;
Puis sa main lui a soufflée
Pour garir sa playe enflée.

Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon?
Sont-ce mes Graces riantes,
De leurs aiguilles poignantes?

Nenny; c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecques deux ailerettes,
Çà et là sur les fleurettes. [1]

Ah! vraiment je le cognois
(Dit Vénus); les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette.

Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son alène espoinçonne
La main de quelque personne;

Combien fais-tu de douleur,
Au prix de luy, dans le cœur
De celuy en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes. [2]

Ronsard a ainsi paraphrasé avec plus ou moins

[1] On a remarqué souvent, dans nos anciens poètes français, la grâce des diminutifs; ils ne conviennent nulle part mieux qu'ici.

[2] Ce dernier mot a été employé par La Fontaine, Livre VIII, fable 27.

de liberté, mais cependant toujours d'assez près, un certain nombre d'odes d'Anacréon, quelques idylles de Bion, Moschus et Théocrite, quelques épigrammes de *l'Anthologie,* maint endroit des odes d'Horace et surtout de Pindare, des passages d'Hésiode, plusieurs églogues de Virgile; dans ses élégies, ses sonnets et ses *Amours,* il suit encore, et les autres lyriques grecs, et Tibulle, Catulle, Properce, Ovide; dans *sa Franciade,* principalement Homère et Virgile; dans ses hymnes, Homère, Callimaque, Apollonius, Aratus, Lycophron, Horace, Ovide, Valerius Flaccus, Claudien. Si l'on veut voir comment, sans nuire à l'unité de son sujet, il sait fondre dans un même morceau de nombreuses imitations des anciens, je citerai l'ode XVIIIe du troisième Livre : [1]

D'où vient cela, Pisseleu, que les hommes,
De leur nature, aiment le changement,
Et qu'on ne void, en ce monde où nous sommes,
Un seul qui n'ait un divers jugement?

L'un, esloigné des foudres de la guerre,
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre,
Pour de Cérès les présents y semer.

[1] Ce morceau est un peu plus long que ceux que nous avons déjà cités, et il n'est pas du genre où nous avons dit que Ronsard réussissait le mieux. Aussi on y trouvera probablement plus de défauts. — Voyez, sur les défauts de Ronsard, La Harpe, *Cours de Littérature,* IIe partie, liv. I, chap. 1.

L'autre, au contraire, ardent, aime les armes,
Si qu'en sa peau ne sçauroit séjourner,
Sans bravement attaquer les allarmes,
Et tout sanglant au logis retourner.

Qui le Palais, de langue mis en vente,
Fait esclater devant un président,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance;
L'autre, plus sain, ne met l'esprit, sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
Si que sa teste au ciel semble toucher;
L'autre les fuit, et est mort, ce luy semble,
S'il void le Roy de son toict approcher.

Le pélerin à l'ombre se délasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou resveillé, avec la pleine tasse,
Des jours d'esté la longueur accourcit.

Qui, devant l'aube, accourt triste à la porte
Du conseiller, et là, faisant maint tour,
Le sac au poing, attend que monsieur sorte,
Pour lui donner humblement le bonjour.

Ici cestuy de la sage nature
Les faicts divers remasche en y pensant;
Et cestuy là, par la linéature
Des mains, prédit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessuz la pierre incertaine, et combien

Que l'invoqué Mercure ne responde,
Souffle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre, à force,
Veut le naïf de nature imiter;
Des corps errants l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.

Mais tels estats, les piliers de la vie,
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement
Esloigné d'eux, que je n'eus onc envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur, sans plus, du verd laurier m'agrée;
Par luy je hais le vulgaire odieux :
Voilà pourquoi Euterpe la sacrée
M'a, de mortel, fait compagnon des Dieux.

La belle m'aime, et par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, et quand je veux sonner,
De m'accorder ses flûtes ne refuse,
Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Dès mon enfance en l'eau de ses fontaines
Pour prebstre sien me plongea de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athènes
Et du sçavoir de l'antique Romain.

Voici quelques unes des imitations : cette idée *que les hommes, de leur nature, aiment le changement*, a été exprimée par Xénophon : Ὁ μὲν γεωργεῖ, ὁ δὲ ναυκληρεῖ, ὁ δ' ἐμπορεύεται, οἱ δὲ ἀπὸ τεχνῶν τρέφονται. Par Antonin, dans sa vie : Ἄλλοι μὲν ἵππων, ἄλλοι δὲ ὀρνέων, ἄλλοι θηρίων ἐρῶσιν, ἐμοὶ δὲ βιβλίων κτήσεως ἐκ παιδαρίου δεινὸς ἐνθέτηκε πόθος.

Ces détails : *L'un esloigné*, etc., se trouvent dans Horace :[1]

Est ut viro vir latius ordinet
Arbusta sulcis : hic generosior
Descendat in campum petitor :
Moribus hic meliorque fama
Contendat : illi turba clientium
Sit major.

Si que sa teste au ciel semble toucher, d'Homère[2], οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη ; et de Virgile, *et caput inter nubila condit.*

Pour lui donner humblement le bonjour, de Martial, *ave matutinum ;* de Lucien, dans *le Philopatris*, ἑωθινὸν χαῖρε εἰπών ; et de saint Cyprien, deuxième épître, *fores superbas matutinus salutator obsidens.*

Les piliers de la vie, de Ménandre, βίου ἀσφάλεια. Philon le Juif appelle toutes ces industries, aussi anciennes que les hommes, ἰσήλικας, ὅτι ζῆν ἄνευ τούτων οὐκ ἔνεστιν.

L'honneur, sans plus, du verd laurier, de Ménandre, χλωρόκομος στέφανος δάφνας.

Pour prebstre sien. Plutarque appelle Ménandre θιασώτην τοῦ θεοῦ καὶ ὀργιαστὴν τὸν ἄνδρα, et Horace se nomme *Musarum sacerdos.* On pourrait trouver un bien plus grand nombre d'imitations[3]. J'ai

[1] Lib. III, od. 1.
[2] *Iliade* Δ'. vers 443.
[3] Voyez les *Commentaires* de Richelet sur cette ode.

choisi cette ode, comme offrant aussi un exemple d'un genre qui plaît à Ronsard; c'est celui des réflexions morales. Voici, pour terminer, les conseils qu'il donne à son neveu :

Mon neveu, suis la vertu.
Le jeune homme revestu
De la science honorable
Aux peuples en chacun lieu
Apparoist en demi-dieu
Pour son sçavoir vénérable.

Sois courtois, sois amoureux,
Sois en guerre valeureux;
Aux petits ne fais injure :
Mais si un grand te fait tort,
Souhaitte plustost la mort
Que d'un seul point tu l'endure.

Jamais en nulle saison
Ne cagnarde en ta maison :
Voy les terres estrangères,
Faisant service à ton Roy;
Et garde tousiours la loy
Que souloyent garder tes pères.

Ne sois menteur, ne paillard,
Yvrongne, ny babillard.
Fay que ta jeunesse caute
Soit vieille devant le temps.
Si bien ces vers tu entens,
Tu ne feras jamais faute. [1]

[1] Livre V, ode XVII.

On peut commencer à concevoir comment, dans un temps où les bons poètes français étaient encore fort rares, Ronsard, avec de telles beautés, et avec des défauts qui alors passaient pour des beautés, obtint une si immense réputation. Comme il naquit le jour où François Ier fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, les historiens de sa vie [1] ne savent si ce jour ne dut pas être plutôt pour la France un jour de fête qu'un jour de deuil. « Il reçut de Tholose une gratification, non seulement libérale, mais qui tesmoignoit le bon jugement de ceux qui l'offroient, et le mérite de celui qui la recevoit. Chacun sait le prix proposé, à Tholose, aux Jeux floraux, qui furent institués par ceste gentille dame Clémence Isore, à celuy qui seroit trouvé avoir mieux fait en vers, lequel est gratifié de l'églantine, le suivant du souci, et le troisième de la violette : mais combien que ce prix ne se donnast qu'à ceux qui se présentoient et qui avoient faict expérience de leur gentil esprit en la poésie, toutes fois de la franche et pure libéralité du parlement et du peuple de Tholose, entre lesquels le sieur de Pibrac tenoit lors un des premiers rangs, et par décret public, pour honorer la Muse de Ronsard, qu'ils appelèrent par excellence le poète

[1] La *Vie de Pierre de Ronsard*, gentilhomme vendomois, par Cl. Binet. — *Oraison funèbre sur la Mort de M. de Ronsard*, prononcée en la chapelle de Boncourt, l'an 1586, le jour de la fête de saint Mathias, par M. l'évêque d'Évreux.

françois, estimant l'églantine trop petite pour un si grand poète, luy envoyèrent une Minerve d'argent massif de grand prix, laquelle Ronsard ayant receue présenta au Roy sous le nom de Pallas, présent convenable à ses valeurs; qui l'eut fort agréable, l'estimant beaucoup davantage qu'elle ne valoit pour avoir servi de marque à la valeur infinie d'un tel personnage, louant aussi le fait de la Palladienne Tholose, qui fort prudemment présentoit la Minerve à celui qui estoit le plus doué de ses présents. Ronsard leur envoya en récompense l'hymne de *l'Hercule chrétien,* qu'il adressa à Odet, cardinal de Chastillon, lors archevesque de Tholose, son *Mécène.* »[1]

Outre ce cardinal, son principal protecteur et ami, comme on le voit par les nombreuses pièces qu'il lui a dédiées, et Gaspar de Coligny, amiral de France, frère du cardinal, il fut recherché de tous les plus grands seigneurs, et vécut dans leur familiarité. Les noms de tous les rois et de toutes les reines de cette cour brillante; de madame Marguerite de France, duchesse de Savoie, sœur de Henri II; du duc d'Alençon, frère des trois rois; de mesdames ses sœurs; de Louis de Bourbon, prince de Condé; de François de Bourbon, comte d'Anguien; de François, duc de Guise; de Charles, cardinal de Lorraine; d'Anne de Montmorency, connétable de France; du duc Anne de Joyeuse,

[1] *Vie de Ronsard,* par Cl. Binet.

amiral de France; de Hercule de Strozze, maréchal de France; du duc de Nemours; du duc d'Épernon; de Guy de Chabot, seigneur de Jarnac; de Michel de L'Hospital, chancelier de France; de Christophle de Choiseul, et de beaucoup d'autres, se trouvent partout dans ses ouvrages.

Il fut aimé et admiré de Henri II et de ses fils, mais surtout de Charles IX. Ce prince, qui (dans la partie littéraire) avait été très bien élevé et était un des meilleurs littérateurs de son temps, ne pouvait se passer de Ronsard, qui avait aussi pour lui une prédilection toute particulière. Voici des vers que le Roi écrivait au poète :

Ronsard, je cognoy bien que, si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand Roy la voix :
Mais, pour t'en souvenir, pense que je n'oublie
Continuer tousiours d'apprendre en poësie;
Et pour ce j'ay voulu t'envoyer cet escrit,
Pour enthousiazer ton phantastique esprit.

Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage :
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage :
Il faut suivre ton Roy, qui t'aime par-sus tous,
Pour les vers qui de toy coulent braves et dous :
Et croy, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

On ne saurait traiter plus noblement les Muses. Au reste, je n'ai pu trouver dans les œuvres complètes de Ronsard, en dix volumes *in*-12, *Paris*, Nicolas Buon, 1604 (où sont les vers précédens et

d'autres du même roi), des vers adressés à Ronsard, et attribués à Charles IX par un auteur moderne[1]. La tournure de ces vers est tellement différente de ceux que nous venons de citer, que je les soupçonne d'une fabrique plus récente.

Ronsard avait l'esprit vif et la repartie prompte, comme le prouve cette petite anecdote. Delorme, architecte des Tuileries, homme de basse extraction, ayant été nommé abbé de Livry, Ronsard fit à cette occasion une satire intitulée *La truelle crossée*. Delorme, pour s'en venger, lui fit fermer la porte des Tuileries, comme il allait y entrer à la suite de la Reine mère. Ronsard fit à l'instant écrire cette inscription : FORT. REVERENT. HABE sur la porte, qui lui fut ouverte aussitôt après. La Reine, en repassant, vit cette inscription, que l'on regardait, et en demanda l'explication. Ronsard en fut l'interprète, en disant à Delorme : « Qu'il accordoit que par une douce ironie il prist cette inscription pour luy, la lisant en françois[2]; mais qu'elle luy convenoit encore mieux, la lisant en latin, remarquant par icelle les premiers mots raccourcis d'une épigramme latine d'Ausone, qui commence : *fortunam reverenter habe*, le renvoyant pour apprendre à respecter sa première et vile fortune et ne fermer la porte aux Muses. La Royne aida Ronsard à se venger; car elle tança

[1] Anquetil, *Histoire de France*, tome VII.

[2] *Fort révérend abbé.*

aigrement l'abbé de Livry, après quelque risée, et dit tout haut que les Tuilleries estoient dédiées aux Muses. »[1]

Si je me suis ainsi étendu sur Ronsard, c'est que, comme je l'ai dit, la réputation ridicule d'un auteur aussi savant et tellement nourri de l'antiquité grecque pouvait servir d'argument contre ce genre d'études. Si, d'une part, Boileau a eu raison de lui reprocher des défauts qui dominent dans ses ouvrages; de l'autre, je crois avoir prouvé qu'on aurait tort d'étendre à tout ce qu'il a fait cette sentence sévère; en un mot, que, malgré ses nombreux défauts, ce n'est point un auteur méprisable.[2]

Jacques Amiot, chez qui on peut le mieux faire toucher du doigt la grande influence de la littérature grecque sur la littérature française, est mieux traité de la postérité, sans avoir été moins admiré de son temps; il dut à son érudition cette fortune étonnante qui, du fils d'un boucher de Melun[3], fit un précepteur des rois François II,

[1] *Vie de Ronsard*, par Cl. Binet.

[2] Tout récemment un littérateur, frappé comme nous des beautés de Ronsard, a publié ses œuvres choisies avec notice, notes et commentaires. *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au seizième siècle, suivi des Œuvres choisies de Pierre Ronsard.* Nous n'aurions pas manqué de profiter de cet ouvrage, si, lorsque nous en avons eu connaissance, ces *Recherches* n'avaient pas été terminées et près d'être livrées à l'impression.

[3] *Jac. Aug. Thuani historia.*

Charles IX et Henri III, un évêque d'Auxerre, conseiller d'État, grand-aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Son histoire est si intéressante dans la question qui nous occupe, que nous ferons, à l'occasion de sa vie, une citation qui serait trop longue ailleurs. Saint-Réal [1], cité par Teissier [2], dit :

« Amiot était fils d'un corroyeur de Melun. Étant encore petit garçon, il s'enfuit de la maison de son père, de peur d'avoir le fouet. Il n'eut pas fait bien du chemin, qu'il tomba malade dans la Beauce, et demeura étendu au milieu des champs. Un cavalier passant par là en eut pitié, le mit en croupe derrière lui, et le mena de cette sorte jusqu'à Orléans, où il le mit à l'hôpital pour le faire traiter. Comme son mal n'était que lassitude, le repos l'eut bientôt guéri. Il fut congédié en même temps, et on lui donna en partant seize sous, pour l'aider à se conduire. C'est en reconnaissance de cette charité que cet illustre prélat, par un ressentiment digne d'un homme qui avait consumé toute sa vie dans l'étude de la sagesse, et particulièrement dans la lecture de Plutarque, fit depuis un legs de douze cents écus à cet hôpital par son testament. Il fit tant avec ses seize sous qu'il se rendit à Paris : il n'y fut pas long-temps

[1] *Usage de l'Histoire.*

[2] *Éloges des Hommes savans.*

sans y être réduit à gueuser; une dame, à qui il demandait l'aumône, le trouvant de bonne façon, le prit chez elle, pour suivre ses enfans au collége, et porter leurs livres. Le génie merveilleux pour les lettres que la nature lui avait donné le fit profiter de cette occasion avec usure. Il étudia donc, et si bien, qu'on le soupçonna d'être de la nouvelle opinion qui commençait à éclater, inconvénient commun à tous les beaux-esprits de ce temps-là. Les perquisitions rigoureuses qu'on fit alors des premiers huguenots l'obligèrent à fuir, comme beaucoup d'autres, tout innocent qu'il était, et à sortir de Paris. On en voulait surtout aux gens de lettres suspects, et, certes, avec raison, car ils étaient bien les plus redoutables. Amiot étant obligé de sortir de Paris de cette sorte, se retira en Berri, chez un gentilhomme de ses amis, qui le chargea de l'éducation de ses enfans. Durant le temps qu'il y fut, le roi Henri II, faisant voyage, logea par hasard dans la maison de ce gentilhomme. Amiot étant prié de faire quelque galanterie en vers pour le Roi, composa une épigramme grecque, qui lui fut présentée par les enfans de la maison. Aussitôt que le Roi, qui n'était pas si savant que son père, eut vu ce que c'était, *c'est du grec,* dit-il en la jetant, *à d'autres*. Il est aisé de juger, par le déplaisir qu'Amiot dut ressentir de cette action du Roi, quelle fut sa surprise sur ce qui arriva ensuite. Michel de L'Hôpital, depuis chance-

lier de France, qui accompagnait le Roi dans ce voyage, et qui ouït parler de grec, ramassa ce qu'il avait jeté; il lut l'épigramme, et il en fut surpris. Il prend Amiot par la tête, et le regardant fixement, lui demande où il l'avait prise. Amiot, qui était encore dans la consternation où l'action du Roi l'avait mis d'abord, lui répondit en tremblant que c'était lui qui l'avait faite. Sa frayeur ne permit pas à M. de L'Hôpital de douter de sa sincérité : comme il était grand connaisseur, il ne fit point de difficulté d'assurer le Roi que, si ce jeune homme avait autant de vertu que de savoir, et de génie pour les lettres, il méritait d'être précepteur des enfans de France. Le Roi, qui avait en M. de L'Hôpital toute la confiance qu'il devait avoir, s'enquit du maître de la maison. Comme les moeurs d'Amiot étaient irréprochables, le gentilhomme lui rendit le témoignage qu'il méritait. Il n'y avait que le soupçon qui l'avait fait retirer en ce lieu qui pût lui nuire; mais quand ce soupçon aurait été su, M. de L'Hôpital, qui était lui-même plus suspect qu'aucun autre, n'était pas pour s'en effrayer. Voilà l'affaire conclue. Il y a apparence que le Roi reconnut bientôt, par la suite, la vérité de ce que M. de L'Hôpital lui avait dit d'Amiot; ne fût-ce que par la négociation qu'il fit à Trente, qui était la plus difficile commission qu'on pût donner à un homme en ce temps-là, et où l'abbé de Bellozane, c'est ainsi qu'Amiot s'appelait alors, prononça de-

vant tout le Concile cette protestation si judicieuse et si hardie qui nous reste, et qui sera, dans la postérité, un monument éternel de la sagesse et de la générosité de la France, dans cette occasion également importante et délicate.

« Voilà l'état auquel était Amiot sous le règne de ses disciples, François II et Charles IX, avantageux à la vérité, si l'on se souvient de ses commencemens, mais pourtant encore indigne de son mérite. Et sa fortune était apparemment pour en demeurer là, sans une rencontre fortuite, qui le porta plus haut qu'il n'avait jamais espéré, et qui marque admirablement l'esprit de la cour. Un jour, la conversation étant tombée sur le sujet de Charles-Quint, à la table du Roi, où Amiot était obligé d'assister toujours, on loua cet empereur de plusieurs choses, mais surtout d'avoir fait son précepteur pape : c'était Adrien VI. On exagéra si fortement le mérite de cette action, que cela fit impression sur l'esprit de Charles IX, jusque-là même qu'il dit que, si l'occasion s'en présentait, il en ferait bien autant pour le sien. Et de fait, peu de temps après, la grande-aumônerie ayant vaqué, le Roi la donna à Amiot. Celui-ci, soit qu'il eût quelque pressentiment de ce qui suivit, ou par humilité pure, s'excusa tant qu'il put de l'accepter, disant que cela était trop au-dessus de lui : mais ce fut inutilement. Le Roi lui dit que ce n'était encore rien. Cependant, cette nouvelle

ayant été portée aussitôt à la Reine mère, qui avait destiné cette charge ailleurs, elle fit appeler Amiot dans son cabinet, où elle le reçut avec ces paroles effroyables : *J'ai fait bouquer*, lui dit-elle, *les Guise et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé, et je vous ai en tête, petit prestolé?* Amiot eut beau protester de ses refus, la conclusion fut que, s'il avait la charge, il ne vivrait pas vingt-quatre heures ; c'était le style de ce temps-là. Les paroles de cette femme étaient des arrêts. Le Roi était naturellement opiniâtre. Entre ces deux extrémités, Amiot prit le parti de se cacher, pour se dérober également et à la colère de la mère et à la libéralité du fils. Un repas passe, et puis un autre, et puis encore un autre, sans qu'Amiot paraisse à la table du Roi ; au quatrième, il le demande, et commande qu'on le cherche tant qu'on le trouve ; mais ce fut en vain. Amiot ne s'était pas caché afin qu'on le trouvât. Le Roi s'avisa aussitôt de ce que ce pouvait être : *Quoi*, dit-il, *parce que je l'ai fait grand-aumônier, on l'a fait disparaître ?* Et sur cela entre dans une telle fureur, comme c'était son naturel, dès qu'il se mettait en colère, que la Reine, qui avait assez de peine à le gouverner, et qui le craignait autant qu'elle l'aimait, n'eut rien de plus pressé que de faire trouver Amiot, à quelque prix que ce fût, en lui donnant toutes les sûretés qu'il put souhaiter. »

Cet homme, qui dut sa fortune à sa grande connaissance de la littérature grecque, lui dut aussi ce style admirable qui l'éleva au-dessus des auteurs français ses contemporains, et qui l'en distingue encore aujourd'hui. Il n'y a qu'une voix sur le mérite de ce style[1]. « Quelle obligation, dit Vaugelas, ne lui a point notre langue, n'y ayant jamais eu personne qui en ait mieux su le génie et le caractère que lui, ni qui ait usé de mots et de phrases si naturellement françaises, sans aucun mélange des façons de parler des provinces, qui corrompent tous les jours la pureté du vrai langage français? Tous ses magasins et tous ses trésors sont dans les œuvres de ce grand homme; et, encore aujourd'hui, nous n'avons guère de façons de parler nobles et magnifiques qu'il ne nous ait laissées; et, quoique nous ayons retranché la moitié de ses mots et de ses phrases, nous ne laissons pas de trouver dans l'autre moitié presque toutes les richesses dont nous nous vantons[2]. »

Cette opinion d'un juge aussi compétent que Vaugelas, suffirait à la gloire d'Amiot, si ses ou-

[1] Boileau, épître vii. — M. et Mad. Dacier, *Préface des Vies de Plutarque*, trad. en français. — Godeau, *Hist. de l'Église*, siècle ii. — *Lettres de Rolland Desmarets*. — Huet, *de clar. Interpr.* — Le père Vavasseur, *de ludicr. Dict.* — *Mél. d'Hist. et de Littér.*, de Marville. — *Journal des Savans*, du 15 août 1672, etc., etc.

[2] Préface sur les *Remarques de la Langue française*.

vrages n'étaient connus de tout le monde; et le mérite de ce style est un argument d'autant plus fort en faveur de la littérature grecque, que, si l'on en croit un auteur contemporain [1], Amiot fut aidé dans sa traduction française par un des hellénistes les plus distingués de son temps, Adrien Turnèbe.

Enfin, le dix-septième siècle nous présente les heureux fruits de tant de doctes travaux. La littérature ancienne continue à y être cultivée avec honneur : autour des noms des Saumaise, des Huet, des Montfaucon, nous pourrions encore citer bien des noms illustres. Mais cette littérature nouvelle, qui s'essayait dans le siècle précédent, prend ici un essor si sublime, que ses productions absorbent toute notre attention.

Pascal, dans son immortel ouvrage, a dû sa force et son originalité à cet emploi de l'ironie, si célèbre chez Socrate, et dont Platon nous donne de si piquans et si gracieux modèles. Cette manière d'amener son adversaire, par des questions insidieuses et faites avec une apparente naïveté, à se trahir lui-même, est toute socratique, toute platonicienne. Que l'on compare les passages les plus piquans des *Lettres provinciales* avec un de ces Dialogues où Socrate démasque la vanité de l'art des sophistes, on trouvera que c'est absolument le

[1] La Popelinière, *Histoire des Histoires*.

même moyen. Par exemple, dans le *Protagoras*, Socrate raconte à un de ses disciples ce qui lui est arrivé avec un nommé Hippocrate. Celui-ci arrive au point du jour chez Socrate, à qui il apprend qu'en rentrant chez lui le soir, et apprenant l'arrivée de Protagoras, il a attendu avec impatience la fin de la nuit, pour venir prier Socrate de le conduire chez ce sophiste. Καὶ ἐγὼ (continue Socrate) γιγνώσκων αὐτῷ τὴν ἀνδρείαν καὶ τὴν πτοίησιν, τί οὖν σοι (ἦν δ' ἐγὼ) τοῦτο; μῶν τί σε ἀδικεῖ Πρωταγόρας; καὶ ὃς γελάσας, Νὴ τοὺς θεοὺς (ἔφη), ὦ Σώκρατες, ὅτι γε μόνος ἐστὶ σοφὸς, ἐμὲ δὲ οὐ ποιεῖ. Ἀλλὰ ναὶ μὰ Δία (ἔφην ἐγὼ), ἂν αὐτῷ διδῷς ἀργύριον, καὶ πείθῃς ἐκεῖνον, ποιήσει καὶ σὲ σοφόν.

Le jeune homme assure alors qu'il est prêt à employer sa fortune et celle de ses amis à devenir sage comme Protagoras. Mais ne le connaissant pas, c'est à Socrate qu'il s'adresse avec instance pour être présenté à cet homme que tout le monde admire. Ils partent donc, et en chemin Socrate lui dit : Εἰπέ μοι, ὦ Ἱππόκρατες, παρὰ Πρωταγόραν νῦν ἐπιχειρεῖς ἰέναι, ἀργύριον τελῶν ἐκείνῳ μισθὸν ὑπὲρ σεαυτοῦ ὡς παρὰ τίνα ἀφιξόμενος; καὶ τίς γενησόμενος; ὥσπερ ἂν εἰ ἐπενόεις παρὰ τὸν σαυτοῦ ὁμώνυμον ἐλθὼν Ἱπποκράτη τὸν Κῷον, τὸν τῶν Ἀσκληπιαδῶν, ἀργύριον τελεῖν ὑπὲρ σαυτοῦ μισθὸν ἐκείνῳ, εἴ τίς σε ἤρετο, εἰπέ μοι, μέλλεις τελεῖν, ὦ Ἱππόκρατες, Ἱπποκράτει μισθόν· ὡς τίνι ὄντι; τί ἂν ἀπεκρίνω; εἶπον ἂν (ἔφη), ὅτι ὡς ἰατρῷ. Ὡς τίς γενησόμενος; Ὡς ἰατρὸς, ἔφη. Εἰ δὲ παρὰ Πολύκλειτον τὸν

Ἀργεῖον ἢ Φειδίαν τὸν Ἀθηναῖον ἐπενόεις ἀφικόμενος μισθὸν ὑπὲρ σαυτοῦ τελεῖν ἐκείνοις, εἴ τίς σε ἤρετο τελεῖν τοῦτο τὸ ἀργύριον ὡς τίνι ὄντι ἐν νῷ ἔχεις Πολυκλείτῳ τε καὶ Φειδίᾳ; τί ἂν ἀπεκρίνω; εἶπον ἂν ὡς ἀγαλματοποιοῖς. Ὡς τίς δὲ γενησόμενος αὐτός; δηλονότι ἀγαλματοποιός. Εἶεν, ἦν δ' ἐγώ. Παρὰ δὲ δὴ Πρωταγόραν νῦν ἀφικόμενοι ἐγώ τε καὶ σύ, ἀργύριον ἐκείνῳ μισθὸν ἕτοιμοι ἐσόμεθα τελεῖν ὑπὲρ σοῦ, ἂν μὲν ἐξικνῆται τὰ ἡμέτερα χρήματα, καὶ τούτοις πείθωμεν αὐτόν· εἰ δὲ μή, καὶ τὰ τῶν φίλων προσαναλίσκοντες. Εἰ οὖν τις ἡμᾶς περὶ ταῦτα οὕτω σφόδρα σπουδάζοντας ἔροιτο· εἰπέ μοι, ὦ Σώκρατές τε καὶ Ἱππόκρατες, ὡς τίνι ὄντι τῷ Πρωταγόρᾳ ἐν νῷ ἔχετε χρήματα τελεῖν; τί ἂν αὐτῷ ἀποκριναίμεθα; τί ὄνομα ἄλλο γε λεγόμενον περὶ Πρωταγόρου ἀκούομεν, ὥσπερ περὶ Φειδίου ἀγαλματοποιὸν καὶ περὶ Ὁμήρου ποιητήν; τί τοιοῦτον περὶ Πρωταγόρου ἀκούομεν; Σοφιστήν δή τοι ὀνομάζουσιν, ὦ Σώκρατες, τὸν ἄνδρα εἶναι, ἔφη. Ὡς σοφιστῇ ἄρα ἐρχόμεθα τελοῦντες τὰ χρήματα; Μάλιστα. Εἰ οὖν καὶ τοῦτο τίς σε προσέροιτο, αὐτὸς δὲ δὴ ὡς τί γενησόμενος ἔρχῃ παρὰ τὸν Πρωταγόραν; Καὶ ὃς εἶπεν ἐρυθριάσας (ἤδη γὰρ ὑπεφαινέ τι ἡμέρας, ὥστε καταφανῆ αὐτὸν γενέσθαι)· Εἰ μέν τι τοῖς ἔμπροσθεν ἔοικε, δῆλον ὅτι σοφιστὴς γενησόμενος. Σὺ δὲ (ἦν δ' ἐγώ), πρὸς θεῶν, οὐκ ἂν αἰσχύνοιο εἰς τοὺς Ἕλληνας αὐτὸν σοφιστὴν παρέχων; Νὴ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, εἴπερ γε ἃ διανοοῦμαι χρὴ λέγειν. Ἀλλ' ἄρα, ὦ Ἱππόκρατες, μὴ οὐ τοιαύτην ὑπολαμβάνεις σου τὴν παρὰ Πρωταγόρου μάθησιν ἔσεσθαι, ἀλλ' οἵαπερ ἡ παρὰ τοῦ γραμματιστοῦ ἐγένετο, καὶ κιθαριστοῦ, καὶ παιδοτρίβου· τούτων γὰρ σὺ ἑκάστην οὐκ ἐπὶ τέχνῃ ἔμαθες, ὡς δημιουρ-

γὸς ἐσόμενος, ἀλλ' ἐπὶ παιδείᾳ, ὡς τὸν ἰδιώτην καὶ τὸν ἐλεύθερον πρέπει. Πάνυ μὲν οὖν μοι δοκεῖ (ἔφη) τοιαύτη μᾶλλον εἶναι ἡ παρὰ Πρωταγόρου μάθησις. Οἶσθα οὖν ὃ μέλλεις πράττειν ἢ σὲ λανθάνει; ἦν δ' ἐγώ. Τοῦ πέρι; Ὅτι μέλλεις τὴν ψυχὴν τὴν σαυτοῦ παρασχεῖν θεραπεῦσαι ἀνδρὶ, ὡς φῇς, σοφιστῇ· ὅ, τι δέ ποτε ὁ σοφιστής ἐστι, θαυμάζοιμ' ἂν εἰ οἶσθα. Καίτοι εἰ τοῦτ' ἀγνοεῖς, οὐδὲ ὅτῳ παραδίδως τὴν ψυχὴν οἶσθα· οὔτ' εἰ ἀγαθῷ οὔτ' εἰ κακῷ πράγματι. Οἶμαί γ', ἔφη, εἰδέναι. Λέγε δὴ, τί ἡγῇ εἶναι τὸν σοφιστήν; . . . .

C'est ainsi que par cette série de questions adroites, si simples et si naturellement déduites, il amène ce jeune homme à des réflexions qu'il n'avait pas faites encore : toujours sûr, par les questions précédentes, de la manière dont celui-ci sera forcé de répondre à chaque nouvelle question ainsi préparée savamment sous cette naïveté apparente.

On reconnaîtra, comme nous l'avons dit, dans les *Lettres provinciales*, l'emploi du même moyen avec les nuances différentes des sujets; car dans Platon, il s'agit surtout d'instruire quelqu'un, et de rectifier ses idées; dans Pascal, il s'agit de démasquer d'odieux principes, et de livrer, à son insu, l'autre interlocuteur à la risée des lecteurs. Il doit donc, dans ce dernier cas, y avoir plus de mordant et de vigueur. Il est vrai que quand Socrate aborde Protagoras, il l'attaque de la même manière que Louis de Montalte attaque le révérend Père; mais ce que l'un reproche au sophiste

n'est pas subversif de l'ordre public et du repos de la société, comme ce que l'autre reproche au Jésuite. Il reste donc toujours plus de vigueur dans Pascal ; en quoi la comparaison ne souffre pas de restriction; c'est la perfection du style.

Prenons l'endroit où le Père vient d'excuser tous les meurtres qui ont pour motif la plus légère atteinte au point d'honneur (*sive per signa*). « O mon « Père, lui dis-je, voilà tout ce qu'on peut souhaiter pour mettre l'honneur à couvert : mais la « vie est bien exposée, si, pour de simples médisances, ou des gestes désobligeans, on peut tuer « le monde en conscience. Cela est vrai, me dit-il; « mais comme nos Pères sont fort circonspects, ils « ont trouvé à propos de défendre de mettre cette « doctrine en usage en ces petites occasions; car « ils disent au moins « qu'à peine doit-on la pratiquer : *Practice vix probari potest.* » Et ce n'a « pas été sans raison; la voici. Je la sais bien, lui « dis-je; c'est parce que la loi de Dieu défend de « tuer. Ils ne le prennent pas par là, me dit le « Père; ils le trouvent permis en conscience, et en « ne regardant que la vérité en elle-même. Et « pourquoi le défendent-ils donc? Écoutez-le, « dit-il. C'est parce qu'on dépeuplerait un État en « moins de rien, si on en tuait tous les médisans. « Apprenez-le de notre Reginaldus, Livre XXI, « note 63, pag. 260 : « Encore que cette opinion, « qu'on peut tuer pour une médisance, ne soit pas

« sans probabilité dans la théorie, il faut suivre le « contraire dans la pratique : car il faut toujours « éviter le dommage de l'État dans la manière de « se défendre. Or, il est visible qu'en tuant le « monde de cette sorte, il se ferait un trop grand « nombre de meurtres. » Lessius en parle de même « au lieu déjà cité. « Il faut prendre garde que « l'usage de cette maxime ne soit nuisible à l'État; « car alors il ne faut pas le permettre : *Tunc enim* « *non est permittendus*. »

« Quoi! mon Père, ce n'est donc ici qu'une « défense de politique, et non pas de religion? Peu « de gens s'y arrêteront, et surtout dans la colère. « Car il pourrait être assez probable qu'on ne fait « point de tort à l'État de le purger d'un méchant « homme. Aussi, dit-il, notre Père Filiutius joint « à cette raison-là une autre bien considérable; « tr. 29, cap. 3, n. 51 : « C'est qu'on serait puni « en justice, en tuant le monde pour ce sujet. » « Je vous le disais bien, mon Père, que vous ne « feriez jamais rien qui vaille tant que vous n'au- « riez point les juges de votre côté. Les juges, dit « le Père, qui ne pénètrent pas dans les consciences, « ne jugent que par les dehors de l'action, au lieu « que nous regardons principalement à l'intention. « Et de là vient que nos maximes sont quelque- « fois un peu différentes des leurs. Quoi qu'il en « soit, mon Père, il se conclut fort bien des vô- « tres, qu'en évitant les dommages de l'État, on

« peut tuer les médisans en sûreté de conscience,
« pourvu que ce soit en sûreté de sa personne.

« Mais, mon Père, après avoir si bien pourvu
« à l'honneur, n'avez-vous rien fait pour le bien?
« Je sais qu'il est de moindre considération; mais
« il n'importe. Il me semble qu'on peut bien diriger
« son intention à tuer pour le conserver. Oui,
« dit le Père, et je vous en ai touché quelque chose
« qui vous a pu donner cette ouverture. Tous nos
« casuistes s'y accordent, et même on le permet,
« encore que l'on ne craigne plus aucune violence
« de ceux qui nous ôtent notre bien, comme quand
« ils s'enfuient. Azor, de notre société, le prouve,
« page 3, Liv. II, cap. 1, q. 20.

« Mais, mon Père, combien faut-il que la chose
« vaille pour nous porter à cette extrémité? Il faut,
« selon Reginaldus, Liv. XXI, cap. 5, n° 66, et
« Tannerus, *in* 2, 2, disp. 4, q. 8, d. 4, n° 69,
« que la chose soit de grand prix au jugement d'un
« homme prudent. Et Dayman et Filiutius en
« parlent de même. Ce n'est rien dire, mon
« Père. Où ira-t-on chercher un homme prudent,
« dont la rencontre est si rare, pour faire cette
« estimation? Que ne déterminent-ils exactement
« la somme? Comment, dit le Père, était-il si
« facile, à votre avis, de comparer la vie d'un
« homme et d'un chrétien à de l'argent? C'est ici
« où je veux vous faire sentir la nécessité de nos
« casuistes. Cherchez-moi, dans tous les anciens

« Pères, pour combien d'argent il est permis de « tuer un homme. Que vous diront-ils? sinon : « *non occides*, vous ne tuerez point. Et qui a « donc osé déterminer cette somme? répondis-je. « C'est, me dit-il, notre grand et incomparable « Molina, la gloire de notre société, qui, par sa « prudence inimitable, l'a estimée « à six ou sept « ducats, pour lesquels il assure qu'il est permis « de tuer, encore que celui qui les emporte s'en-« fuie. » C'est en son tome IV, tr. 3, disp. 16, d. 6. « Et il dit, de plus, au même endroit, « qu'il « n'oserait condamner d'aucun péché un homme « qui tue celui qui lui veut ôter une chose de la « valeur d'un écu ou moins, *unius aurei, vel mi-« noris adhuc valoris.* » Ce qui a porté Escobar à « établir cette règle générale, n° 44, « que régu-« lièrement on peut tuer un homme pour la valeur « d'un écu, selon Molina. »[1]

Balzac, dans son *Aristippe*, a pris aussi Platon pour modèle. Quoique cet ouvrage n'ait pas la forme de dialogue, il a cependant quelque chose de dramatique, par la manière dont Aristippe développe ses idées devant le landgrave de Hesse et quelques personnes admises chez ce prince, auquel Aristippe adresse toujours la parole. Balzac a su donner beaucoup de charme et d'intérêt à cet ouvrage, qui a naturellement moins de vivacité

[1] Septième Lettre.

qu'un dialogue. Il a pris pour auditeurs des personnes qui doivent s'intéresser au sujet que l'on traite, et profiter des principes que l'on établit. C'est en présence du landgrave, qui doit connaître la cour, puisqu'il en est le centre, que se tient le discours; de même chez Platon, dans le dialogue qu'il intitule *Euthyphron,* c'est la rencontre de Socrate avec cet Euthyphron, devin, et s'occupant de religion et de morale, qui devient l'occasion et la cause de ce dialogue. Dans le premier Alcibiade, c'est devant cet Athénien, homme d'État, ou qui doit le devenir un jour, qu'il traite de la connaissance de soi-même, considérée comme le principe de toute science, et particulièrement de la science politique; c'est à Alcibiade, qui doit en faire immédiatement son profit, qu'il montre combien il a encore à apprendre avant d'être un homme d'État. Lachès et Nicias, tous deux célèbres par la gloire militaire et qui croient s'entendre en courage, sont les interlocuteurs qu'il donne à Socrate dans ce dialogue [1], qui roule sur le courage en général; en un mot, telle est la marche habituelle de Platon.

L'*Aristippe* est rempli d'allusions à l'histoire. En voici un exemple, à l'occasion de ces gens dont nous avons déjà parlé, qui veulent faire le monde plus fin qu'il n'est : « Ils ne s'arrêtent jamais à la « lettre, ces subtils interprètes des pensées d'autrui; « et quand deux princes s'attaquent de toute leur

[1] Le Lachès.

« force et de toute la puissance de leurs États, ils « croient qu'ils s'entendent ensemble pour tromper les autres princes. Ils font des jugemens « presque aussi plaisans que ceux qui disaient, à « Athènes, *qu'on ne se fiât pas à la mort du roi « Philippe, et qu'il s'était fait tuer tout exprès « pour attraper les Athéniens*.

« On voit, par ce mauvais mot, jusqu'où peut « aller la mauvaise subtilité, et quel est l'esprit de « la Grèce et de ces spéculatifs; mais il y a eu des « spéculatifs en tout pays. Il y a toujours eu des « alchimistes et des souffleurs, qui ont distillé les « choses humaines, qui ont donné plus de liberté « qu'ils ne devaient à leurs conjectures et à leurs « soupçons; parce que Junius Brutus contrefit le « sot, ils ont eu de la défiance de tous les sots : ils « se sont figuré que tous les niais imitaient Brutus; « que la simplicité apparente était un artifice caché; « que ceux qui ne savaient rien dissimulaient leur « science; que le silence de ceux qui ne disaient « mot couvrait de dangereuses pensées.

« C'était l'opinion qu'avait un prince romain « d'un certain imbécile de son temps, que les pages « sifflaient, et que personne n'estimait que lui. « L'histoire rapporte *qu'il en appréhendait les « vertus secrètes;* et que le mépris universel de la « cour, et vingt-cinq ans d'impertinences, ou faites « ou dites à la face du grand monde, ne l'avaient « pu assurer de cet homme-là.

« Du même principe de fausse subtilité sont nées « ces visions que notre homme trouve si ingé- « nieuses, et qui me semblent si ridicules; que les « docteurs admirent, et que je ne puis souffrir. En « cet endroit, Aristippe, adressant la parole aux « deux gentilshommes qui l'écoutaient : « Pensez- « vous, leur dit-il, comme ces docteurs subtils, « qu'Annibal ne voulut pas prendre Rome, de peur « de n'être plus utile à Carthage, et de se voir « obligé, par là, à finir la guerre, qu'il avait dessein « de perpétuer? A votre avis, Auguste choisit-il « Tibère pour son successeur, afin de se faire « regretter, et rechercher de la gloire, après sa « mort, par la comparaison d'une vie qui devait « être si différente de la sienne? Vous imaginez- « vous que le conseil qu'on trouva dans ses Mé- « moires, de mettre des bornes à l'Empire, fut « un effet de son envie contre sa postérité? Avait-il « peur qu'un jour un autre homme fût plus grand « seigneur que lui, et commandât à plus de sujets? « Est-il croyable que le même Auguste ne faisait « l'amour que par maxime d'État, et ne voyait les « dames de Rome que pour apprendre le secret « de leurs maris? Y a-t-il de l'apparence que son « âme ne se remuât que par règle et par compas, « que toutes ses actions fussent si guindées et tous « ses vices si étudiés? »[1]

[1] *Aristippe, ou de la Cour*, disc. III.

On trouve de même dans Platon un grand nombre d'allusions historiques. Par exemple, dans son *Axiochus* (car M. Boissonade[1] conserve à ce grand écrivain ce dialogue, que la plupart attribuent à Eschine le socratique), il s'en sert pour prouver qu'il n'est pas désirable de vieillir : Ἀγαμήδης γοῦν καὶ Τροφώνιος, οἱ δειμάμενοι τὸ Πυθοῖ τοῦ θεοῦ τέμενος, εὐξάμενοι τὸ κράτιστον αὐτοῖς γενέσθαι, κατακοιμηθέντες οὐκέτ' ἐξανέστησαν. Οἵ τε τῆς Ἀργείας ἱερείας υἱεῖν, ὁμοίως εὐξαμένης αὐτοῖς τῆς μητρὸς γενέσθαι τι τῆς εὐσεβείας παρὰ τῆς Ἥρας γέρας, ἐπειδὴ, τοῦ ζεύγους ὑστερήσαντος, ὑποδύντες αὐτοὶ διήνεγκαν αὐτὴν εἰς τὸν νεὼν, μετὰ τὴν εὐχὴν νυκτὶ μετήλλαξαν. Et peu après, pour montrer les inconvéniens du maniement des affaires publiques : Ἀλλ' ἡ πολυτίμητος πολιτεία (πολλὰ γὰρ ὑπερβαίνω) διὰ πόσων ἐλαύνεται δεινῶν; τὴν μὲν χαρὰν ἔχουσα φλεγμονῆς δίκην παλλομένην καὶ σφυγματώδη· τὴν δὲ ἀπότευξιν ἀλγεινὴν καὶ θανάτων μυρίων χείρω. Τίς γὰρ ἂν εὐδαιμονήσειε πρὸς ὄχλον ζῶν, εἰ ποππυσθείη, καὶ κροτηθείη, δήμου παίγνιον ἐκβαλλόμενον, συριττόμενον, ζημιούμενον, θνῆσκον, ἐλεούμενον; Ἐπεί τοί γε, ὦ Ἀξίοχε πολιτικὲ, ποῦ τέθνηκε Μιλτιάδης; ποῦ δὲ Θεμιστοκλῆς; ποῦ δ' Ἐφιάλτης; ποῦ δ' οἱ δέκα στρατηγοί; ὅτ' ἐγὼ μὲν οὐκ ἐπηρόμην τὴν γνώμην· οὐ γάρ ἐφαίνετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ ξυνεξάρχειν· οἱ δὲ περὶ Θηραμένην καὶ Καλλίξενον, τῇ ὑστεραίᾳ προέδρους ἐγκαθέτους ὑφέντες, κατεχειροτόνησαν τῶν ἀνδρῶν ἄκριτον θάνατον· καίτοι γε οὐ μόνος

[1] Dans son cours de l'année 1824-1825.

αὐτοῖς ἤμυνες, καὶ Εὐρυπτόλεμος; τρισμυρίων ἐκκλησιαζόντων.

Platon égaie aussi quelquefois ses plus graves discours par des plaisanteries qu'il sait placer à propos, et comme à l'appui de ses raisonnemens. Πῶς τοῦτο λέγεις, ὦ Σώκρατες; Ὥσπερ καὶ Θαλῆν ἀστρονομοῦντα, ὦ Θεόδωρε, καὶ ἄνω βλέποντα, πεσόντα εἰς φρέαρ, Θρᾶττά τις ἐμμελὴς καὶ χαρίεσσα θεραπαινὶς ἀποσκῶψαι λέγεται ὡς τὰ μὲν ἐν οὐρανῷ προθυμοῖτο εἰδέναι, τὰ δ' ἔμπροσθεν αὐτοῦ καὶ παρὰ πόδας λανθάνοι αὐτόν. Ταὐτὸν δὲ ἀρκεῖ σκῶμμα ἐπὶ πάντας ὅσοι ἐν φιλοσοφίᾳ διάγουσιν.[1]

C'est ainsi que Balzac, dans ce même *Aristippe* (qui mériterait d'être lu plus qu'il ne l'est aujourd'hui), parlant des hommes d'État à vue courte, dit : « Mais les élections qu'ils font des autres sont « bien dignes de celle qui a été faite d'eux. Pour « l'ambassade de Rome, ils proposent au prince « un bon capitaine de chevau-légers, et qui s'est « signalé en plusieurs combats ; à leur recommandation, on met dans les finances un vieux prodigue, qui en sa jeunesse a fait cession de biens, « mais qui parle admirablement de l'économie. Ils « demandent la première charge de la justice pour « un homme véritablement de robe longue, mais « célèbre par le peu de connaissance qu'il a des « lettres, mais de la classe de celui que nos pères

[1] *Plato. Theætet.*

« virent à Paris, quand les ambassadeurs de Po-« logne y arrivèrent. Ils firent à cet homme leur « compliment en latin, et il les pria de l'excuser « s'il ne leur répondait pas, *parce qu'il n'avait « jamais eu la curiosité d'apprendre le pòlonais.* »

« Vous souriez, Monseigneur, et vous vous « étonnez de la grande littérature de cet homme de « robe longue; il faisait bien d'autres équivoques, « et on en conte quelques uns qui ne me semblent « pas mal plaisans. Ce fut lui qui crut que Sénèque « était un docteur de droit canon, et que, dans ses « livres *des Bénéfices*, il avait traité à plein fond « des matières bénéficiales. Un *** de ce temps-là « lui fit accroire que la Morée était le pays des « Mores; et il n'est rien de si vrai qu'il chercha « dans la carte, un jour entier, la démocratie et « l'aristocratie, pensant les y trouver, comme la « Dalmatie et la Croatie.

« Il fait bon être savant sous ces règnes-là, et « les Muses ont beaucoup à espérer de pareils « ministres. »[1]

De Lucien (cet auteur piquant, que l'on a surnommé *hominum Deorumque derisor*, et que, sous ce rapport, on a comparé à Voltaire), Fénelon et Fontenelle prirent l'idée de ces *Dialogues des Morts*, cadres heureux où les leçons de la morale, les observations de la satire et de la critique se

[1] *Aristippe, ou de la Cour,* disc. II.

placent de la manière lá plus saillante. Ces deux auteurs portèrent dans cette imitation l'empreinte de leur caractère : Fénelon conservant toujours, même dans la plaisanterie, une élégance pleine de noblesse, y parle le langage de la vertu, de la raison, du goût le plus pur; Fontenelle y trouve le moyen de faire briller un esprit observateur, plein de finesse, mais trop souvent manquant de cette simplicité qui est une des premières qualités du vrai beau.

Les romans, originaires de la Perse, passèrent, lors de la conquête de Cyrus, dans l'Asie mineure, pays habité, en grande partie, par des colonies grecques. Les Milésiens furent les premiers qui apprirent des Perses l'art de faire des romans, et ils y travaillèrent si heureusement, que les fables milésiennes (c'est-à-dire leurs romans), pleines d'histoires amoureuses et de récits dissolus, furent en réputation. « Il y a assez d'apparence, ajoute Huet, que les romans avaient été innocens jusqu'à eux, et ne contenaient que des aventures singulières et mémorables; qu'ils les corrompirent les premiers, et les remplirent de narrations lascives et d'événemens amoureux[1]. » Ces premiers romans devaient donc avoir beaucoup de rapports avec nos petites pièces en vers ou en prose appelées *contes*. La Fontaine, qui a traité ce genre avec tant de

[1] Lettre de M. Huet à M. de Ségrais, sur l'*Origine des Romans*.

grâce, pourrait nous en donner une idée; il a même reproduit, dans *la Matrone d'Éphèse,* une de ces fables milésiennes dont le souvenir, conservé jusqu'à nous, a toujours joui de tant de popularité, que le poète commence par s'excuser en ces termes:

> S'il est un conte usé, commun et rebattu,
> C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
> Et pourquoi donc le choisis-tu?
> Qui t'engage à cette entreprise?
> N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
> Quelle grâce aura ta Matrone
> Auprès de celle de Pétrone?
> Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?

Cet aimable poète imita aussi Anacréon dans les deux jolis contes du portrait de sa maîtresse et de l'*Amour mouillé,* Théocrite dans la fable de *Daphnis et Alcimadure,* etc. Ce respect qu'il avait pour l'antiquité [1] l'engagea à prendre part à la fameuse querelle entre Boileau et Perrault, sur les anciens et les modernes; il fut même le premier à se déclarer publiquement en faveur des anciens [2], dans l'épître qu'il adressa à son ami Huet, alors évêque de Soissons. C'est là qu'il dit:

> Quand notre siècle aurait ses savans et ses sages,
> En trouverai-je un seul approchant de Platon? [3]

[1] Voyez page 38.

[2] *Histoire de la Vie et des Ouvrages de La Fontaine,* par C.-A. Walckenaër, liv. V.

[3] Épître XXII.

Les Grecs, après nous avoir offert les modèles des contes, nous offrent encore ceux des romans proprement dits. Les *Æthiopiques* d'Héliodore, ouvrage également remarquable par la bonté du plan, la singularité des événemens, la vivacité des sentimens et la pureté de la morale, a été le type de ce genre d'ouvrages, qui fut très modifié chez nous par l'influence des idées chevaleresques et le mélange d'autres genres, dont il prit plus ou moins l'esprit et la forme, tels que la comédie, la satire, les caractères, les lettres, l'histoire même, qui de notre temps s'est trouvée fort étonnée de cette réunion dans les ouvrages *hybrides*, qu'on nomme *romans historiques*.

C'est aux pastorales de Longus que nous devons ce genre délicat, que nous avons quelquefois fondu avec l'idylle, dans laquelle Théocrite, Bion et Moschus ont été nos modèles, et où madame Deshoulières s'est distinguée parmi nous. D'Urfé, dans son *Astrée*, est loin de la naïveté touchante de Longus, dont se sont bien mieux rapprochés Florian et Bernardin de Saint-Pierre. Ce dernier surtout a tout-à-fait reproduit *Daphnis et Chloé* dans *Paul et Virginie*. « A travers les changemens de costume, de croyance et de climat, dit M. Villemain, l'imitation est sensible dans le langage des deux jeunes amans; les mêmes naïvetés passionnées sortent de la bouche de Daphnis et de celle de Paul. »

Pour suivre le précepte de Boileau, et

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

nous pourrions, après les romans, parler ici des obligations que la littérature sacrée en France a aux doctes et éloquens Pères de l'Église grecque; mais cette intéressante matière mériterait des développemens dans lesquels la direction donnée jusqu'ici à nos études ne nous met pas en état d'entrer dignement. Toutefois nos grands orateurs sacrés ne se sont pas bornés à imiter les auteurs ecclésiastiques; et ils pourraient nous offrir un grand nombre de passages où l'imitation de quelque auteur profane n'est pas moins sensible que celle de Thucydide, dans ce passage de Bossuet sur les merveilles de la vie du prince de Condé : « Et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires....[1] » Καὶ μὴ ἐν ἑνὶ ἀνδρὶ πολλῶν ἀρετὰς κινδυνεύεσθαι, εὖ τε καὶ χεῖρον εἰπόντι πιστευθῆναι. Χαλεπὸν γὰρ τὸ μετρίως εἰπεῖν ἐν ᾧ μόλις καὶ ἡ δόκησις τῆς ἀληθείας βεβαιοῦται· ὅ, τε γὰρ ξυνειδὼς καὶ εὔνους ἀκροατὴς τάχ' ἄν τι ἐνδεεστέρως πρὸς ἃ βούλεταί τε καὶ ἐπίσταται, νομίσειε δηλοῦσθαι[2]. Et d'ailleurs ces éloges

[1] *Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé.*

[2] *Thucyd. hist.*, lib. II.

funèbres, si favorables aux développemens de l'éloquence, n'ont-ils pas pris leur origine dans la Grèce? « Ces fameux jugemens d'Égypte, dit M. Villemain, dont Bossuet a parlé avec autant d'admiration que de génie, n'ont peut-être jamais existé que dans l'imagination républicaine des écrivains grecs[1]. » Au moins, si l'on n'admet pas cette opinion, est-on contraint d'avouer que les plus anciens monumens de ce genre, qui subsistent, appartiennent aux Grecs; et Thomas cite[2], comme les plus fameux modèles, le discours de Périclès, dans Thucydide; l'éloge des guerriers morts à Chéronée, attribué à Démosthène, et le *Ménexène* de Platon.

Nous ne pouvons aussi faire qu'indiquer ce que doit aux Grecs la philosophie dont les représentans d'Aristote et de Platon se partagent encore l'empire; ce que leur doit la médecine, dont Hippocrate et Galien sont encore les premiers docteurs, et leurs ouvrages, la base de l'instruction d'un habile médecin; enfin, ce que leur doivent toutes les sciences d'observations et de calculs, dans lesquelles leur esprit ardent et plein de justesse nous a ouvert toutes les routes où nous nous sommes avancés si loin.

Ce grand corps d'ouvrages, où Rollin, Crévier et Lebeau, nous ont présenté l'histoire univer-

[1] *Essai sur l'Oraison funèbre.*

[2] *Essai sur les Éloges*, chap. V.

selle du monde civilisé, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la renaissance des lettres, est tiré (même pour l'*Histoire romaine*) presque en entier des historiens grecs, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Ctésias, Polybe, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Philon, Josèphe, Plutarque, Arrien, Appien, Diogène Laërce, Dion Cassius, Hérodien, Eunape, Eusèbe, Zosime, Procope, Théophylacte Simocatta, Agathias, Théophane, Georges Syncelle, Léon le diacre, Anastase le bibliothécaire, Constantin Porphyrogénète, Jean Génésius, Georges Cédrène, Jean Scylitza Curopalate, Jean Zonaras, Nicéphore Bryennius, Anne Comnène, Jean Cinnamus, Nicétas Choniate, Georges Acropolite, Michel Glycas, Georges Pachymère, Nicéphore Grégoras, Jean Cantacuzène, Laonic Chalcondyle, Georges Phrantzès, Ducas, etc.

Nous pourrions nous étendre sur les traductions du grec bien plus que sur celles du latin; car les premières ont donné lieu, dans notre langue, à des ouvrages beaucoup plus remarquables. Amiot, dont nous avons déjà parlé, met à lui seul un poids considérable dans la balance. Nous n'entrerons dans aucun détail sur la traduction de Tourreil, à l'occasion de laquelle Racine dit à Boileau ce mot si connu : « Ah! le bourreau, il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène! [1] » Cepen-

[1] D'Olivet, *Hist. de l'Acad.*

dant cet auteur, sous d'autres rapports, ne manquait pas de mérite, et le discours qui précède sa traduction est un morceau très estimé.

La Bruyère accompagna la publication de ses *Caractères* de la traduction de ceux de Théophraste, à la méditation desquels il dut l'idée des caractères ou mœurs de son siècle. Son discours sur Théophraste nous prouve combien il avait étudié cet auteur; et quand ensuite on lit les *Caractères* de La Bruyère, on trouve qu'il y a fait passer toutes les beautés qu'il avait remarquées dans Théophraste. Le morceau suivant prouve avec quelle justesse et quelle profondeur de vues il jugeait les anciens, et comme il devait bien sentir leurs ouvrages :

« Que si quelques uns se refroidissaient pour cet ouvrage moral, par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps où il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs moeurs, que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

« Nous qui sommes si modernes, nous serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des

chargés, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une métairie; la splendeur des partisans, gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume, où il n'y avait ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui était pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passait presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre; que d'honnêtes femmes, qui n'étaient ni marchandes ni hôtelières, avaient leurs maisons ouvertes à ceux qui payaient pour y entrer; que l'on avait à choisir des dés, des cartes, et de tous les jeux; que l'on mangeait dans ces maisons, et qu'elles étaient propres à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paraissait dans la ville que pour y passer avec précipitation; nul entretien, nulle familiarité; que tout y était farouche, et comme alarmé par le bruit des chars qu'il fallait éviter, et qui s'abandonnaient au milieu des rues comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entraient dans les temples, allaient voir des femmes, ou visitaient leurs amis avec des armes offensives, et qu'il n'y avait pres-

que personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connaissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie.

« Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles; qu'elles changent avec les temps; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

« La nature se montrait en eux dans toute sa

pureté et sa dignité, et n'était point encore souillée par la vanité, par le luxe, et par la sotte ambition. Un homme n'était honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu; il n'était point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans et ses serviteurs : sa nourriture était saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis; ses vêtemens simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocens, une grande récolte, le mariage de ses enfans, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.

« Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre, qu'on ne savait point; des mœurs que l'on ignorait : celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent : moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté, il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Nègres ou Abyssins.

« Or, ceux dont Théophraste nous peint les

mœurs dans ses *Caractères* étaient Athéniens, et nous sommes Français : et si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérions que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième olympiade, c'est-à-dire trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivait ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnaître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions ; ils sont encore tels qu'ils étaient alors, et qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défians, médisans, querelleurs, superstitieux.

« Il est vrai, Athènes était libre, c'était le centre d'une république : ses citoyens étaient égaux; ils ne rougissaient point l'un de l'autre; ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible, spacieuse, entraient dans les boutiques et dans les marchés, achetaient eux-mêmes les choses nécessaires; l'émulation d'une cour ne les faisait point sortir d'une vie commune : ils réservaient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages : ils passaient une partie de leur vie dans les places,

dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques et au milieu d'une ville dont ils étaient également les maîtres. Là, le peuple s'assemblait pour parler ou pour délibérer des affaires publiques; ici, il s'entretenait avec les étrangers; ailleurs, les philosophes tantôt enseignaient leur doctrine, tantôt conféraient avec leurs disciples; ces lieux étaient tout à la fois la scène des plaisirs et celle des affaires. Il y avait dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue, mais cependant quels hommes en général que les Athéniens, et quelle ville qu'Athènes! »[1]

Remarquons le genre de mérite que La Bruyère reconnaît surtout dans Théophraste, et qu'il a cherché à donner au plus haut point à son ouvrage; c'est la peinture du détail des mœurs. Sans doute l'observation profonde du cœur humain et la critique mordante de ses vices et de ses travers est le point de vue le plus élevé sous lequel on puisse considérer cet ouvrage; mais ces détails, qui nous montrent la différence des formes sous lesquelles se présente ce cœur, dont le fond est toujours le même, offrent au véritable philosophe des observations qui ne sont guère moins importantes. Le savant, à qui l'expérience a appris que cette connaissance approfondie d'une matière,

[1] La Bruyère, *Discours sur Théophraste.*

qui seule donne le droit de la traiter, est la collection bien faite de toutes les connaissances de détails, y trouve une source abondante de jouissances, d'instruction; ces détails sont le caractère distinctif de ce genre d'ouvrages, le plus vif, le plus varié, le plus mobile de tous les ouvrages dramatiques, à la nature desquels ils l'unissent intimement. Au lieu d'un froid et ennuyeux livre de morale, dont l'expression métaphysique exige une continuelle tension d'esprit, nous suivons gaîment et avec intérêt ces scènes piquantes et variées, qui, en nous faisant connaître des mœurs si différentes des nôtres, nous font réfléchir sur les nôtres, agrandissent nos idées, et nous inspirent cet esprit de comparaison, d'investigation, d'universalité, qui fait le véritable savant, ce savant que le grand d'Aguesseau définit si éloquemment : « Citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume : elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'orient et de l'occident; et joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations tributaires de sa doctrine. Dédaignant les bornes des temps, comme celles des lieux, on dirait que la nature l'ait fait vivre

long-temps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, l'homme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont parlé, ont agi pour lui : ou plutôt, il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons, il a été le témoin de leurs grands exemples. »[1]

La Bruyère s'est tellement attaché à marcher sur les traces de Théophraste, en nous faisant connaître les moeurs de Paris et de Versailles au dix-septième siècle, aussi-bien que le philosophe grec nous fait connaître celles d'Athènes au quatrième siècle avant J.-C., qu'il n'y a peut-être pas d'ouvrage qui puisse nous donner une meilleure idée de ce qu'était, du temps de Louis XIV, toute cette physionomie extérieure que l'on appelle, par une expression générale, *le costume*, et qui est déjà si différente aujourd'hui. « Nos pères, dit « il, nous ont transmis, avec la connaissance de « leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs « coiffures, de leurs armes, et des autres orne« mens qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne « saurions bien reconnaître cette sorte de bienfait « qu'en traitant de même nos descendans.[2]

« Ces mêmes modes, que les hommes suivent si « volontiers pour leurs personnes, ils affectent de « les négliger dans leurs portraits, comme s'ils « sentaient ou qu'ils prévissent l'indécence et le

[1] Septième mercuriale sur *l'Esprit et la Science*.

[2] *Caractères de La Bruyère*, chap. 13.

« ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles « auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agré- « ment de la nouveauté : ils leur préfèrent une « parure arbitraire, une draperie indifférente, « fantaisies du peintre qui ne sont prises ni sur « l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les « mœurs, ni la personne : ils aiment des attitudes « forcées ou immodestes, une manière dure, sau- « vage, étrangère, qui font un capitan d'un jeune « abbé, et un matamore d'un homme de robe; « une Diane d'une femme de ville, comme d'une « femme simple et timide une amazone ou une Pal- « las; une Laïs d'une honnête fille; un Scythe, un « Attila, d'un prince qui est bon et magnanime. »[1]

Ces deux citations sont tirées du chapitre intitulé *de la Mode*, où il n'est presque question que de dévotion : c'était le temps de madame de Maintenon. Dans ce chapitre, il définit ainsi la fausse dévotion : « Un dévot est celui qui, sous un roi « athée, serait athée. » En lisant certains passages, comme le suivant, ne nous croyons-nous pas déjà dans un monde aussi différent de celui de La Bruyère, que celui de La Bruyère l'était du temps de Théophraste ? « Négliger vêpres comme une « chose antique et hors de mode, garder sa place « soi-même pour le salut, savoir les êtres de la « chapelle, connaître le flanc, savoir où l'on est

[1] *Caractères de La Bruyère*, chap. 13.

« vu et où l'on n'est pas vu, rêver dans l'église à « Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y « donner des ordres et des commissions, y atten- « dre les réponses; avoir un directeur mieux « écouté que l'Évangile; tirer toute sa sainteté et « tout son relief de la réputation de son directeur; « dédaigner ceux dont le directeur a moins de « vogue, et convenir à peine de leur salut; n'ai- « mer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche « chez soi ou par son directeur; préférer sa messe « aux autres messes, et les sacremens donnés de sa « main à ceux qui ont moins de cette circon- « stance; ne se repaître que de livres de spiritua- « lité, comme s'il n'y avait ni Évangiles, ni « Épîtres des apôtres, ni morale des Pères.... »[1]

D'autres endroits sont moins éloignés de nos moeurs : « Tite, par vingt années de service dans « une seconde place, n'est pas encore digne de la « première, qui est vacante : ni ses talens, ni sa « doctrine, ni une vie exemplaire, ni les voeux des « paroissiens, ne sauraient l'y faire asseoir. Il naît « de dessous terre un autre clerc pour la remplir. « Tite est reculé ou congédié; il ne s'en plaint pas : « c'est l'usage[2]. » Ce l'est peut-être encore quelquefois aujourd'hui. Il en est de même de ce portrait du nouvelliste de Théophraste, qui demande à la première personne qu'il rencontre : Μὴ λέγεταί

[1] *Caractères de La Bruyère*, chap. 13.

[2] *Ibid*. chap. 14.

τι καινότερον; καὶ μὴν ἀγαθά γέ ἐστι τὰ λεγόμενα; καὶ οὐκ ἐάσας ἀποκρίνεσθαι, εἰπεῖν, τί λέγεις; οὐδὲν ἀκήκοας; δοκῶ μοί σε εὐωχήσειν καινῶν λόγων. Καὶ ἔστιν αὐτῷ ἢ στρατιώτης, ἢ παῖς Ἀστείου τοῦ αὐλητοῦ, ἢ Λύκων ὁ ἐργολάβος παραγεγονὼς ἐξ αὐτῆς τῆς μάχης, οὗ φησὶν ἀκηκοέναι. Αἱ μὲν οὖν ἀναφοραὶ τῶν λόγων τοιαῦταί εἰσιν αὐτοῦ, ὧν οὐθεὶς ἂν ἔχοι ἐπιλαβέσθαι. Διηγεῖται δὲ τούτους φάσκων λέγειν, ὡς Πολυσπέρχων καὶ ὁ βασιλεὺς μάχῃ νενίκηκε, καὶ Κάσσανδρος ἐζώγρηται. Κἂν εἴπῃ τὶς αὐτῷ, Σὺ δὲ ταῦτα πιστεύεις; φήσει· τὸ πρᾶγμα βοᾶσθαι γὰρ ἐν τῇ πόλει, καὶ τὸν λόγον ἐπεντείνειν, καὶ πάντα γὰρ συμφωνεῖν· ταὐτὰ λέγειν περὶ τῆς μάχης· καὶ πολὺν τὸν ζωμὸν γεγονέναι. Εἶναι δὲ αὐτῷ καὶ σημεῖον τὰ πρόσωπα τῶν ἐν τοῖς πράγμασιν· ὁρᾶν γὰρ αὐτῶν πάντων μεταβεβληκότα. Λέγει δ' ὡς καὶ παρακήκοε παρὰ τούτοις κρυπτόμενόν τινα ἐν οἰκίᾳ, ἤδη πέμπτην ἡμέραν ἥκοντα ἐκ Μακεδονίας, ὃς πάντα ταῦτα εἶδε. Καὶ πάντα δεξιὼν, πῶς οἴεσθε; σχετλιάζει λέγων· Δυστυχὴς Κάσσανδρος! ὦ ταλαίπωρος! ἐνθυμῇ τὸ τῆς τύχης; ἀλλ' οὖν ἰσχυρὸς γενόμενος· καὶ δεῖ δὲ αὐτὸ σὲ μόνον εἰδέναι. Πᾶσι δὲ τοῖς ἐν τῇ πόλει προσδεδράμηκε λέγων [1]. Ce dernier trait est reproduit par La Fontaine, dans *les Femmes et le Secret* :

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre. Ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.

[1] Θεοφρ. ἠθικ. χαρακτ. Κεφ. η'.

L'autre grille déjà d'en conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.[1]

La Bruyère devait bien traduire cet auteur qu'il avait si bien étudié. Néanmoins, sa traduction était susceptible de plusieurs corrections; les courtes notes dont il l'avait accompagnée pouvaient recevoir plus de développemens, surtout pour cette partie des mœurs dont nous avons remarqué l'importance. D'ailleurs, de nouvelles connaissances archéologiques, que n'avaient pu avoir Casaubon et les commentateurs antérieurs à La Bruyère, rendaient cette partie du travail susceptible de plus de perfection. Théophraste, ainsi complété par M. Schweighæuser fils, et joint aux *Caractères* de La Bruyère, est un des ouvrages les plus propres à former le goût.

Une autre traduction qui atteignit le même but, en répandant en France l'admiration raisonnée des grands modèles, est celle du *Traité du Sublime* de Longin[2], par Boileau. Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*, après avoir fait le plus bel éloge de Démosthène, ajoute : « N'avez-vous pas vu ce qu'en dit Longin dans son *Traité du Sublime?*

« B. Non; n'est-ce pas ce traité que M. Boileau a traduit? Est-il beau?

[1] Livre VIII, fable 6.

[2] Ou, selon d'autres, de Denys d'Halicarnasse. Cette opinion a même pour elle de grandes probabilités.

« A. Je ne crains pas de dire qu'il surpasse à mon gré la rhétorique d'Aristote. Cette rhétorique, quoique très belle, a beaucoup de préceptes secs et plus curieux qu'utiles dans la pratique : ainsi elle sert bien plus à faire remarquer les règles de l'art à ceux qui sont déjà éloquens, qu'à inspirer l'éloquence et à former de vrais orateurs : mais le sublime de Longin joint aux préceptes beaucoup d'exemples qui les rendent sensibles. Cet auteur traite le sublime d'une manière sublime, comme le traducteur l'a remarqué; il échauffe l'imagination, il élève l'esprit du lecteur, il lui forme le goût, et lui apprend à distinguer judicieusement le bien et le mal dans les orateurs célèbres de l'antiquité.

« B. Quoi! Longin est si admirable! Eh! ne vivait-il pas du temps de l'empereur Aurélien et de Zénobie?

« A. Oui : vous savez leur histoire.

« B. Ce siècle n'était-il pas bien éloigné de la politesse des précédens? Quoi! vous voudriez qu'un auteur de ce temps-là eût le goût meilleur qu'Isocrate? en vérité, je ne puis le croire.

« A. J'en ai été surpris moi-même : mais vous n'avez qu'à le lire; quoiqu'il fût d'un siècle fort gâté, il s'était formé sur les anciens, et il ne tient presque rien des défauts de son temps. »[1]

[1] Dialogue I.

Mais ce qui contribua le plus à ouvrir tous les yeux sur les beautés de la littérature grecque, à montrer l'absurdité de ceux qui veulent tourner en ridicule des usages antiques différens des nôtres, mais plus favorables à la poésie, et peut-être plus conformes au bon sens et à la nature, ce furent les *Réflexions critiques* sur Longin, chef-d'œuvre de raison, de science et d'excellente plaisanterie. « Il n'est plus question à l'heure qu'il est, dit Boileau à Perrault, de savoir si Homère, Platon, Cicéron, Virgile, sont des hommes merveilleux; c'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus : il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux qui les a fait admirer de tant de siècles; et il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles-lettres, auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût, ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes.

« Quand je dis cela, néanmoins, je suppose que vous sachiez la langue de ces auteurs; car si vous ne la savez point, et si vous ne vous l'êtes point familiarisée, je ne vous blâmerai pas de n'en point voir les beautés; je vous blâmerai seulement d'en parler [1]. » Combien de sophismes et d'extravagances bien des gens se seraient-ils épargnés en suivant ce sage conseil !

[1] Réflexion VII.

Ce Charles Perrault, qui s'est rendu célèbre par le mauvais goût qui l'engageait ainsi à parler de ce qu'il n'entendait pas, avait pris Homère pour principal sujet de ses plaisanteries : « On me demandera peut-être, dit Boileau, ce que c'est que ces plaisanteries, M. Perrault n'étant pas en réputation d'être fort plaisant ; et comme vraisemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curiosité des lecteurs, en rapporter ici quelques traits ; mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'est que les dialogues de M. Perrault.

« C'est une conversation qui se passe entre trois personnages, dont le premier, grand ennemi des anciens, et surtout de Platon, est M. Perrault lui-même, comme il le déclare dans sa préface. Il s'y donne le nom d'abbé ; et je ne sais pas trop pourquoi il a pris ce titre ecclésiastique, puisqu'il n'est parlé dans ce dialogue que de choses très profanes, que les romans y sont loués par excès, et que l'opéra y est regardé comme le comble de la perfection où la poésie pouvait arriver en notre langue. Le second de ces personnages est un chevalier, admirateur de monsieur l'abbé, qui est là comme son Tabarin, pour appuyer ses décisions, et qui le contredit même quelquefois à dessein pour le faire mieux valoir. M. Perrault ne s'offensera pas sans doute de ce nom de Tabarin que je donne ici à son chevalier, puisque ce chevalier lui-même déclare

en un endroit qu'il estime plus les dialogues de Mondor et de Tabarin que ceux de Platon. Enfin, le troisième de ces personnages, qui est beaucoup le plus sot des trois, est un président, protecteur des anciens, qui les entend encore moins que l'abbé ni le chevalier, qui ne saurait souvent répondre aux objections du monde les plus frivoles, et qui défend quelquefois si sottement la raison, qu'elle devient plus ridicule dans sa bouche que le mauvais sens. En un mot, il est là comme le faquin de la comédie, pour recevoir toutes les nasardes. Ce sont là les acteurs de la pièce. Il faut maintenant les voir en action. »[1]

Boileau donne plusieurs exemples de la manière dont ces trois personnages exercent la critique, entre autres sur cet endroit du douzième Livre de *l'Odyssée*[2], « où Homère, selon la traduction de M. Perrault, raconte « qu'Ulysse étant porté sur « son mât brisé vers la Charybde, justement dans « le temps que l'eau s'élevait, et craignant de tom- « ber au fond quand l'eau viendrait à redescendre, « il se prit à un figuier sauvage qui sortait du haut « du rocher, où il s'attacha, comme une chauve- « souris, et où il attendit, ainsi suspendu, que son « mât, qui était allé au fond, revînt sur l'eau »; ajoutant « que lorsqu'il le vit revenir, il fut aussi « aise qu'un juge qui se lève de dessus son siége

[1] Réflexion VI.

[2] Vers 420 et suivans.

« pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs pro-
« cès. » M. l'abbé insulte fort à M. le président sur cette comparaison bizarre du juge qui va dîner; et voyant le président embarrassé, « est-ce, « ajoute-t-il, que je ne traduis pas fidèlement le « texte d'Homère? » ce que ce grand défenseur des anciens n'oserait nier. Aussitôt M. le chevalier revient à la charge; et sur ce que le président répond que le poète donne à tout cela un tour si agréable qu'on ne peut pas n'en être point charmé, « vous vous moquez, poursuit le chevalier. Dès le « moment qu'Homère, tout Homère qu'il est, veut « trouver de la ressemblance entre un homme qui « se réjouit de voir son mât revenir sur l'eau, et « un juge qui se lève pour aller dîner après avoir « jugé plusieurs procès, il ne saurait dire qu'une « impertinence. »

« Voilà donc le pauvre président fort accablé, et cela faute d'avoir su que M. l'abbé fait ici une des plus énormes bévues qui aient jamais été faites, prenant une date pour une comparaison; car il n'y a, en effet, aucune comparaison en cet endroit d'Homère. Ulysse raconte que voyant le mât et la quille de son vaisseau, sur lesquels il s'était sauvé, qui s'engloutissaient dans la Charybde, il s'accrocha comme un oiseau de nuit à un grand figuier qui pendait là d'un rocher, et qu'il y demeura long-temps attaché, dans l'espérance que, le reflux venant, la Charybde pourrait enfin revomir les

débris de son vaisseau; qu'en effet ce qu'il avait prévu arriva, et qu'environ vers l'heure qu'un magistrat, ayant rendu la justice, quitte la séance pour aller prendre sa réfection, c'est-à-dire environ sur les trois heures après midi, ces débris parurent hors de la Charybde, et qu'il se remit dessus. Cette date est d'autant plus juste, qu'Eustathius assure que c'est le temps d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures, et qu'autrefois, en Grèce, on datait ordinairement les heures de la journée par le temps où les magistrats entraient au conseil, par celui où ils y demeuraient, et par celui où ils en sortaient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun interprète, et le traducteur latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaison prétendue, ou à Homère qui ne l'a point faite, ou à M. l'abbé qui la lui fait faire si mal à propos. »[1]

De nos jours ces déclamations de l'ignorance présomptueuse se sont renouvelées avec plus de force que jamais; elles ont enveloppé dans la même proscription que les anciens les grands auteurs du siècle de Louis XIV, qui certes méritaient bien cet honneur. Boileau surtout, ce zélé défenseur de l'antiquité, qu'il sentait si bien, a été en butte à ces outrages. Faut-il se donner la peine d'opposer en-

[1] Réflexion VI.

core la raison à de pareils égaremens? « Les déclamations des nouveaux docteurs (dit avec une ironie piquante, un des rédacteurs d'un journal que l'on peut souvent citer dans les discussions littéraires) sont impuissantes contre ces préjugés d'autrefois; et ces ouvrages si vantés par une admiration *pédantesque,* ces monumens d'une littérature *pétrifiée,* ces statues des vieilles divinités de la poésie et de l'éloquence, viennent à tout moment braver leurs blasphémateurs. Il est vrai que ce sont des divinités voilées pour la plupart des sectateurs du nouveau culte, et qu'ils outragent ce qu'ils ne connaissent pas; aussi a-t-on essayé de venir à leur secours, et les anciens commentateurs, avec leurs doctes investigations, leurs conjectures, leurs incertitudes, ont été fort étonnés de reparaître au milieu de ce siècle, qui sait tout sans avoir rien appris. Mais comme ils ont presque tous écrit en latin, et que souvent leurs longues notes n'auraient servi qu'à couvrir d'un nuage encore plus épais ces textes qu'on veut faire semblant d'avoir lus, bientôt on a vu se multiplier les traductions et les notes françaises; et, ce qui vaut encore mieux pour des lecteurs impatiens, les petits cours de littérature, les abrégés, les extraits, les résumés, tous ces moyens expéditifs d'enseigner l'ignorance, ou le demi-savoir, pire que l'ignorance. » [1]

[1] *Journal des Débats*, du 30 novembre 1825.

Mais il n'est pas nécessaire d'être savant pour apprécier le beau génie de Boileau; il ne faut pour cela qu'un sens droit et du sentiment. Vauvenargues ne savait même pas le latin, et il ne jugeait que par sentiment les auteurs français. « Boileau, dit-il, prouve autant par son exemple que par ses préceptes que toutes les beautés des ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai.... Il a éclairé tout son siècle; il en a banni le faux goût, autant qu'il est permis de le bannir de chez les hommes. [1] » Et Voltaire, dont les uns ont peut-être exagéré l'ignorance, comme tant d'autres ont exagéré sa science et son érudition, mais qui n'est pas suspect quand il donne des louanges à nos grands auteurs, dit : « Je vous prêcherai éternellement cet art d'écrire qu'il a si bien enseigné. » [2]

Nous avons vu Despréaux s'approprier avec bonheur les beautés poétiques d'Horace : voici comme il revêt des formes de la plus belle poésie les idées lumineuses qu'Aristote expose dans une prose un peu technique. Ἃ γὰρ αὐτὰ λυπηρῶς ὁρῶμεν, τούτων τὰς εἰκόνας τὰς μάλιστα ἠκριβωμένας χαίρομεν θεωροῦντες, οἷον θηρίων τε μορφὰς τῶν ἀτιμωτάτων, καὶ νεκρῶν. Αἴτιον δὲ καὶ τοῦτο, ὅτι μανθάνειν οὐ μόνον τοῖς φιλοσόφοις ἥδιστον, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὁμοίως. Ἀλλ' ἐπὶ βραχὺ κοινωνοῦσιν αὐτοῦ· διὰ γὰρ τοῦτο χαίρουσιν, ὅτι συμβαίνει

[1] Introduction à la *Connaissance de l'Esprit humain.*

[2] Lettre à Helvétius.

θεωροῦντας μανθάνειν καὶ συλλογίζεσθαι τί ἕκαστον, οἷον ὅτι οὗτος ἐκεῖνος.[1]

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'OEdipe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.[2]

Ne peut-on pas comparer le commencement de son *Lutrin* à celui de *la Batrachomyomachie* d'Homère : même pompe dans le début, contrastant plaisamment avec le vers qui expose la petitesse du sujet :

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.

Ἀρχόμενος πρῶτον Μουσῶν χορὸν ἐξ Ἑλικῶνος
Ἐλθεῖν εἰς ἐμὸν ἦτορ ἐπεύχομαι, εἵνεκ' ἀοιδῆς,
Ἣν νέον ἐν δέλτοισιν ἐμοῖς ἐπὶ γούνασι θῆκα,
Δῆριν ἀπειρεσίην, πολεμόκλονον ἔργον Ἄρηος,
Εὐχόμενος μερόπεσσιν ἐς οὔατα πᾶσι βαλέσθαι·
Πῶς μύες ἐν βατράχοισιν ἀριστεύσαντες ἔβησαν.

Ses *Réflexions critiques sur Longin* nous montrent à quelle source il avait puisé ce goût sûr,

[1] Ἀριστ. περὶ ποιητ. Κεφ. δ'.

[2] *Art poétique*, début du chant III.

cette rectitude de jugement, ce style nerveux, toujours saillant, sans jamais être bizarre; enfin cette vérité, âme de tous ses écrits. Le feu sacré de la poésie, que ce grand homme devait à la nature, était nourri chez lui par la plus solide érudition. Il avait une connaissance approfondie de la littérature grecque, dont il connaissait non seulement les principaux auteurs, tels qu'Homère, Pindare, Hérodote, Sophocle, Xénophon, Platon, Démosthène...., mais tous ceux qui ne sont lus de nos jours que par les personnes qui se livrent entièrement à ce qu'on appelle du nom particulier d'*érudition* : il avait lu Eustathe [1], Diogène Laërce [2], Hésychius [3], saint Justin, Josèphe, Philon le Juif [4], Suidas, Hermogène [5], etc.

Perrault, au contraire, qui ne savait rien en grec, et qui connaissait assez peu le latin pour ne pas bien comprendre les traductions latines, ne pouvait pas manquer de tomber dans des absurdités, en puisant ses jugemens dans les traductions françaises qui existaient de son temps. C'est une chose curieuse de voir la manière dont elles habillaient Homère : elles faisaient de ses héros des Amadis ou des don Sanche; leur style est celui des contes de fées ou des romans de chevalerie.

[1] Réflexion VI.
[2] Réflexion III.
[3] *Idem.*
[4] Réflexion VI.
[5] *Remarques sur Longin*, à la fin de la traduction.

Au lieu de donner les discours que tiennent les personnages, elles les analysent à leur manière; elles passent des morceaux entiers; font, à la place des endroits les plus poétiques, des abrégés fort secs, supposent même ce que les personnages devaient faire dans telle ou telle circonstance, et mettent ainsi leurs idées modernes au milieu de celles du poète antique, toutes plus ou moins défigurées, ce qui compose le mélange du monde le plus extraordinaire. Je citerai quelques exemples : Homère, *Odyssée*, Livre IV, représente Hélène entrant dans la salle du festin :

Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
Ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑψορόφοιο
Ἤλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα.
Τῇ δ' ἄρ' ἅμ' Ἀδρήστη κλισίην εὔτυκτον ἔθηκεν,
Ἀλκίππη δὲ τάπητα φέρεν μαλακοῦ ἐρίοιο·
Φυλὼ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τόν οἱ ἔδωκε
Ἀλκάνδρη Πολύβοιο δάμαρ ὃς ἔναι' ἐνὶ Θήβης
Αἰγυπτίης, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐνὶ κτήματα κεῖται.
Ὃς Μενελάῳ δῶκε δύ' ἀργυρέας ἀσαμίνθους,
Δοιοὺς δὲ τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα.
Χωρὶς δ' αὖθ' Ἑλένῃ ἄλοχος πόρε κάλλιμα δῶρα·
Χρυσῆν τ' ἠλακάτην, τάλαρόν θ' ὑπόκυκλον ὄπασσεν
Ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράαντο.
Τὸν ῥά οἱ ἀμφίπολος Φυλὼ παρέθηκε φέρουσα,
Νήματος ἀσκητοῖο βεβυσμένον αὐτὰρ ἐπ' αὐτοῦ
Ἠλακάτη τετάνυστο ἰοδνεφὲς εἶρος ἔχουσα.
Ἕζετο δ' ἐν κλισμῷ, ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν.
Αὐτίκα δ' ἥγ' ἐπέεσσι πόσιν ἐρέεινεν ἕκαστα.[1]

[1] Vers 120-137.

« Hélène, qui parut en ce moment, interrompit « le silence. Elle était habillée en Diane; et en « quelque état qu'elle se mît, on était toujours « charmé de la voir. En voyant Télémaque, elle « eut la même pensée de lui que Ménélas. »[1]

Ailleurs les simples occupations de Nausicaa et de ses femmes sont décrites dans Homère avec une antique naïveté, image simple et noble de ces anciennes moeurs :

Αἱ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥόον περικαλλέ' ἵκοντο,
Ἔνθ' ἦτοι πλυνοὶ ἦσαν ἐπηετανοὶ, πολὺ δ' ὕδωρ
Καλὸν ὑπεκπρορέει, μάλα περ ῥυπόωντα καθῆραι·
Ἔνθ' αἵ γ' ἡμιόνους μὲν ὑπεκπροέλυσαν ἀπήνης,
Εἵματα χέρσιν ἕλοντο, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ,
Στεῖβον δ' ἐν βόθροισι θοῶς, ἔριδα προφέρουσαι.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πλῦνάν τε, κάθηράν τε ῥύπα πάντα,
Ἑξείης πέτασαν παρὰ θῖν' ἁλὸς, ἧχι μάλιστα
Λάϊγγας ποτὶ χέρσον ἀποπλύνεσκε θάλασσα.
Αἱ δὲ, λοεσσάμεναι, καὶ χρισσάμεναι λίπ' ἐλαίῳ,
Δεῖπνον ἔπειθ' εἵλοντο παρ' ὄχθῃσιν ποταμοῖο·
Εἵματα δ' ἠελίοιο μένον τερσήμεναι αὐγῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτου τάρφθεν δμῳαί τε καὶ αὐτὴ,
Σφαίρῃ ταί τ' ἄρ' ἔπαιζον ἀπὸ κρήδεμνα βαλοῦσαι·
Τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς.[2]

Voyons la traduction :

« Elle arriva, en peu d'heures, aux bords du

[1] *L'Odyssée* d'Homère, trad. en français par M. D***, tom. I. *Paris*, 1709, *in*-12, page 56.

[2] *Odyssée*, Ζ, vers 85-101.

« fleuve, où le terroir était le plus agréable du « monde.

« On ne pensa d'abord qu'à laver les robes, à « les étendre; on se faisait un plaisir de travailler « en présence de cette jeune princesse, et elle s'en « faisait aussi de donner ses ordres partout. Comme « cette occupation exemptait de ce respect régulier « que l'on a pour les personnes de qualité, il y « avait dans tout son monde un air de familiarité « qui faisait la joie commune.

« Après quelques heures d'ouvrage, la princesse « dîna à l'ombre des oliviers. Elle laissa le soin « du travail à ses gens, et commença avec quel- « ques unes de ses amies à chanter. »[1]

Mais nulle part le traducteur ne donne un champ plus libre à ses bizarres interprétations que dans le séjour d'Ulysse chez Alcinoüs. Il semble avoir pris beaucoup plus à tâche de montrer qu'il *savoit sa cour* (comme dit Brantôme), que de chercher à donner une idée d'Homère. Il n'est pas jusqu'aux noms auxquels il ne donne une tournure convenable à quelque nouvelle romanesque : il appelle les fils d'Alcinoüs *Hali* et *Lardamas*, au lieu de Halius et Laodamas.

Dans le passage suivant, le traducteur est en opposition directe avec son auteur :

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο.
Πρῶτα μὲν οὖν λούσαντο καὶ ἀμφιέσαντο χιτῶνας·

[1] Page 98.

Ὥπλισθεν δὲ γυναῖκες· ὁ δ' εἵλετο θεῖος ἀοιδὸς
Φόρμιγγα γλαφυρὴν, ἐν δέ σφισιν ἵμερον ὦρσε
Μολπῆς τε γλυκερῆς καὶ ἀμύμονος ὀρχηθμοῖο.
Τοῖσιν δὲ μέγα δῶμα περιστοναχίζετο ποσσὶν
Ἀνδρῶν παιζόντων καλλιζώνων τε γυναικῶν.
Ὧδε δέ τις εἴπεσκε, δόμων ἔκτοσθεν ἀκούων·
Ἦ μάλα δή τις ἔγημε πολυμνήστην βασίλειαν·
Σχετλίη, οὐδ' ἔτλη πόσιος οὗ κουριδίοιο
Εἴρυσθαι μέγα δῶμα διαμπερὲς, ὄφρ' ἂν ἵκοιτο.
Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε, τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὡς ἐτέτυκτο. [1]

« En effet Télémaque commanda à Phémius de « chanter, et passa tout le reste de la nuit à célé- « brer avec joie le retour de son père. On crut « que la reine avait choisi quelqu'un des pour- « suivans; et la joie du palais se répandant ainsi « dans la ville, on y fit paraître tous les témoi- « gnages d'une allégresse publique. [2] » Il ne manque là que les illuminations.

Il faut connaître cette véritable barbarie pour bien comprendre tout le mérite de madame Dacier, qui fit succéder une traduction pure, très exacte, toujours soutenue, à un pareil fatras. Cette femme illustre devait ces qualités à son esprit, à sa vaste érudition, à sa parfaite connaissance du grec, et à la disposition où elle était toujours de se passionner pour l'auteur qu'elle traduisait, ce qui a quelquefois nui à l'indépendance de ses jugemens, pla-

[1] V. vers 141-151.
[2] Tome II, page 198.

cés sous le joug d'une exclusive admiration, mais ce qui était le garant de son exactitude; car elle aurait regardé le moindre écart comme une profanation. Voltaire dit que « madame Dacier est un des prodiges du siècle de Louis XIV.[1] » Plus on étudie les ouvrages de cette savante dame, plus on approuve ce jugement. Et, pour ne parler ici que de sa traduction d'Homère, quoique son expression laisse assez souvent à désirer plus d'élégance et de force; elle comprend si bien Homère, et le rend avec une telle exactitude, que sa traduction restait peut-être encore la meilleure, même après celle de Bitaubé et du prince Lebrun. La première de ces deux est froide, le traducteur n'ayant pas pour son auteur cette vive admiration, ou, si l'on veut, cet enthousiasme nécessaire pour bien traduire; la seconde est du style le plus animé. Le prince Lebrun sentait vivement les beautés d'Homère; sa traduction fut écrite de verve, dans la fleur de son âge; la lecture en est entraînante. Désirant faire partager à des lecteurs dont il connaissait les goûts et les idées son admiration pour Homère, il a rendu avec la plus grande vérité tout ce qu'il a pensé pouvoir leur plaire, en altérant légèrement les traits qu'il a crus moins susceptibles d'être goûtés. Ce travail, fait avec beaucoup de discernement, rend sa traduction très agréable au

[1] *Catalogue de la plupart des Écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV.*

commun des lecteurs; mais c'est un défaut aux yeux de ceux qui cherchent surtout à connaître l'auteur tel qu'il est, et à qui la connaissance de l'antiquité fait apprécier des traits qui déplairaient à des lecteurs plus superficiels. Au reste, il n'accommode rien à la moderne; il garde toujours l'air et les formes antiques; il met même plus d'art que madame Dacier à ne rien admettre de moderne dans l'expression : ajoutons enfin qu'il n'est pas de difficulté qu'il ne se soit efforcé, souvent avec succès, de surmonter. Mais son style trop coupé, beaucoup de mots supprimés, l'emploi continuel du présent au lieu des temps passés, de riches expolitions rendues par un seul mot, donnent à sa prose un caractère de concision très différent de cette heureuse abondance et de cette fécondité pleine de nombre et d'harmonie du poète grec. Qui réunirait et saurait fondre ce qu'il y a de bon dans madame Dacier et dans le prince Lebrun, n'aurait pas beaucoup à ajouter pour faire une excellente traduction.

Quoique ces observations ne puissent guère être vérifiées par la citation d'un court passage, où il est difficile que les trois traducteurs montrent justement ce qui les caractérise chacun en particulier, voici cependant, pour échantillon, comme ils ont traduit tous trois le dernier de ces morceaux que nous avons vus si ridiculement parodiés dans la traduction antérieure à madame Dacier.

TRADUCTION DE MADAME DACIER.

« Il parla ainsi, et on se met à exécuter ses « ordres. Ils se baignent, et prennent les habits « les plus magnifiques. Toutes les femmes se pa- « rent de ce qu'elles ont de plus précieux. Le « chantre Phémius prend sa lyre, et par ses di- « vines chansons, il inspire l'amour de la danse « et de la musique. Le palais retentit du bruit « d'hommes et de femmes qui dansent ensemble, « et qui dansent pour être entendus. Les voisins « et les passans, frappés de ce grand bruit, ne « manquent pas de se dire les uns aux autres : « Voilà donc la reine qui vient d'épouser un des « princes qui lui faisaient la cour. La malheureuse ! « elle n'a pas eu le courage de conserver la maison « de son mari jusqu'à ce qu'il fût de retour. Voilà « comme parlait tout le monde ; mais tout le « monde ignorait ce qui se passait. »[1]

TRADUCTION DE BITAUBÉ.

« Il parle, et l'on exécute ses ordres. Ils entrent « dans le bain ; de beaux vêtemens les couvrent ; « les femmes paraissent avec les ornemens de la « parure. Le chantre divin, saisissant sa lyre so- « nore, excite en eux le désir de se livrer aux « doux charmes de l'harmonie et d'une noble

[1] Livre XXIII.

« danse. Les pas et les sauts cadencés des hommes « et des femmes abandonnés aux transports de la « joie, ébranlent et font retentir la vaste enceinte « du palais.

« On ne peut en douter, s'écrient ceux qui, « hors cette demeure, entendent le bruit de cette « fête, l'un des chefs vient enfin d'obtenir la main « si briguée de la reine. Épouse indigne! elle n'a « pu jusqu'au retour de l'infortuné veiller sur la « maison et les biens de l'époux auquel elle fut « unie en son printemps. C'est ainsi qu'ils par- « laient, bien éloignés de savoir ce qui venait « d'arriver dans ce palais. »

TRADUCTION DU PRINCE LEBRUN,

« Il dit; tous obéissent : on se baigne, on prend « des habits de fête. Les femmes se parent; Phé- « mius vient avec sa lyre, et par ses accords éveille « l'amour de la musique et de la danse : hommes, « femmes, tout est en mouvement, tout le palais « retentit sous leurs pas. A ce bruit on dit dans la « ville : Enfin cette reine, l'objet de tant de vœux, « elle a nommé son vainqueur. Pauvre femme! elle « n'a pu attendre le retour de son premier époux, « ni lui conserver sa fortune jusqu'à ce qu'il ren- « trât dans ses foyers! On le dit, et on ignore le « grand secret que cache cet appareil mensonger. »

Madame Dacier[1] n'avait pas aussi bien réussi

[1] Étant encore mademoiselle Le Fèvre.

dans la traduction d'Aristophane (*le Plutus et les Nuées*) que dans celle d'Homère [1]. Elle se fit un système de liberté d'expressions modernes qui ne nous plaît pas aujourd'hui; nous trouvons que le *diable* et le *canon* font un effet peu harmonieux dans la bouche de Plutus, de Chrémyle, de Carion, de Blepsidème, de Strepsiade, de Phidippide, de Chéréphon ou de Socrate.

Les notes dont madame Dacier a accompagné toutes ses traductions ne font pas moins d'honneur à son cœur qu'à son bon sens et à son érudition; les préfaces au-devant de sa traduction de l'*Iliade* et de sa traduction de l'*Odyssée* sont des chefs-d'œuvre de critique.

Elle mit moins de finesse et de bonne plaisanterie dans sa dispute avec La Motte que Boileau n'en avait mis en combattant Perrault. Elle ne sut pas joindre à la vaste érudition dont elle y fit preuve, ce calme et ces égards que l'on devrait toujours conserver dans les discussions littéraires; La Motte, de son côté, allia son urbanité et ses saillies agréables à une ignorance incompatible avec la discussion d'une pareille question [2]. « On eût dit, observe spirituellement Voltaire, que l'ouvrage de M. de La Motte était d'une femme d'esprit, et celui de madame Dacier d'un homme

[1] Il est vrai que sa pudeur aurait eu plus d'une fois à souffrir d'une trop grande exactitude.

[2] Le mérite d'Homère.

savant. [1] » Voltaire ajoute un peu plus loin, en parlant de la traduction abrégée de l'*Iliade* par La Motte, à qui J.-B. Rousseau disait :

Vos abrégés sont longs au dernier point [2],

« En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à La Motte ; en vain, avec tout l'art possible et soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable : son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, et Homère est resté. » [3]

Les traductions d'Homère nous amènent naturellement à parler du *Télémaque*, la plus belle imitation qui ait été faite de la poésie grecque. « Vous m'avez fait un fort grand plaisir, écrivait Boileau à Brossette, en m'envoyant le *Télémaque* de monsieur de Cambrai : je l'avais pourtant déjà lu. Il y a de l'agrément dans ce livre, et une imitation de l'*Odyssée* que j'approuve fort ; l'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que, si on traduisait Homère en beaux mots, il ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a toujours fait. Je souhaiterais que monsieur de Cambrai eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, et que la morale fût répandue dans son ouvrage un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art. Homère est

[1] *Essai sur la Poésie épique*, ch. II.
[2] Liv. II, épigr. 3.
[3] Lieu cité.

plus instructif que lui; mais ses instructions ne paraissent point préceptes, et résultent de l'action du roman plutôt que des discours qu'on y étale. Ulysse, par ce qu'il fait, nous enseigne mieux ce qu'il faut faire que par ce que lui ni Minerve disent. La vérité est pourtant que le Mentor du *Télémaque* dit de fort bonnes choses, quoique un peu hardies, et qu'enfin monsieur de Cambrai me paraît beaucoup meilleur poète que théologien; de sorte que si, par son livre des *Maximes*, il me semble très peu comparable à saint Augustin, je le trouve, par son roman, digne d'être mis en parallèle avec Héliodore. Je doute cependant qu'il fût d'humeur, comme ce dernier, à quitter sa mitre pour son roman [1]; aussi, vraisemblablement, le revenu de l'évêque Héliodore n'approchait guère du revenu de l'archevêque de Cambrai. » [2]

Ajoutons à cet excellent jugement celui d'un auteur moderne, qui, après un brillant tableau du cœur et du génie de Fénelon, ajoute : « Par un privilége presque aussi rare que le génie, l'auteur du *Télémaque* joignait à tous ces avantages une souplesse extraordinaire, et une étonnante faculté de se pénétrer intimement des écrivains ses modèles, de leur dérober des qualités pour les incorporer à lui, de leur emprunter, pour se les rendre

[1] Allusion à une tradition reçue, mais que Huet combat dans sa *Lettre sur l'Origine des Romans*.

[2] Lettre V, novembre 1699.

propres, ou leur grandeur, ou leur force, ou leur élégance, et même leur abandon.[1] » Cette flexibilité de talent frappe le lecteur instruit d'un bout à l'autre du *Télémaque*; la douce et majestueuse simplicité d'Homère fait place au pathétique le plus énergique dès qu'il veut imiter Sophocle, dont le *Philoctète* se trouve presque tout entier dans la seconde partie du quinzième Livre. J'observerai seulement que l'obligation où s'est cru l'auteur français de faire louer Ulysse par Philoctète, parlant à Télémaque, nous prive d'une des grandes beautés de la composition grecque, je veux dire le caractère froidement pervers de l'astucieux Ulysse, opposé aux emportemens si naturels de l'infortuné Philoctète et à la générosité d'un jeune prince, un moment égaré par des conseils perfides, mais revenant ensuite à ses nobles sentimens.

Voici le commencement de l'entrevue de Philoctète avec Néoptolème : « O étranger! lui dis-je « d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette « île inhabitée? Je reconnais l'habit grec, cet habit « qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'en- « tendre ta voix et de trouver sur tes lèvres cette « langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne « puis plus parler à personne depuis si long-temps « dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir « un homme si malheureux : tu dois en avoir pitié.

[1] M. Tissot, *Études sur Virgile*. Introduction.

« A peine Néoptolème m'eut dit : Je suis Grec, « que je m'écriai : O douce parole, après tant « d'années de silence et de douleur sans consola- « tion! ô mon fils! quel malheur, quelle tempête, « ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour « finir mes maux! Il me répondit : Je suis de l'île « de Scyros; j'y retourne; on dit que je suis fils « d'Achille : tu sais tout.

« Des paroles si courtes ne contentaient pas ma « curiosité; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant « aimé! cher nourrisson de Lycomède, comment « viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit « qu'il venait du siége de Troie. Tu n'étais pas, lui « dis-je, de la première expédition. Et toi, me « dit-il, en étais-tu? »[1]

ΦΙΛΟΚΤΗΤΗΣ.

Ἰὼ ξένοι,
Τίνες ποτ' ἐς γῆν τήνδε ναυτίλῳ πλάτῃ
Κατέσχετ', οὔτ' εὔορμον, οὔτ' οἰκουμένην;
Ποίας πάτρας ἂν ἢ γένους ὑμᾶς ποτὲ
Τύχοιμ' ἂν εἰπών; σχῆμα μὲν γὰρ Ἑλλάδος
Στολῆς ὑπάρχει προσφιλεστάτης ἐμοί·
Φωνῆς δ' ἀκοῦσαι βούλομαι· καὶ μή μ' ὄκνῳ
Δείσαντες ἐκπλαγῆτ' ἀπηγριωμένον,
Ἀλλ' οἰκτίσαντες ἄνδρα δύστηνον, μόνον,
Ἔρημον ὧδε κἄφιλον καλούμενον,
Φωνήσατ', εἴπερ ὡς φίλοι προσήκετε.

[1] *Télémaque*, liv. XV.

Ἀλλ' ἀνταμείψασθ'· οὐ γὰρ εἰκὸς οὔτ' ἐμὲ
Ὑμῶν ἁμαρτεῖν τοῦτό γ', οὔθ' ὑμᾶς ἐμοῦ.

ΝΕΟΠΤΌΛΕΜΟΣ.

Ἀλλ' ὦ ξέν', ἴσθι τοῦτο πρῶτον οὕνεκα
Ἕλληνές ἐσμεν· τοῦτο γὰρ βούλει μαθεῖν.

ΦΙΛΟΚΤΉΤΗΣ.

Ὦ φίλτατον φώνημα· φεῦ, τὸ καὶ λαβεῖν
Πρόσφθεγμα τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἐν χρόνῳ μακρῷ.
Τίς σ', ὦ τέκνον, προσέσχε; τίς προσήγαγε
Χρεία; τίς ὁρμή; τίς ἀνέμων ὁ φίλτατος;
Γέγωνέ μοι πᾶν τοῦθ', ὅπως εἰδῶ τίς εἶ.

ΝΕΟΠΤΌΛΕΜΟΣ.

Ἐγὼ γένος μέν εἰμι τῆς περιρρύτου
Σκύρου· πλέω δ' ἐς οἶκον· αὐδῶμαι δὲ παῖς
Ἀχιλλέως, Νεοπτόλεμος· οἶσθ' ἤδη τὸ πᾶν.

ΦΙΛΟΚΤΉΤΗΣ.

Ὦ φιλτάτου παῖ πατρὸς, ὦ φίλης χθονὸς,
Ὦ τοῦ γέροντος θρέμμα Λυκομήδους, τίνι
Στόλῳ προσέσχες τήνδε γῆν; πόθεν πλέων;

ΝΕΟΠΤΌΛΕΜΟΣ.

Ἐξ Ἰλίου τοι δῆτα νῦν γε ναυστολῶ.

ΦΙΛΟΚΤΉΤΗΣ.

Πῶς εἶπας; οὐ γὰρ δὴ σύ γ' ἦσθα ναυβάτης
Ἡμῖν κατ' ἀρχὴν τοῦ πρὸς Ἴλιον στόλου.

ΝΕΟΠΤΌΛΕΜΟΣ.

Ἦ γὰρ μετέσχες καὶ σὺ τοῦδε τοῦ πόνου; [1]

Tous les ouvrages de Fénelon nous montrent quelle admiration raisonnée ce grand écrivain avait pour l'antiquité grecque. Dans la lettre sur l'élo-

[1] Φιλοκτ., vers 222-251.

quence à l'Académie Française, après avoir conseillé de retrancher de la tragédie « cette vaine enflure qui est contre toute vraisemblance », il dit : « M. Racine n'était pas exempt de ce défaut, que la coutume avait rendu comme nécessaire. Rien n'est moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte, à la fin de la tragédie de *Phèdre*, qui a d'ailleurs de grandes beautés; Théramène, qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils, devrait ne dire que ces deux mots, et manquer de force pour les prononcer distinctement : *Hippolyte est mort. Un monstre, envoyé du fond de la mer par la colère des dieux, l'a fait périr; je l'ai vu.* Un tel homme, saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse et la plus fleurie de la figure du dragon ?

L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée....
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, etc.

(Racine, *Phèdre*, acte V, scène vi.)

« Sophocle est bien loin de cette élégance si déplacée et si contraire à la vraisemblance; il ne fait dire à OEdipe que des mots entrecoupés; tout est douleur : Ἰοῦ, ἰού· αἶ, αἶ, αἶ, αἶ· φεῦ, φεῦ. C'est plutôt un gémissement ou un cri qu'un discours : « Hélas, hélas! dit-il, tout est éclairci. O lumière,

« je te vois maintenant pour la dernière fois !....
« Hélas, hélas ! malheur à moi ! Où suis-je ? mal-
« heureux ! Je ressens une cruelle fureur avec le
« souvenir de mes maux..... O amis ! que me reste-
« t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec
« consolation ? O amis ! rejetez au plus tôt loin de
« vous un scélérat, un homme exécrable, objet de
« l'horreur des dieux et des hommes.... Périsse
« celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux
« sauvages où j'étais exposé, et qui me sauva la vie !
« Quel cruel secours ! je serais mort avec moins de
« douleur pour moi et pour les miens.... je ne serais
« ni le meurtrier de mon père, ni l'époux de ma
« mère. Maintenant je suis au comble du malheur.
« Misérable ! j'ai souillé mes parens, et j'ai eu des
« enfans de celle qui m'a mis au monde ! »

« C'est ainsi que parle la nature, quand elle succombe à la douleur : jamais rien ne fut plus éloigné des phrases brillantes du bel esprit. Hercule et Philoctète parlent avec la même douleur vive et simple dans Sophocle.

« M. Racine, qui avait étudié les grands modèles de l'antiquité, avait formé le plan d'une tragédie française d'*Œdipe* suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, et suivant la simplicité grecque. Un tel spectacle pourrait être très curieux, très vif, très rapide, très intéressant ; il ne serait point applaudi, mais il saisirait, il ferait répandre des larmes, il ne

laisserait pas respirer, il inspirerait l'amour des vertus et l'horreur des crimes, il entrerait fort utilement dans le dessein des meilleures lois; la religion même la plus pure n'en serait point alarmée; on n'en retrancherait que de faux ornemens qui blessent les règles.»

On voit par là que les personnes qui ont reproché à notre tragédie sa trop grande régularité, son emphase et son défaut de naturel, se sont trompées en attribuant ces défauts à l'imitation des anciens, surtout des Grecs; tant d'imitations incomplètes qu'on en a faites ont fait dire plaisamment:

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Mais l'on pourrait peut-être dire tout aussi bien, même aujourd'hui: « Qui nous montrera les Grecs tels qu'ils étaient?[1] » C'est, comme on vient de le dire, ce que désirait Fénelon et ce qu'avait projeté Racine après tous ses chefs-d'œuvre; mais ce que n'exécuta pas Voltaire, dont pourtant l'*Œdipe* dut tout son succès aux imitations de Sophocle qu'il contient, comme l'auteur le reconnaît d'une manière éclatante dans une lettre écrite, en 1750, à madame la duchesse du Maine; cette lettre est remarquable par un ton de discussion calme et plein de goût, qui était celui de Voltaire quand

[1] Je parle de nos pièces de théâtre; car le *Voyage d'Anacharsis* nous montre bien les Grecs entièrement tels qu'ils étaient, pour le théâtre comme pour le reste.

il n'obéissait qu'à ce sens exquis dont il était doué! Ce n'était plus le même homme quand il était mu par la passion de l'envie; et de quel auteur célèbre, ancien ou moderne, n'a-t-il pas été envieux, ayant voulu s'exercer dans tous les genres? En sorte qu'il n'est guère de critique dont on doive plus craindre d'adopter les jugemens, surtout lorsqu'il blâme. En comparant cette lettre aux accusations qu'il dirige contre Sophocle, dans les observations [1] dont il accompagna sa pièce quand il la fit imprimer, en 1719, on a peine à croire que le même homme soit auteur des deux morceaux; aussi, en faisant réimprimer son théâtre, en 1772, il ajouta cette note à la fin de ces observations :

« *Approbation de l'auteur.*

« Ayant été obligé de relire le fatras ci-dessus, pour diriger les éditeurs, je déclare avoir trouvé tout cela fort inutile. Que de choses on écrit, qu'on voudrait bien ensuite n'avoir pas écrites!

« VOLTAIRE. » [2]

Cette courte note, où il y a de la bonne foi, une autre note dans les *Commentaires* sur Corneille [3], et surtout ce que nous allons citer de la

[1] Sous forme de lettres.

[2] *Théâtre complet de M. de Voltaire*, le tout revu et corrigé par l'auteur même. *Lausanne, Fr. Grasset*, 1772, tom. I, p. 121.

[3] Préface de Corneille sur son *OEdipe*, commentée par Voltaire. — Note sur ces mots : *cette éloquente description.*

lettre à madame la duchesse du Maine, nous dispenseront de réfuter les accusations dirigées contre Sophocle par ce même Voltaire, qui finit par lui rendre si bien justice. Cette épître à la duchesse du Maine est une pièce très intéressante dans notre sujet.

« Vous engageâtes, Madame, cet homme [1], d'un esprit presque universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance et de force l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à Votre Altesse Sérénissime, fête digne de celle qui la recevait et de celui qui en faisait les honneurs; vous y représentiez Iphigénie : je fus témoin de ce spectacle. Je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie à ce sujet tragique. Je me livrai aux moeurs et aux coutumes de la Grèce d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connaissais d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*OEdipe*, sans même avoir lu celle de Corneille; je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaste et d'OEdipe. Je la lus à quelques uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles et à quelques acteurs; ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait

[1] M. de Malézieu.

jamais réussir en France ; ils m'exhortèrent à lire Corneille, qui l'avait soigneusement évité, et me dirent tous que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *OEdipe*, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*OEdipe* de Corneille, qui, sans être mis au rang de *Cinna* et de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre ; mais il fallut céder à l'exemple et à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

« Votre Altesse Sérénissime se souvient que j'eus l'honneur de lire *OEdipe* devant elle : la scène de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous, M. le cardinal de Polignac et M. de Malézieu, et tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, et avec très grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; et ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

« Les comédiens jouèrent à regret *OEdipe*, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de

votre avis; tout ce qui était dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement, et ce qui ressentait un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide et l'inceste qui désolent une famille, et la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre et du pouvoir de l'habitude que Corneille, d'un côté, qui fait dire à Thésée :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste;

et moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour, et tout cela pour complaire au goût le plus fade et le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature! »[1]

En lisant l'*OEdipe* de Sophocle, on n'hésite pas à adopter l'opinion qu'émet ici Voltaire. En effet, comme il le reconnaît lui-même, il n'a péché qu'en s'écartant de Sophocle, et ne s'est fait applaudir qu'en l'imitant. Ces deux vers si célèbres, dont les uns lui ont fait un mérite, les autres un crime, et qui ont donné lieu à tant de raisonnemens profonds sur la direction précoce de son esprit philosophique,

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science,[2]

[1] Épître au-devant de la tragédie d'*Oreste*.
[2] Acte V, scène I.

sont tout simplement la traduction de cet endroit de Sophocle :

Καὶ μάθ' οὕνεκ' ἐστί σοι
Βρότειον οὐδὲν μαντικῆς ἔχον τέχνης.[1]

Tout ce que Voltaire devait à Sophocle ne l'empêcha pas, ainsi que nous l'avons dit, de traiter d'abord l'*OEdipe* grec comme un ouvrage qui n'a pas le sens commun. S'il ne se réfutait pas lui-même par ce que j'ai cité, j'aurais quelque plaisir à entreprendre cette réfutation. Je ne parlerai que du début.

Après avoir cité le commencement de la traduction de Dacier (et observons en passant le peu d'autorité de toute critique faite sur une traduction, surtout quand il s'agit d'un poète), après avoir cité ce commencement, Voltaire ajoute : « Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que Sophocle avait poussé la tragédie ; et il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poète qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages que de faire dire à l'un : « Je m'appelle OEdipe, si « vanté par tout le monde » ; et à l'autre : « Je suis « le grand-prêtre de Jupiter. » Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité. »[2]

[1] Οἰδίπ. τύρ. στ. 727-728.
[2] Lettre III, sur *OEdipe*.

D'abord celui qui reproche à l'*Œdipe* grec la grossièreté d'un moyen qui consiste à se nommer soi-même, n'en trouve pas d'autre pour nous faire connaître Philoctète que de lui faire dire par Dimas, au lever du rideau :

Philoctète, est-ce vous?... »

Mais une faute de Voltaire n'excuserait pas celle de Sophocle : aussi je ne fais ce rapprochement que pour montrer l'inconséquence du reproche. Dimas peut être étonné de voir arriver un étranger dans une ville où règne la peste, et son premier mot peut être : « Est-ce vous, Philoctète? » Voltaire n'est donc pas à blâmer d'avoir employé ce moyen (que la malveillance pourrait cependant facilement tourner en ridicule). Mais Sophocle ne l'est pas non plus. Voici son début. Qu'on se représente une place, au milieu de laquelle s'élève le palais d'Œdipe. Sous le vestibule, une foule de Thébains, tenant comme supplians des branches d'olivier entourées de bandelettes de laine, sont assis pleins d'abattement autour d'un autel. Œdipe sort majestueusement de son palais, et s'adressant à ce peuple éploré :

« O mes enfans, jeune postérité de l'ancien Cad-« mus, pourquoi, les mains chargées de rameaux « supplians, vous presser de la sorte autour de ces « autels? Partout dans la ville fume l'encens, par-« tout on entend des hymnes et des gémissemens.

« Je n'ai pas voulu en demander la cause à d'autres « qu'à vous, ô mes enfans; c'est à vous que s'adresse « OEdipe, ce roi glorieux entre tous les mortels. « Mais parle, ô vieillard; car c'est à toi de parler « plutôt qu'à ces enfans; apprends-moi quel sujet « vous rassemble ici. Est-ce la crainte ou l'espoir? « Vous me trouverez en tout disposé à vous se- « courir. Il faudrait être bien insensible pour n'être « pas touché d'un tel spectacle. »

Ὦ τέκνα, Κάδμου τοῦ πάλαι νέα τροφή,[1]
Τίνας ποθ' ἕδρας τάσδε μοι θοάζετε
Ἱκτηρίοις κλάδοισιν ἐξεστεμμένοι;
Πόλις δ' ὁμοῦ μὲν θυμιαμάτων γέμει,
Ὁμοῦ δὲ παιάνων τε καὶ στεναγμάτων.
Ἁ 'γὼ δικαιῶν μὴ παρ' ἀγγέλων, τέκνα,
Ἄλλων ἀκούειν, αὐτὸς ὧδ' ἐλήλυθα,
Ὁ πᾶσι κλεινὸς Οἰδίπους καλούμενος.
Ἀλλ' ὦ γεραιὲ, φράζ' (ἐπεὶ πρέπων ἔφυς
Πρὸ τῶνδε φωνεῖν), τίνι τρόπῳ καθέστατε·
Δείσαντες ἢ στέρξαντες· ὡς θέλοντος ἂν
Ἐμοῦ προσαρκεῖν πᾶν. Δυσάλγητος γὰρ ἂν
Εἴην, τοιάνδε μὴ οὐ κατοικτείρων ἕδραν.

OEdipe (comme l'observait M. Boissonade, en expliquant cette pièce) ne se nomme comme il fait que pour inspirer la confiance : il est cet OEdipe si célèbre dans le monde, et que l'on est accoutumé à regarder comme un homme extraor-

[1] Racine a traduit ce vers dans *Athalie* :

De l'antique Jacob jeune postérité.

dinaire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les souverains ont jugé utile d'entretenir parmi le peuple la haute idée qu'on s'était formée de leur génie, ou même des qualités surnaturelles que leur prêtaient des préjugés superstitieux. Autant il serait ridicule qu'il vînt dire, sans rien ajouter : « Je m'appelle OEdipe » (comme Voltaire voudrait le faire croire dans la phrase que nous avons citée), autant il est convenable qu'il se nomme dans les circonstances qu'on vient de voir. Qui est-ce qui penserait à reprocher à l'Agamemnon de Racine d'ouvrir la pièce par ce vers, en éveillant Arcas, qui s'étonne à sa vue :

> Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille ? [1]

Racine avait puisé dans Sophocle ces expositions savantes, aussi claires que naturelles, également éloignées des deux écueils que Boileau indique dans ces vers :

> J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
> Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon ;
> Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
> Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles. [2]

C'est à Euripide que l'on pourrait faire ce reproche de manquer d'art, à Euripide, « qui, dit Voltaire, me paraît si supérieur à Sophocle. [3] »

[1] *Iphigénie en Aulide*, acte I, scène 1.

[2] *Art poétique*, ch. III.

[3] Lettre III, sur *OEdipe*.

J'ai peine à comprendre pourquoi; car Euripide est surtout remarquable par la perfection de sa poésie, genre de mérite qui devait échapper à celui qui ne le lisait que dans une traduction française ou latine[1]. Il semble avoir méprisé les règles de l'art, et s'être plu à le faire reculer sous le rapport de la contexture des pièces. Le début de l'*Iphigénie en Tauride* peut être cité comme l'exemple le plus bizarre de ce singulier système.

Voilà pour ce que dit OEdipe. Quant à ce que dit le *grand-prêtre*, il est bon de remarquer que ce titre est de l'invention des traducteurs. Dans le texte, il y a toujours ἱερεὺς, le prêtre; et cela fait ici une différence; car le grand-prêtre de Jupiter, s'il y en avait un, devait être connu du roi; il n'en est pas de même d'*un prêtre* de Jupiter, et ce personnage ne prend pas lui-même d'autre titre :

Οἱ μὲν, οὐδέπω μακρὰν
Πτέσθαι σθένοντες· οἱ δὲ σὺν γήρᾳ βαρεῖς
Ἱερεῖς, ἐγὼ μὲν Ζηνός.

(Vers 16-18.)

[1] Au reste, pour avoir une idée de la manière dont Voltaire traitait alors Sophocle, il suffit de lire ce qu'il ajoute sur Euripide, quelques lignes après avoir dit qu'il lui semblait *si supérieur à Sophocle* : « Molière prenait quelquefois des scènes entières dans Cyrano de Bergerac, et disait pour son excuse : « Cette scène est « bonne, elle m'appartient de droit; je reprends mon bien où je « le trouve. » Racine pouvait en dire à peu près autant d'Euripide. » (Lettre III déjà citée.) Or, on sait que ce Cyrano de Bergerac était une espèce de fou, dont le nom, comme passé en

Observons encore la différence de ce tableau majestueux et imposant qui, dès l'ouverture de la scène, amène le principal acteur, et nous transporte au milieu du sujet, d'avec le début d'une tragédie d'*Œdipe*, où les premiers acteurs qui paraissent sont Philoctète et Dimas, qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire. Il est inutile de pousser plus loin ces rapprochemens, qui prouvent que Voltaire, au lieu de juger les Grecs avec tant de hauteur, aurait mieux fait d'avoir pour eux ce degré d'admiration qui porte à les étudier avec attention, degré d'admiration auquel Racine dut cette heureuse perfection dont il reste, avec Boileau, à peu près le seul modèle; car pour Voltaire, il ne partagera jamais cette gloire avec eux.

Une chose digne de remarque, c'est que nos trois grands tragiques, Corneille, Racine et Voltaire, forment assez bien le pendant des trois grands tragiques grecs, Eschyle, Sophocle et Euripide. Les trois Grecs furent plus rapprochés [1]; ils furent tous trois contemporains, principalement les deux derniers, tandis qu'en France ce furent les deux

proverbe, est presque synonyme de burlesque. (Voyez Boileau, *Art poétique*, ch. IV; — M. Abel Rémusat, préface des *Deux Cousines*, etc.) Voilà Euripide bien arrangé. Et Sophocle, auquel il est si supérieur, qu'en dirons-nous?

[1] Eschyle, né 525 ans avant J.-C. — Sophocle, mort 406 ans avant J.-C. — Corneille, né en 1606. — Voltaire, mort en 1778.

premiers [1]. Eschyle et Corneille sont remarquables par une emphase et un grandiose qui leur semblent propres. Cependant, s'il m'est permis de donner un avis, je trouve que les emportemens d'Eschyle ont quelque chose de plus divin, de plus entraînant, de plus poétique que la profondeur sublime des traits de Corneille, placés trop souvent au milieu de déclamations froides et incorrectes. Vauvenargues le juge avec sévérité. « Corneille, dit-il, est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence : et ceux qui se sont aperçus qu'il était peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit pour le justifier qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devaient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient. C'est un grand aveu que cela. Corneille a cru donner sans doute à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption : lorsqu'ils ont voulu peindre les anges, ils ont pris les traits de l'enfance : ils ont rendu cet hommage à la nature, leur riche modèle.... [2]

« Mais l'erreur de Corneille ne me surprend pas : le bon goût n'est qu'un sentiment fin et fidèle de la belle nature, et n'appartient qu'à ceux

[1] Voltaire, né en 1694, ne peut être considéré comme contemporain de Racine, mort en 1699.

[2] *Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain.*

qui ont l'esprit naturel. Corneille, né dans un siècle plein d'affectation, ne pouvait avoir le goût juste. Aussi l'a-t-il fait paraître non seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, qu'il a pris chez les Espagnols et les Latins, auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble et plus touchante des poètes grecs.... [1]

« Je ne dis pas que la plupart de ses tragédies ne soient très bien imaginées et très bien conduites; je crois même qu'il a connu mieux que personne l'art des situations et des contrastes : mais l'art des expressions et l'art des vers, qu'il a si souvent négligés ou pris à faux, déparent ses autres beautés. » [2]

De même nous voyons dans *les Grenouilles* d'Aristophane les défauts que les Athéniens reprochaient à Eschyle.

ΕΥΡΙΠΙΔΗΣ.

Τοῦτον δὲ πρῶτ' ἐλέγξω,
Ὡς ἦν ἀλαζὼν καὶ φέναξ, οἵοις τε τοὺς θεατὰς
Ἐξηπάτα, μώρους λαβὼν παρὰ Φρυνίχῳ τραφέντας.
Πρώτιστα μὲν γὰρ δῆθ' ἕνα τιν' ἐκάθισεν ἐγκαλύψας,
Ἀχιλλέα τιν' ἢ Νιόβην, τὸ πρόσωπον οὐχὶ δεικνύς,
Πρόσχημα τῆς τραγῳδίας, γρύζοντας οὐδὲ τουτί.

ΔΙΟΝΥΣΟΣ.

Μὰ τὸν Δί' οὐ δῆθ'.

[1] *Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain.*
[2] *Ibid.*

ΕΥ'ΡΙΠΙ'ΔΗΣ.

Ὁ δὲ χορός γ' ἤρειδεν ὁρμαθοὺς ἂν
Μελῶν ἐφεξῆς τέτταρας ξυνεχῶς ἄν· οἱ δ' ἐσίγων.

ΔΙΟ'ΝΥΣΟΣ.

Ἐγὼ δ' ἔχαιρον τῇ σιωπῇ· καί με τοῦτ' ἔτερπεν
Οὐχ ἧττον, ἢ νῦν οἱ λαλοῦντες.

ΕΥ'ΡΙΠΙ'ΔΗΣ.

Ἠλίθιος γὰρ ἦσθα,
Σάφ' ἴσθι.

ΔΙΟ'ΝΥΣΟΣ.

Κἀμαυτῷ δοκῶ. Τί δὲ ταῦτ' ἔδρασ' ὁ δεῖνα;

ΕΥ'ΡΙΠΙ'ΔΗΣ.

Ὑπ' ἀλαζονείας, ἵν' ὁ θεατὴς προσδοκῶν καθοῖτο
Ὁπόθ' ἡ Νιόβη φθέγξαιτο δή· τὸ δρᾶμα δ' ἂν διῄει.

ΔΙΟ'ΝΥΣΟΣ.

Ὢ παμπόνηρος, οἷ' ἄρ' ἐφενακιζόμην ὑπ' αὐτοῦ;
Τί σκορδινᾷ καὶ δυσφορεῖς;

ΕΥ'ΡΙΠΙ'ΔΗΣ.

Ὅτι αὐτὸν ἐξελέγχω·
Κἄπειτ', ἐπειδὴ ταῦτα ληρήσειε, καὶ τὸ δρᾶμα
Ἤδη μεσοίη, ῥήματ' ἂν βόεια δώδεκ' εἶπεν,
Ὀφρῦς ἔχοντα καὶ λόφους, δείν' ἄττα μορμορωπά,
Ἄγνωτα τοῖς θεωμένοις. [1]

Ces critiques perdent, il est vrai, de leur force, mises dans la bouche d'Euripide, qui est évidemment celui qu'Aristophane veut immoler, et sur les défauts duquel il s'étend avec bien plus de complai-

[1] Βατρ., vers 908-926.

sance que sur ceux d'Eschyle. Mais tout en respectant celui-ci, il a voulu, dans une pièce dont le sujet est une dissertation littéraire, le juger en bon critique; et ce qu'il dit de ses défauts s'accorde avec les jugemens d'autres critiques plus sérieux.

Aristophane donne à Eschyle le superbe éloge d'avoir été le premier grand poète tragique :

> Ἀλλ' ὦ πρῶτος τῶν Ἑλλήνων πυργώσας ῥήματα σεμνὰ,
> Καὶ κοσμήσας τραγικὸν λῆρον, θαῤῥῶν τὸν κρουνὸν ἀφίει.

Vauvenargues refuse donc avec raison cet honneur à Corneille. « Mais, dit-on, Corneille est venu le premier, et il a créé le théâtre. Je ne puis souscrire à cela : Corneille avait de grands modèles parmi les anciens. »[1]

Corneille, comme Eschyle, vécut dans un temps d'agitation. Racine et Voltaire, ainsi que Sophocle et Euripide, virent des temps plus calmes. Mais quelle différence dans la nature des mouvemens qui agitaient la Grèce du temps d'Eschyle, et la France du temps de Corneille! Les premiers sont l'héroïsme sublime de l'enthousiasme patriotique porté au point de rendre un très petit peuple deux fois vainqueur de la plus immense masse d'hommes qui jamais ait été levée pour anéantir une nation. Qu'était-ce, en comparaison, que les mouvemens

[1] Lieu cité.

qui agitaient la France pendant la minorité de Louis XIV? De petites intrigues bien embrouillées pour soutenir de petites ambitions, de petites prétentions dont on ne se rendait même pas bien compte. Cela donnait à ce temps un caractère de fausse finesse ou d'affectation, peut-être la source des défauts de Corneille, qui, lorsqu'il s'élevait si haut, était toujours obligé de lutter contre cette funeste influence. Eschyle, au contraire, avait été témoin du grand spectacle que donnait la vertu de sa patrie; il y avait contribué pour sa part. Et quel plus magnifique sujet de tragédie que *les Perses*, représentés devant les Athéniens leurs vainqueurs. Eschyle, pour donner à son grand génie un essor si sublime, n'avait qu'à se livrer à toutes les inspirations qui l'entouraient. Je ne puis m'empêcher de le comparer à Pindare, son contemporain, dont la poésie, soumise aux mêmes inspirations, a un caractère analogue à celle d'Eschyle. Voyez la huitième ode isthmique :

. . . . Τῷ καὶ ἐγὼ,
Καίπερ ἀχνύμενος
Θυμὸν, αἰτέομαι
Χρυσέαν καλέσαι
Μοῖσαν. Ἐκ μεγάλων
Δὲ πενθέων λυθέντες,
Μήτ' ἐν ὀρφανίᾳ πέσωμεν
Στεφάνων, μήτε κά-
δεα θεράπευε. Παυ-
σάμενοι δ' ἀπρήκτων κακῶν,

Γλυκύ τι δαμωσώμεθα,
Καὶ μετὰ πόνον· ἐπει-
δὴ τὸν ὑπὲρ κεφαλᾶς
Γε Ταντάλου λίθον παρά τις ἔ-
τρεψεν ἄμμι θεὸς,

Ἀτόλματον Ἑλλάδι μόχθον· ἀλλ' ἐ-
μοὶ δεῖμα μὲν παροιχομένων
Κρατερὰν ἔπαυσε μέριμναν·
Τὸ δὲ πρὸ ποδὸς ἄρειον αἰεὶ
Χρῆμα πᾶν. Δόλιος γὰρ αἰὼν
Ἐπ' ἀνδράσι κρέμαται,
Ἑλίσσων βιότου πόρον.
Ἰατὰ δ' ἐστὶ βροτοῖς
Σύν γ' ἐλευθερίᾳ
Καὶ τά. Χρὴ δ' ἀγαθὰν
Ἐλπίδ' ἀνδρὶ μέλειν.

Je ne prétends pas cependant que Corneille eût un moins beau génie qu'Eschyle; car il faut toujours avoir soin de distinguer le génie naturel d'un auteur de la perfection de ses ouvrages, à laquelle concourent toutes les circonstances des temps et des lieux. Eschyle eut encore sur Corneille cet immense avantage de trouver toute faite cette magnifique langue, qui servit d'instrument à son génie. Si Corneille fut peu favorisé, ou même entravé par ces circonstances, il n'en a que plus de mérite d'avoir atteint, en volant de ses propres ailes, la hauteur où nous l'admirons dans ses beaux morceaux.

Les pièces de Corneille dont le sujet est tiré

d'auteurs grecs sont : *Médée*, en partie, d'Euripide; *Sertorius* et *Agésilas*, de Plutarque; *Rodogune*, d'Appien; *Suréna*, de Plutarque et d'Appien; *Œdipe*, de Sophocle; *Héraclius* et *Pulchérie*, de la Byzantine.

Réservons pour le dernier le rapprochement de Racine et de Sophocle; c'est Voltaire que j'oppose à Euripide. Ces deux écrivains philosophes ont dénaturé la tragédie, en en faisant un cadre pour de certaines idées philosophiques, dont chacune de leurs pièces est plus ou moins le développement; hâtons-nous de dire cependant que Voltaire amène ordinairement ces maximes de morale avec beaucoup d'art, tandis qu'Euripide, comme nous l'avons observé, semble mépriser l'art. « Il se proposait, dit l'abbé Barthélemy, de faire de la tragédie une école de sagesse; on trouve dans ses écrits le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate, son ami, discutait alors les principes.... Euripide multiplia les sentences et les réflexions; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans....; son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs....

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs; ils soutiennent que tant de phrases et de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et ils mettent, à cet égard, Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.[1] » Comme nous ne jugeons ici ces auteurs que sous le rapport dramatique et littéraire, et non sous le rapport philosophique, nous ne pouvons nous empêcher de souscrire à l'avis de ces censeurs d'Euripide. Sans doute Voltaire lui est bien supérieur sous ce rapport; néanmoins les idées philosophiques qui dominent dans ses pièces, dont la plupart ne sont que des développemens de ces idées, me semblent les refroidir[2]. La morale doit être plus cachée, ou plutôt (quelques raisonnemens spécieux que l'on emploie pour chercher à la tragédie une justification dont elle n'a pas besoin) on ne doit avoir pour but que d'émouvoir, laissant la *purgation des passions* se faire d'elle-même. Je suis loin de blâmer dans Voltaire l'emploi des sentences, même les moins déguisées, quand elles se trouvent bien à leur place; rien n'est mieux

[1] *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 69.

[2] Il dit lui-même, dans les notes de sa tragédie des *Lois de Minos* : « Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir « une loi quand elle est injuste. »

placé que ces deux vers dans la bouche de Polyphonte :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.[1]

Il n'en est pas de même de ces réflexions de Zaïre :

La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux musulmans.
Je le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout, et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer.[2]

Je ne crois pas qu'une esclave, élevée dès sa plus tendre enfance dans un sérail, ait jamais fait de pareilles réflexions ; c'est évidemment ici Voltaire qui parle. Je ne citerai aucun endroit d'Euripide où ce soit ainsi lui qui parle à la place de l'acteur ; il suffit d'ouvrir la première venue de ses pièces pour en trouver quelque exemple.

Voltaire a traité le sujet de *Mérope*, qui l'avait été par Euripide sous le nom de *Cresphonte* ; il a pris de Sophocle les sujets grecs d'*OEdipe* et *Oreste*.

[1] *Mérope*, acte I, scène III.

[2] Acte I, scène I.

Ce dernier sujet avait été traité avant lui, par Crébillon, sous le nom d'*Électre*.

Le nom de Racine, comme celui de Boileau, rappelle chez nous l'idée de la perfection. En effet, selon Voltaire, « Il n'y a peut-être en France que Racine et Boileau qui aient une élégance continue.[1] » Et dans un autre endroit, il dit : « Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient toujours employé des couleurs vives et copié fidèlement la nature.[2] » Quel plus fort argument en faveur de la littérature grecque, que de dire que son étude fut la nourriture de ces deux grands génies. Racine, dont nous nous occupons en ce moment, est célèbre par la connaissance approfondie qu'il avait de la langue et de la littérature grecque.

Laissons parler le spirituel auteur de sa vie; il dit, en parlant de Port-Royal : « C'est là qu'il apprit la langue des Sophocle et des Euripide, dont il devait faire revivre le génie en France. Les plus graves philosophes, tels que Platon et Plutarque, les Pères même de l'Église, mis à Port-Royal fort au-dessus de tous les auteurs profanes, furent les livres de sa jeunesse..... Racine ne se contentait pas de lire les anciens; il les traduisait, il les commentait, il en faisait des extraits : c'est ainsi qu'on fait passer ses lectures dans sa substance.

[1] *Dictionnaire philosophique*, art. Vers.

[2] Lettre à Brossette.

Il traduisit le *Banquet de Platon*, dont il nous reste un fragment, fit plusieurs extraits de saint Basile et d'un grand nombre d'auteurs grecs et latins. Ces cahiers, garans de la solidité des premières études de Racine, se conservent à la Bibliothéque impériale [1]; je les ai feuilletés et parcourus avec une sorte de respect, comme des monumens du zèle et de l'ardeur que ce grand homme a mis à s'instruire dans sa première jeunesse. J'ai observé les caractères que sa main avait tracés; son écriture m'a paru belle et nette : il excelle surtout à former les lettres grecques..... Lancelot, sacristain de Port-Royal, est moins connu aujourd'hui par son excellente grammaire grecque, que par l'honneur qu'il eut d'avoir Racine pour disciple et par l'anecdote du roman de *Théagène et Chariclée*. On prétend que le sévère sacristain redoutait pour les jeunes gens même les romans grecs; celui de *Théagène* n'offre qu'un amour vertueux; mais c'est de l'amour, et de l'amour exprimé avec toute l'éloquence de la passion. Lancelot arracha plusieurs fois ce livre à son élève, et le retrouvait toujours entre ses mains. Enfin, pour terminer le combat, Racine apprit le roman par cœur, et porta fièrement son livre au sacristain, en lui déclarant qu'il s'était mis à l'abri de toutes recherches, et que le roman n'était plus dans ses mains, mais dans sa

[1] Aujourd'hui, la Bibliothéque du Roi.

tête. » Plus loin : « Le fameux roman de *Théagène et Chariclée,* qui lui avait attiré tant de persécutions à Port-Royal, lui fournit le sujet de son premier essai dramatique. »

Si ce premier essai, qui ne nous est pas parvenu, fut malheureux, la troisième et la quatrième pièce de son théâtre, qu'il emprunta, l'une[1] d'Euripide, l'autre[2] d'Aristophane, sont dignes de tels originaux, peut-être même les surpassent; car en rendant tout le mordant de l'un et tout le pathétique de l'autre, il supprime les déclamations et les obscénités.

Pour ne parler que des *Plaideurs,* il y a transporté avec infiniment de goût tout le comique des *Guêpes;* et afin de se justifier aux yeux des censeurs dont la délicatesse outrée lui reprochait la franchise de certains traits, il se couvre avec adresse, dans sa préface, de l'autorité attique d'Aristophane. « Si j'appréhende quelque chose, dit-il, c'est que les personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avait affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savaient apparemment ce que c'était que le sel attique; et ils étaient bien sûrs, quand ils avaient ri d'une chose, qu'ils n'avaient pas ri d'une sottise. »

[1] *Andromaque.*

[2] *Les Plaideurs.*

Il s'en faut bien, en effet, qu'il y ait jamais rien de sot dans les comédies d'Aristophane; mais sa verve comique ne connaît point la décence et la mesure dont Racine a su la revêtir. *Les Plaideurs* ne sont pas précisément une traduction des Guêpes, mais c'en est une imitation si nourrie, qu'on la retrouve dans tout le courant de la pièce; le sujet est le même, et, dans le détail, presque toutes les pensées d'Aristophane qui y sont fondues peuvent s'y retrouver avec quelque attention. Nous nous contenterons de citer plusieurs passages qui sont traduits assez littéralement.

Il avait le cœur trop au métier.
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier.
(Acte I, scène 1.)

Φιληλιαστής ἐστιν, ὡς οὐδεὶς ἀνήρ.
Ἐρᾷ τε τούτου, τοῦ δικάζειν, καὶ στένει,
Ἢν μὴ 'πὶ τοῦ πρώτου καθίζηται ξύλου.
(Vers 88-90.)

Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir réveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
(Acte I, scène 1.)

Τὸν ἀλεκτρυόνα δ', ὃς ᾔδεν ἐφ' ἑσπέρας, ἔφη,
Ὡς ὄψ' ἐγείρειν αὐτὸν ἀναπεπεισμένον,
Παρὰ τῶν ὑπευθύνων ἔχοντα χρήματα.
(Vers 100-102.)

. . . . Compare, prix pour prix,
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis :

Attends que nous soyons à la fin de décembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme? un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche,
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche.

(Acte I, scène IV.)

Καὶ μὴν εὐθύς γ' ἀπὸ βαλβίδων περὶ τῆς ἀρχῆς ἀποδείξω
Τῆς ἡμετέρας, ὡς οὐδεμιᾶς ἥττων ἐστὶν βασιλείας.
Τί γὰρ εὔδαιμόν γ', ἢ μακαριστὸν μᾶλλον νῦν ἐστὶ δικαστοῦ,
Ἢ τρυφερώτερον, ἢ δεινότερον ζῶον, καὶ ταῦτα γέροντος;
Ὃν πρῶτα μὲν ἕρποντ' ἐξ εὐνῆς τηροῦσ' ἐπὶ τοῖσι δρυφάκτοις
Ἄνδρες μεγάλοι καὶ τετραπήχεις· κἄπειτ' εὐθὺς προσιών τις
Ἐμβάλλει μοι τὴν χεῖρ' ἁπαλὴν, τῶν δημοσίων κεκλοφυῖαν·
Ἱκετεύουσίν θ' ὑποκύπτοντες τὴν φωνὴν οἰκτροχοοῦντες·
Οἴκτειρόν μ', ὦ πάτερ, αἰτοῦμαί σ' εἰ καὐτὸς πώποθ' ὑφείλου
Ἀρχὴν ἄρξας, ἢ 'πὶ στρατιᾶς τοῖς ξυσσίτοις ἀγοράζων.
Ὃς ἐμ' οὐδ' ἂν ζῶντ' ᾔδειν, εἰ μὴ διὰ τὴν προτέραν ἀπόφευξιν.

(Vers 548-558.)

Couchez-le dans son lit, fermez porte et fenêtre;
Qu'on barricade tout....

(Acte I, scène IV.)

Ὤθει σὺ πολλοὺς τῶν λίθων πρὸς τὴν θύραν,
Καὶ τὴν βάλανον ἔμβαλλε πάλιν εἰς τὸν μοχλόν.

(Vers 199-200.)

. . . . Mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi, vêtue et nourrie,
On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

(Acte I; scène VII.)

Οὐκ ἐᾷ μ', ὦ 'νδρες, δικάζειν, οὐδὲ δρᾷν οὐδὲν κακὸν
Ἀλλά μ' εὐωχεῖν ἕτοιμός ἐστ', ἐγὼ δ' οὐ βούλομαι.

(Vers 340-341.)

. . . Le voilà, ma foi, dans les gouttières.
. . . . :
. . . Vous verrez qu'il va juger les chats.
(Acte I, scène VIII.)

Οἴμοι δείλαιος!
Πόθεν ποτ' ἐμπέπτωκέ μοι τὸ βώλιον;

ΞΑΝΘΙΑΣ.

Ἴσως ἄνωθεν μῦς ἐνέβαλέ σοί ποθεν.

ΣΩΣΙΑΣ.

Μῦς οὐ μὰ Δί' ἀλλ' ὑποδυόμενός τις οὑτοσὶ
Ὑπὸ τῶν κεραμίδων Ἡλιαστὴς ὀροφίας.
(Vers 202–206.)

Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous;
Exercez le talent, et jugez parmi nous.
(Acte II, scène XIII.)

Σὺ δ' οὖν, ἐπειδὴ τοῦτο κεχάρηκας ποιῶν,
Ἐκεῖσε μὲν μηκέτι βάδιζ', ἀλλ' ἐνθάδε
Αὐτοῦ μένων, δίκαζε τοῖσιν οἰκέταις.
(Vers 764 et suiv.)

C'est quelque chose encor; passe quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paîra? Personne.
(Acte II, scène XIII.)

Τουτί μ' ἀρέσκει.
(Vers 776.)

Ἀνά τοί με πείθεις. Ἀλλ' ἐκεῖν' οὔπω λέγεις
Τὸν μισθὸν ὁπόθεν λήψομαι.
(Vers 784–785.)

Tout est perdu! Citron,
Votre chien, vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui; ce qu'il trouve, il l'emporte.
Bon, voilà pour mon père une cause.

(Acte II, scène XIV.)

Βάλλ' ἐς κόρακας. Τοιουτονὶ τρέφειν κύνα.

ΒΔΕΛΥΚΛΕΏΝ.

Τί δ' ἐστὶν ἐτεόν;

ΞΑΝΘΊΑΣ.

Οὐ γὰρ ὁ Λάϐης ἀρτίως
Ὁ κύων παράξας ἐς τὸν ἰπνὸν ἁρπάσας
Τροφαλίδα τύρου Σικελικὴν κατεδήδοκε;

ΒΔΕΛΥΚΛΕΏΝ.

Τοῦτ' ἆρα πρῶτον τ' ἀδίκημα τῷ πατρὶ
Εἰσακτέον μοι.

(Vers 835 et suiv.)

Venez, famille désolée;
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
« Nous sommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous....

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez,
Ils ont pissé partout.

(Acte III, scène III.)

Ἴθ', ἀντιϐολῶ σ', οἰκτείρατ' αὐτὸν, ὦ πάτερ,
Καὶ μὴ διαφθείρητε. Ποῦ τὰ παιδία;
Ἀναϐαίνετ', ὦ πόνηρα, καὶ κνυζούμενα
Αἰτεῖτε κ' ἀντιϐολεῖτε καὶ δακρύετε.

ΦΙΛΟΚΛΕΏΝ.

Κατάϐα, κατάϐα, κατάϐα, κατάϐα.

(Vers 975-979.)

Les sujets de *Phèdre* et d'*Iphigénie* sont tirés d'Euripide; et quoique celui d'*Athalie* soit d'une origine bien différente, Euripide n'a pas été inutile à notre poète dans la contexture de sa fable. Nous ferons encore quelques rapprochemens entre cette pièce et l'*Ion* d'Euripide.

Joas et Ion sont tous deux de sang royal; tous deux ignorent leur origine, sont élevés dans un temple, nourris des dons offerts sur les autels, et remplissent avec plaisir des fonctions relatives au culte. Ion donne le nom de mère à la prêtresse, comme Joas à Josabeth. La mère d'Ion, ainsi que l'aïeule de Joas, poussée par un soupçon vague, cherche à l'éclaircir en questionnant son fils. Xuthus veut emmener Ion à Athènes, dans son palais. Ion refuse ses propositions, comme Joas celles d'Athalie. Les instigations de Mathan pour faire périr Joas ressemblent beaucoup à celles du vieillard qui excite Créuse à faire périr Ion; et Créuse se justifie de ce meurtre, comme Athalie de celui de ses petits-fils.

Nous citerons de préférence la scène où Joas est interrogé par Athalie, tant à cause de la juste célébrité de ce morceau, que de l'imitation plus sensible.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens!

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment, et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel. [1]

[1] Acte II, scène VII.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Σὺ δ' εἶ τίς; ὥς σου τὴν τεκοῦσαν ὤλβισα.

ΙΩΝ.

Τοῦ θεοῦ καλοῦμαι δοῦλος, εἰμί τ', ὦ γύναι.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Ἀνάθημα πόλεως, ἤ τινος πραθεὶς ὕπο;

ΙΩΝ.

Οὐκ οἶδα, πλὴν ἕν· Λοξίου κεκλήμεθα.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Ἡμεῖς σ' ἄρ' αὖθις, ὦ ξέν', ἀντοικτείρομεν.

ΙΩΝ.

Ὡς μὴ εἰδόθ', ἥτις μ' ἔτεκεν ἐξ ὅτου τ' ἔφυν;

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Ναοῖσι δ' οἰκεῖς τοῖσδέ γ', ἢ κατὰ στέγας;

ΙΩΝ.

Ἅπαν θεοῦ μοι δῶμ', ἵν' ἂν λάβῃ μ' ὕπνος.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Παῖς δ' ὢν ἀφίκου ναὸν, ἢ νεανίας;

ΙΩΝ.

Βρέφος λέγουσιν οἱ δοκοῦντες εἰδέναι.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Καί τις γάλακτί σ' ἐξέθρεψε Δελφίδων;

ΙΩΝ.

Οὐ πώποτ' ἔγνων μαστόν. Ἡ δ' ἔθρεψέ με.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Τίς, ὦ ταλαίπωρ'; Ὡς νοσοῦσ' εὗρον νόσους!

ΙΩΝ.

Φοίβου προφῆτις· μητέρ' ὣς νομίζομεν.

ΚΡΕΟΥΣΑ.

Ἐς δ' ἄνδρ' ἀφίκου, τίνα τροφὴν κεκτημένος;

ΙΩΝ.

Βωμοί μ' ἔφερβον οὑπιών τ' ἀεὶ ξένος.

(Vers 311–326.)

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre et l'encens et le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Δελφοί σφ' ἔθεντο χρυσοφύλακα τοῦ θεοῦ
Ταμίαν τε πάντων πιστὸν, ἐν δ' ἀνακτόροις
Θεοῦ καταζῇ δεῦρ' ἀεὶ σεμνὸν βίον.

(Vers 54-56.)

. . . *Ὡς πρὸ ναοῦ λαμπρὰ θῇ πυλώματα*
Δάφνης κλάδοισιν.

(Vers 79-80.)

ATHALIE.

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

. . . .

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier.
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richesses:
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez.

Ἀλλ', ἐκλιπὼν θεοῦ δάπεδ' ἀλητείαν τε σὴν,
Ἐς τὰς Ἀθήνας στεῖχε, κοινόφρων πατρὶ,
Οὗ σ' ὄλβιον μὲν σκῆπτρον ἀναμένει πατρὸς,

Πολὺς δὲ πλοῦτος· οὐδὲ, θάτερον νοσῶν
Δυοῖν, κεκλῆσθαι δυσγενὴς πένης θ' ἅμα,
Ἀλλ' εὐγενής τε καὶ πολυκτήμων βίου.
Σιγᾷς; τί πρὸς γῆν ὄμμα σὸν βαλὼν ἔχεις;

(Vers 578-584.)

Nous comparons Racine à Sophocle. Vauvenargues dit du premier : « Il y a toujours si peu d'affectation dans ses discours, qu'on ne s'aperçoit pas de la hauteur qu'on y rencontre.... Lorsqu'on parle de l'art de Racine, de l'art qui met toutes les choses à leurs places, qui caractérise les hommes, leurs passions, leurs mœurs, leur génie ; qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillans ; qui peint la nature avec feu, avec sublimité et avec grâce ; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires.... Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelle imagination dans l'expression ! Qui créa jamais une langue ou plus magnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou plus noble, ou plus harmonieuse et plus touchante ? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues, dans ses images, dans ses caractères, dans l'expression des passions ? Serait-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu et le plus éloquent de ses poètes ? »[1]

L'abbé Barthélemy dit du second : « Quant à la

[1] *Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain.*

conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue; on pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées..... Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger ni trop familier; et comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.... En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité de ses personnages. » [1]

Si l'on me demande maintenant lequel me semble plus parfait, je répondrai : Sophocle; parce que, à cet art admirable avec lequel Racine met en jeu les passions, il a joint une simplicité exclue par ce ton d'élévation trop soutenu que l'usage impose à notre tragédie.

[1] *Voyage d'Anacharsis*, chap. 69.

Cette simplicité forme le principal caractère des bons auteurs grecs ; c'est un charme inexprimable qu'on ne peut éprouver qu'avec une certaine finesse de tact, possédée au plus haut point par ce peuple sensible ; tandis que nous, qui sommes, comme dit Voltaire, « enfans dégénérés des Germains et des Goths », il semble que, pour émouvoir nos organes plus grossiers, il faille des traits plus fortement marqués, et comme des aspérités plus saillantes. C'est ainsi que l'art antique nous offre dans l'expression de ses chefs-d'œuvre un calme dont les vrais artistes savent apprécier le caractère majestueux et souvent sublime ; et pourtant la plupart de ces mêmes artistes, pour obéir au goût de leur siècle, donnent à leurs figures des expressions passionnées peu compatibles avec cette beauté pure que l'on regarde comme la première qualité des ouvrages de l'art. De même (car rien n'est plus naturel que ces comparaisons entre l'art et la littérature, si fréquentes dans Aristote), de même Thomas, un de nos auteurs les plus tendus, et dans lequel ordinairement on peut le mieux observer ce défaut de vouloir mettre un trait saillant dans chaque phrase, ne peut s'empêcher d'admirer cette belle simplicité du grec. Voici comment il s'exprime au sujet de Xénophon :

« Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si peu ;

ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre..... ; cette grâce..... à laquelle nos mœurs, notre langue, notre climat même, se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre; enfin cette grâce, ce don si rare, et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'est pas inutile d'observer que c'était alors dans la Grèce le caractère général des arts; depuis peu de temps la grâce avait introduit dans les ouvrages des artistes ces formes douces et arrondies, et cette expression de la nature qui plaît dès qu'on peut la connaître......

« Les grâces, dans le même temps, avaient, au rapport des anciens, embelli l'esprit, le caractère et l'âme de Socrate..... Xénophon leur laissa cette douceur et cette élégante pureté de la nature qui enchante sans le savoir, qui fait que la grâce glisse légèrement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour; qui fait que peut-être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'âme par degrés, et y laisse à la fin le plus doux des sentimens : à peu près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux ni de vif, mais qui, sans agitation et sans secousses, pénètrent l'âme, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le

charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue. »[1]

Platon, qui dans plusieurs de ses ouvrages nous montre ce style plein de douceur, prend dans d'autres le style figuré et poétique que les Grecs appelaient Ἀσιανὴν ἰδέαν, qui tenait le milieu entre la prose et la poésie; mais c'est ici le grand mérite des poètes grecs, je parle de ces peintures pleines de vérité qui animent partout leurs anciens poëmes. On a dit que la poésie vit d'images; c'est surtout la règle du poëme épique, vaste tableau où la nature se développe tout entière. Éloignés de cette nature par une vie toute de convention, nous n'avons pu réussir dans ce genre, où les Latins et les Italiens n'avaient brillé qu'en marchant fidèlement sur les pas d'Homère. Voltaire, qui a substitué dans ses vers, à ces images et à ces peintures continuelles, des réflexions philosophiques, ne pouvait réussir dans un poëme épique comme dans un discours en vers : tel est, en effet, le grand défaut de *la Henriade*. Selon sa louable coutume de dénigrer tous ceux qu'il croyait pouvoir lui porter ombrage, il a cherché dans mainte occasion à décrier Homère, qu'il loue dans d'autres avec son inconséquence accoutumée. Ce n'est pas devant des juges qui lisent le texte même de ces antiques chefs-d'œuvre qu'il est nécessaire de justifier Ho-

[1] Thomas, *Essai sur les Éloges*, chap. 9.

mère « d'avoir eu la fièvre chaude, d'avoir chanté des exploits de cannibales, etc. »[1]

Tous nos plus véritables poètes ont été nourris de l'antiquité grecque; leurs ouvrages sont partout embellis de ces fictions mythologiques, ou de ces antiques traditions qui revêtent si richement les pensées. J.-B. Rousseau veut-il exprimer cette idée de la différence d'une vie courte et glorieuse d'avec une vie longue et sans gloire, il dit :

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector :
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.[2]

Ce poète, nourri de Pindare, d'Homère, se montra le digne élève de ce Boileau dont il partagea l'admiration pour l'antiquité; ce fut lui qui fit ce poétique portrait d'Homère :

A la source d'Hippocrène,
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les savantes immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front;
Et, par un commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.[3]

[1] Voltaire, note 4 des *Lois de Minos*.
[2] Livre II, ode x.
[3] Livre III, ode v.

Il a dû ses plus riches tableaux à cette riante mythologie qui a toujours régné sur la poésie, et que l'on veut en vain remplacer, de nos jours, par des idées différentes; on croit qu'on sera plus sensible à ces inventions nouvelles, on se trompe. « L'allégorie, si fort goûtée autrefois, que l'abus même en était toléré, est aujourd'hui frappée d'une sorte de réprobation, sans doute par un effet de cette espèce de dégoût que les sociétés prennent en vieillissant pour les jeux de l'imagination. [1] » Notre siècle n'est plus poétique; il est trop positif pour cela. Sans doute cet esprit positif a de grands avantages; mais il n'a pas celui d'être favorable à la poésie. « Fille de la religion et des passions peut-être, la poésie peut se vanter d'une ancienne origine, et nous offre les premiers monumens que le génie de la parole ait élevés chez les nations. A travers l'immensité des âges, elle nous apparaît sous la majestueuse figure d'Homère, d'Homère qui, pareil aux dieux qu'il a chantés, semble avoir en partage une éternelle jeunesse; à sa suite se présente l'antiquité tout entière avec ce cortége de beautés naïves que faisait éclore, sous un ciel riant, l'influence d'une société vierge encore. Combien l'on aime à retrouver, dans ces tableaux des vieux âges, l'empreinte de la nature,

[1] *Dictionnaire des Arts du Dessin*, par M. Boutard, article Allégorie.

presque effacée de nos sociétés modernes! Placés plus près de cette nature, principe éternel de tous les arts, les anciens purent saisir ses premiers traits, la peindre dans sa pureté native; et leur goût, en la retraçant, sut l'embellir encore. »[1]

« Héritières d'une société dégénérée, les sociétés modernes n'ont pu répudier entièrement cette funeste succession : trop long-temps leurs fastes ne présentent à nos regards que la force érigée en loi, l'erreur en vérité, la corruption sans politesse, et la barbarie sans vertu. »[2]

Il nous reste à parler d'un des ouvrages les plus importans dans la question qui nous occupe, du *Voyage du jeune Anacharsis*. Ce livre admirable, qui réunit à l'agrément du plan et aux charmes du style, l'érudition la plus profonde, nous fait vivre avec les Grecs, et nous donne sur tout ce qui se rapporte à eux les notions les plus complètes. Toute la grécité, pour ainsi dire, se trouve fondue dans ce bel ouvrage, aussi agréable aux gens du monde que respectable aux savans. Le goût le plus exquis choisit, met en œuvre et coordonne les matériaux qui le composent. Que de jugemens téméraires prononcés sur les anciens par l'ignorance présomptueuse un tel ouvrage n'aurait-il pas empêchés! que d'idées grandes et sublimes, que d'inspirations n'a-t-il pas fait naître! A combien

[1] M. Berville, *Éloge de Rollin*.

[2] *Ibid.*

d'hommes dignes de sentir ces antiques beautés n'a-t-il pas inspiré le désir de les approfondir, en allant les puiser à la source! Enfin, s'il en existait deux pareils, l'un sur l'Italie ancienne, et l'autre sur la France, la lecture de ces trois ouvrages serait la meilleure manière de répondre à la belle question qui nous occupe en ce moment.

Pendant que la littérature française parcourait cette brillante carrière, que devenaient cependant les fils de ces Grecs à qui elle devait tant? Après la destruction de leur empire, dont les débris avaient apporté dans le nôtre les germes féconds de la civilisation et des lumières, que l'heureuse influence du génie de leurs ancêtres développa si bien, ce peuple spirituel et sensible, plongé dans le plus affreux esclavage, ne se laissa pas abattre au point de négliger entièrement le commerce des Muses. La langue ancienne, conservée jusqu'à la fin dans toute sa pureté à la cour des empereurs, désormais reléguée au mont Athos, parmi le haut clergé, dont ces pieuses et savantes retraites étaient la pépinière, ne servit plus qu'à quelques discours ecclésiastiques. Cette langue du peuple, qui, dans tous les pays, diffère de la langue littérale, dut ici à la position particulière du peuple qui la parlait un certain nombre d'altérations, qui lui ont fait donner par les Européens ce nom de *grec moderne*, que les Grecs rejettent, n'admettant d'autre distinction que celle-ci : ἡ γραπτὴ ἢ ὑψηλοτέρα ἢ ἐκκλη-

σιαστικὴ· καὶ ἡ ὁμιλουμένη ἢ τῶν χυδαίων γλῶσσα ; *langue écrite, ecclésiastique, ou plus élevée ; et langue parlée, ou du peuple.*

Ce dialecte populaire, dans lequel on ne s'était guère avisé d'écrire jusque là, devenu alors le seul instrument dont cette malheureuse nation se servît pour l'expression de ses pensées ; acquit bientôt, dans les tournures et les mots qui lui étaient propres, une certaine régularité qui a permis de la fixer et de la distinguer de la langue ancienne.

C'est dans cette langue que les *Pallicares*, les *Klephtes*, les *Maniotes*, ces fiers rejetons de Sparte, célébraient sur les hauteurs du Taygète leur sauvage indépendance et leurs hardis exploits. Ces chants (τραγούδια), recueillis par M. Fauriel, forment un ouvrage remarquable par l'originalité et la chaleur du style, et par les notions qu'il donne sur la Grèce[1]. Plus d'un poète de notre temps a puisé de brillantes inspirations dans ces chants patriotiques ; mais nous en citerons de préférence quelque chose d'inédit, ou qui, du moins, puisse passer pour tel en France.

Un mouvement plein de noblesse et de souvenirs de l'antiquité anime les stances suivantes, par lesquelles les Grecs se plaisaient à désigner l'empereur de Russie, qu'ils regardaient toujours comme leur libérateur :

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et publiés par C. Fauriel. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

Νεος Ἄρης τώρα τρέχει·
Στήθη Ποσειδῶνος ἔχει,
  Καὶ τὸ βλέμμα τοῦ Διός.
Εἶναι τάχα ὁ Ἀτρείδης,
Ἢ ἐκεῖνος ὁ Πηλείδης;
  — Τοῦ Βορέου εἶν' υἱός.

Στίλβουσαν ἐν τῷ αἰθέρι
Ἀθηνᾶς αἰγίδα φέρει
  Καὶ βροντώδη κεραυνόν.
Πλῆθος τῶν ἐχθρῶν σκορπίζει,
Τούτων φάλαγγας ῥιπίζει,
  Ὥσπερ ἄνεμος καπνόν. Καὶ τὰ λ.

Nous ne citons que ces deux strophes, dont voici la traduction, ligne pour vers :

Un jeune Mars s'avance en ce moment :
Il a la poitrine de Neptune
Et le regard de Jupiter.
C'est peut-être le fils d'Atrée,
Ou ce (fameux) fils de Pélée?
— C'est un fils du Nord.

Il porte l'égide de Minerve,
Qui étincelle dans l'air,
Et le tonnerre foudroyant;
Il disperse la foule des ennemis,
Dissipe leurs phalanges,
Comme le vent la fumée.

Le morceau suivant est plein de grâce :

Ἡ Ἀφροδίτη
Σ' εἶδε καὶ φρίττει,
  Καὶ ἀπορεῖ,

Πῶς τέτοια κάλλη
Τάχα τι κι' ἄλλη
Νὰ 'χ' ἠμπορεῖ.

Καὶ μόνην βλέπει
Ὅτι σὲ πρέπει
Ὁ οὐρανός,

Διὰ νὰ μείνῃς,
'Σ τὸν τόπον 'κείνης,
Αὐγέρινος.

Λοιπὸν καὶ μόνη
Σ' ἀφιερόνει
Καὶ τὸν κεστὸν,

Καὶ τὸν υἱόν της,
Τὸν φλογερόν της,
Δοῦλον πιστόν.

Καὶ σὲ προβάλλει
'Σ τὰ νέα κάλλη
Καὶ παλαιά.

Εἰς τὸν αἰῶνα
Νὰ 'σαι κορῶνα
Νὰ 'σαι Θεά.

Vénus
Te vit, et frémit.
Elle s'étonne

Comment une autre qu'elle 2
Peut posséder 3
Tant de charmes. 1

Elle voit qu'à toi seule
Appartient
Le ciel,

Pour que tu (y) restes,
En sa place,
Astre du matin.

A toi seule donc
Elle consacre
Et sa ceinture,

Et son fils,
Son brûlant (fils),
Son fidèle serviteur.

Elle te préfère
A toutes les beautés nouvelles
Et anciennes.

Pour qu'à jamais
Tu sois reine,
Tu sois déesse.

Voici des vers qui sont bien dans le caractère des inscriptions, et qu'un Grec réfugié à Paris fit dernièrement pour un des lions servant de fontaines, qui ornent la façade du palais de l'Institut :

Εἰς τὸν κύκλον τῶν ζωδίων εἶμαι λέων φλογερός·[1]
Εἰς τὴν πόλιν Παρισίων ὑδροχόος δροσερός.
Ἐκεῖ φλόγας, ἐδῶ δρόσον, ἐκεῖ πῦρ, ἐδῶ νηρὸν
Ἐξερεύγομαι καὶ χύνω ἀπὸ λάρυγγα ξηρόν.
Ὅλην μ' ἄλλαξαν τὴν φύσιν, βασιλέα τῶν θηρῶν
Μὲ κατέστησαν βιαίως Ἰνστιτούτου θυρωρόν.

[1] Ce sont des vers politiques rimés.

Dans le cercle du zodiaque, je suis lion brûlant;
Dans la ville de Paris, humide verseau.[1]
Là ce sont des flammes, ici des ondes; là du feu, ici de l'eau,
Que je vomis et répands de mon aride gosier.
Ils ont changé toute ma nature, et, roi des animaux,
Ils m'ont placé de force, comme portier, devant l'Institut.

A notre tour nous offrons aujourd'hui à ces Grecs, dont les ancêtres nous ont rendus ce que nous sommes dans les arts libéraux, nous leur offrons les leçons de notre littérature, dont ils s'occupent chaque jour à faire passer dans leur langue les principaux ouvrages. Déjà, au commencement de ce siècle, M. Pouqueville disait: « Ils ont fait passer dans leur langue nos meilleurs écrivains français: *Télémaque*, l'*Histoire ancienne* de M. Rollin, sont les premiers ouvrages qu'ils ont eus entre les mains. L'*Exposition de la Doctrine de l'Église catholique* de Bossuet fait également honneur au choix de celui qui l'a mise à la portée des catholiques grecs. On leur a traduit l'*Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot; ils ont *les Mille et une Nuits*[2], et jusqu'aux contes de *madame Bonne*, ou *Magasin des Enfans*. »[3]

[1] Il joue sur le mot ὑδροχόος, qui signifie aussi fontaine.

[2] Je remarquerai seulement que la traduction grecque moderne des *Mille et une Nuits* n'a point été faite sur l'intermédiaire de la traduction française, mais sur le texte arabe. Cette traduction contient même beaucoup de contes qui ne se trouvent pas dans le choix fait par Galland.

[3] *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans*

Aujourd'hui on compte parmi leurs traductions le *Voyage d'Anacharsis*, l'*Abrégé historique* de Millot, *Paul et Virginie* et quelques Nouvelles de Bernardin de Saint-Pierre, les *Mondes* de Fontenelle, et beaucoup d'autres traductions du français, dont le nombre augmente chaque jour.[1]

plusieurs autres parties de l'empire ottoman, pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801, tome I, chap. 32.

[1] Les Grecs ne sont pas les seuls qui travaillent à faire passer dans leur langue nos meilleurs ouvrages. Plus d'un jeune littérateur français a puisé l'idée de semblables travaux dans les doctes leçons de M. Hase, où tous les caractères de ce dialecte nouveau s'expliquent d'une manière lumineuse par sa comparaison avec les sources dont il dérive, savoir : le grec ancien, le grec du moyen âge, le latin, les langues orientales et l'italien. Déjà un des plus jeunes disciples de ce savant maître, M. Wladimir Brunet, de Paris, mon camarade et ami, vient de livrer au public les *Maximes de La Rochefoucauld*, traduites très purement en grec-moderne, et dédiées à M. Hase. Paris, Firmin Didot, 1828. J'ai moi-même cherché à faciliter à mes jeunes compatriotes l'étude de cette langue, par mon *Traité de Prononciation grecque moderne, à l'usage des Français. Paris, Dondey-Dupré*, 1828, que MM. Hase et Boissonade viennent de recommander à leurs auditeurs comme un ouvrage utile, et dont le gouvernement, par une conséquence naturelle de ses rapports avec la Grèce, a encouragé la publication.

CONCLUSION.

Nous avons vu notre langue dérivant de la langue latine, l'influence de cette langue accompagnant sans cesse notre littérature depuis son origine jusqu'à nos jours, et jouissant jusque dans les derniers siècles d'une sorte de popularité, tant sa connaissance était généralement répandue; tous nos écrivains de quelque mérite possédant plus ou moins à fond la littérature latine; le genre de la satire pris aux seuls Romains; Cicéron long-temps l'oracle de notre barreau, imposant à notre style oratoire les formes de sa phraséologie; le style de Tacite imité avec une sorte de passion; tous les grands poètes, Plaute, Térence, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Juvénal, Lucain, Sénèque, etc., devenant un arsenal où s'approvisionnent en foule nos poètes français.

Mais ici la littérature grecque revendique une partie de notre reconnaissance pour des ouvrages qui lui doivent la plus grande partie de leurs beautés. En effet, passé Cicéron, non seulement les meilleurs écrivains latins grécisent leur langage, mais Virgile, Ovide, Lucain, Stace, Silius Italicus, quoique bien différens de talens, imitent tous Homère; Plaute et Térence traduisent, pour ainsi dire littéralement, les comiques des Grecs; Sénèque suit leurs tragiques; Horace, dans ses odes,

leurs lyriques : enfin cette imitation se trouve dans la plupart des ouvrages latins. La satire même, qui passe pour appartenir exclusivement aux Latins, avait été traitée, dès les temps les plus anciens, par les Grecs, puisque Aristote nous apprend, dans sa *Poétique*, que le *Margites* d'Homère était un ouvrage de ce genre; et il nous reste, sous le titre d'idylle, une charmante satire dans *les Syracusaines* de Théocrite. En un mot, l'on peut dire que, excepté pour la jurisprudence, les Romains sont en tout les élèves des Grecs.

La langue latine, que les philologues regardent comme dérivée en grande partie d'un ancien dialecte éolique, à une époque bien antérieure aux plus anciens livres grecs, reste sans littérature jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ; tandis que, ne faisant remonter la littérature grecque qu'à Homère, nous la voyons commencer neuf cents ans avant Jésus-Christ. Les Grecs inventent tous les genres : les Latins, en les prenant d'eux, imitent d'eux jusqu'à leur langue et aux différentes manières de leurs auteurs.

Mais cette littérature nouvelle, et presque toute d'imitation, est détruite en même temps que l'empire romain, à la fin du cinquième siècle, pendant que la littérature grecque, reprenant seule l'empire de l'esprit, règne encore dix siècles, et nous présente des productions moins fortes et moins

brillantes, mais la plupart presque aussi pures de langage que dans sa première grande période.

Car, après la destruction de l'empire romain, la langue latine tomba rapidement dans une décadence irréparable. De ses débris se formèrent les langues d'origine latine, l'italien, l'espagnol, le portugais, le français, qui, plus tard, devinrent des langues régulières, mais qui n'étaient guère alors que ce latin barbare dont Du Cange a recueilli les formes dans son *Glossarium infimæ latinitatis*. Le pur latin ne fut plus conservé que dans des livres; personne ne le parlait plus.

Le grec, au contraire, fut conservé dans toute la régularité de sa syntaxe à la cour des Césars de Byzance, jusqu'à la destruction de l'empire de Constantinople en 1453. On peut même dire que, jusqu'à l'époque des croisades, le peuple grec parla, à très peu de chose près, la même langue qu'il avait parlée de tout temps. A cette époque, le mélange de tant de peuples qui commencèrent à démembrer l'empire, introduisit dans la langue parlée un grand nombre de mots italiens, français, arabes, et ce qu'on appelle le grec moderne commença à se former. Mais il y a encore dans l'espace écoulé depuis les premières croisades jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, et même après, une foule d'auteurs grecs dont le style, par sa pureté, est comparable à celui des plus beaux temps.

C'est ainsi que, par un phénomène unique, la

littérature grecque offre à notre admiration des trésors accumulés pendant plus de vingt-sept siècles, trésors dont la plupart sont perdus, mais dont il reste encore près de douze cents ouvrages profanes, sans compter les auteurs sacrés ou ecclésiastiques.[1]

Dans son premier âge[2], temps de véritable, de grande poésie, où l'on chantait les dieux, les héros, les campagnes, l'amour de la gloire, de la patrie et de la beauté, avec une simplicité sublime, elle présente à notre imitation Homère, Hésiode, Tyrtée, Mimnerme, Archiloque, Alcée, Alcman, Sapho, Solon, Théognis, Phocylide, Anacréon, Pindare, Bacchylide.................

Viennent ensuite les Attiques, modèles éternels du goût le plus pur, soit qu'ils nous fassent admirer les tragiques accens d'Eschyle, Sophocle et Euripide, ou les traits mordans et outrés d'Aristophane, le comique plus tempéré de Ménandre et les fines observations de Théophraste; soit qu'ils nous élèvent aux plus sublimes spéculations de l'esprit humain dans Platon, et dans Aristote, qui étend ses observations sur la nature entière; soit qu'ils nous fassent entendre toutes les foudres de l'éloquence dans la bouche de Démosthène, qu'ils

[1] Fred. A. Wolf, cité par M. Schoell, *Hist. de la Litterature grecque*, tome I, page xix.

[2] Cette période va à peu près jusqu'aux expéditions de Darius et de Xerxès. Les derniers noms pourraient être mis dans la suivante.

nous déploient toute sa pompe éclatante dans Eschine; qu'ils nous fassent étudier tout son fini dans Isocrate; soit enfin qu'ils nous instruisent, et par l'intérêt du sujet, et par le charme irrésistible du style, dans les histoires de l'éloquent Hérodote, du profond Thucydide, du pur et gracieux Xénophon.....

Du temps des successeurs d'Alexandre-le-Grand, tant de richesses accumulées sont rassemblées avec ordre dans cette belle bibliothéque d'Alexandrie, qui devint le théâtre d'un genre nouveau, celui de la critique littéraire. Tous les littérateurs réunis à la cour des Ptolémées consacrent leurs veilles aux soins et à l'examen de ces trésors : c'est le temps de Zénodote, Aristarque, Aristophane de Byzance, et de tant d'autres fameux critiques dont les ouvrages sont perdus, mais dont Villoison a retrouvé, en 1788, les précieux extraits[1]. Ce temps de la critique n'est pas stérile en poètes. Aratus, Théocrite, Bion, Moschus, Nicandre, Callimaque, Apollonius de Rhodes, sont des modèles d'un goût pur, pleins des beautés les plus variées. Enfin c'est à cette époque que se rapportent la traduction des *Septante*, et plusieurs livres de l'*Ancien Testament* qui ne nous sont parvenus qu'en grec.

[1] *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis, obeliscis, aliisque signis criticis Joann. Bapt. Gasp. d'Ansse de Villoison.* Ven., 1788.

Sous la domination romaine, parmi la foule d'auteurs grecs qui se pressent devant nous, un assez grand nombre sont dignes de fixer notre attention d'une manière toute particulière; car, indépendamment du *Nouveau Testament*, le fécond Galien, les polygraphes Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Lucien; les historiens Polybe, Diodore de Sicile, Flavius Josèphe, Pausanias, Arrien, Appien, Dion Cassius, Hérodien; les rhéteurs ou philologues Dion Chrysostôme, Philostrate, Athénée, Phrynichus; les philosophes Philon le Juif, Épictète, Marc-Aurèle, Porphyre.... sont des auteurs remarquables.

Enfin, sous l'empire grec, période languissante, mais qui contient un espace de onze cents ans, quelques hommes sont dignes, par leurs talens supérieurs, d'être tirés de la multitude des auteurs de cette période, et d'être comparés à ceux des beaux temps. Les trois collections de petits poëmes d'Agathias, de Constantin Céphalas et de Maxime Planude, qui portent le nom d'*Anthologie*, sont un des plus curieux et des plus intéressans monumens. Les romanciers Théodore Prodrome, Nicétas Eugénianus, Constantin Manassès, Héliodore, Achilles Tatius, Longus, Eustathius, Aristénète, s'exercent en vers et en prose dans ce genre si cher à tous les modernes, et où les Français ont eu tant de brillans succès.

Enfin cette époque nous montre dans tous les

genres une multitude d'auteurs distingués, dont l'étude, moins suivie jusqu'à présent que celle des anciens, et pourtant pleine aussi de trésors historiques et littéraires, fait l'occupation de tous les premiers savans de nos jours.

Une nouvelle religion avait donné lieu aux productions d'une éloquence nouvelle. Ici encore la littérature grecque, au moins égale à la latine par la beauté des ouvrages ecclésiastiques, l'emporte par sa fécondité; et, pour ne citer que des noms très illustres, elle oppose à saint Ambroise, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Paulin, saint Augustin, saint Léon, saint Bernard; les noms, aussi fameux, de saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile-le-Grand, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostôme, saint Cyrille d'Alexandrie, Photius, etc.

Cette langue parlée que nous appelons le grec moderne, et qui, en se fixant dans les écrits des Grecs instruits de nos jours, diffère très peu de la langue ancienne, qu'elle surpasse en clarté, ajoute encore son modeste tribut à tant de trésors; et les noms des Rhigas, des Gennadios, des OEconomos, des Vamvas, des Coraïs, des Calvos, des Piccolos, se joignent à tant de noms illustres dans les lettres, comme la gloire réunit ceux des Botzaris, des Canaris, des Miaoulis, des Nikitas, à ceux des Léonidas, des Miltiade, des Thémistocle.

Doit-on s'étonner, en voyant les richesses et les beautés de la littérature grecque, dont nous avons donné un très faible aperçu, que ce soit à elle que notre littérature ait le plus d'obligation? Eh! que pourrait-on mettre dans la balance pour servir de contre-poids à une littérature à laquelle nous devons les premiers modèles de poésies cyclique, épique, lyrique, dithyrambique, épigrammatique, élégiaque, bucolique, tragique, comique, didactique, gnomique...., d'apologues, d'histoires des hommes et des sciences, de philosophie, d'éloquence (oraisons funèbres, panégyriques et toute espèce de discours d'apparat), de dialogues familiers, dialogues des morts, de caractères, de romans, de lettres, de critique littéraire, de grammaire, de scholies, de traités et de dissertations de tout genre, d'homélies, et de toute espèce d'ouvrages de piété ou de théologie!

C'est aux Grecs que nous devons cette mythologie enchanteresse dont les riantes fictions ont encore embelli les vers des poètes dans ce grand siècle de Louis XIV dont nous sommes si loin aujourd'hui; si quelque chose peut nous en rapprocher et retarder notre décadence, c'est principalement l'étude de la littérature grecque. Là tout est pur, naïf ou grand avec simplicité; les Latins, au contraire, dans l'enflure de Lucain, de Sénèque le tragique, dans le style affecté de l'autre Sénèque, dans les mignardises de Pline le jeune, dans le style trop

tendu de Tacite, nous ont donné des modèles d'un goût moins pur. Sans doute ce n'est pas en imitant les Latins que l'on est tombé, de nos jours, dans des extravagances inconnues à l'antiquité. « Le mépris des règles fait tomber aujourd'hui dans les mêmes défauts où l'on tombait, par ignorance des règles, du temps de l'hôtel de Rambouillet. On faisait ses délices du style précieux, comme on les fait aujourd'hui du style vague; on ne trouvait pas plus qu'aujourd'hui de naturel, de simplicité et de correction. On était plus excusable, il est vrai : on commençait, et nous finissons. »[1]

Le meilleur remède à opposer à la barbarie moderne, c'est la littérature irréprochable des Grecs; c'est surtout chez eux que nous trouvons des modèles de la grandeur unie à la simplicité, à la vérité. Guidés par la voix des siècles, allons consulter ces auteurs qui restent, après des milliers d'années, « jeunes encor de gloire et d'immortalité.[2] » Les hommes ne peuvent pas s'être trompés si long-temps sur des beautés de sentiment, qui sont les mêmes dans tous les temps; là nous serons sûrs de trouver le beau, car il y est : les siècles en foule nous l'attestent; là nous puiserons les principes d'un goût pur et solide, un sens délicat qui sentira du plus loin l'odeur infecte de la prétention

[1] *Le Constitutionnel*, journal du 13 novembre 1825.

[2] Chénier, *Épître à Voltaire sur le dix-huitième Siècle*.

et de la fausse chaleur, style hypocrite qui veut donner à son auteur une gloire volée honteusement sous le masque du talent.

Prenons donc pour guides les Budé, les Estienne, les Racine, les Boileau, les Bossuet, les Fénelon, les La Bruyère, les Barthélemy, et d'autres grands auteurs dont l'esprit a égalé le savoir, et qui, en des genres différens, toujours pleins de dignité, de conscience, ont mérité de devenir autorités, aussi-bien que ces anciens leurs maîtres. Voyons à côté la réputation ridicule des Perrault, des La Motte; leur esprit, par le mauvais usage qu'ils en ont fait, a rendu leurs noms même un objet de risée.

Quant à la langue, la latine, long-temps parlée et surtout écrite en France, contribua beaucoup à donner à la nôtre le degré de perfection auquel elle est arrivée; car une langue moderne ne peut que gagner à se rapprocher d'une des deux langues classiques, dont la supériorité incontestable a été attestée par les plus habiles écrivains anciens et modernes. « C'est dommage seulement, dit un des hommes qui ont écrit le plus parfaitement le français, que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine. » [1]

Mais la littérature grecque, en épurant le goût, en donnant à imiter, au lieu des excellentes copies

[1] Voltaire. *La Toilette de madame de Pompadour.*

des Latins, la perfection des originaux, offrit aux progrès de la langue française l'imitation d'une langue encore plus belle que la latine, et que les polyglottes se sont toujours accordés à regarder comme la plus belle qu'aient jamais parlée les hommes.

On dit quelquefois d'un enfant dont l'esprit et le cœur ont été cultivés par d'autres que ses parens, qu'il doit à ceux-ci la vie du corps, mais à ceux-là la vie de l'âme. L'on pourra dire de même que la littérature française doit à la langue latine, et sa naissance, et une continuation de services dont elle doit conserver toujours de la reconnaissance, mais qu'elle doit à la grecque un élan si rapide, si beau et si sublime, qu'elle a fait dans cette seconde partie de sa carrière un chemin vingt fois plus grand que dans la première.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

CITÉS DANS CET OUVRAGE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Z

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

